V
954.01
Guy/His
42721

00042721

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date DEC 1997

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 06 November, 2019

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES, ANCIENNES ET MODERNES;

Par Mr l'Abbé GUYON.

TOME PREMIER.

Les trois Volumes 6 liv. en feuilles.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

A PARIS,
Chez PH. N. LOTTIN, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité.

M. DCC. XLIV.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

144 f. 28

42721

00042721

AVERTISSEMENT PRELIMINAIRE.

CE n'est pas le seul éloignement qui a rendu les Indes célébres, comme on peut le dire de certains païs placés aux extrémités du monde, dont les noms sont très-connus, mais dont il y a fort peu de choses à dire, & encore moins d'intéressantes à sçavoir. Toutes les Nations, au contraire, ont admiré les Indes dès qu'elles y sont entrées. La singularité du païs, des hommes & des animaux fraperent plus les Macédoniens que tout ce qu'ils avoient vû dans le reste de l'Asie; & cette idée ne fit que croître dans les siécles suivans, quand l'expérience eut apris les richesses qu'on en pouvoit tirer en pierreries, en or, & les autres productions nécessaires ou utiles à la vie. Les Rois d'Egypte, successeurs d'Alexan-

dre, y envoïerent même des Savans, pour connoître par leurs relations la religion, les lôix, les mœurs & les coutumes du païs, totalement différentes de celles des autres Nations. Mais comme les Anciens se bornerent aux régions qui sont arrosées par l'Inde & par les Rivieres qui le grossissent, ils ne tirerent de leurs voïages qu'une partie des connoissances & des avantages qu'on en a eus dans la suite. Leurs relations ne parloient que de l'or, des pierreries & des animaux que l'on y trouvoit, avec quelques circonstances du culte & de la maniere de vivre des habitans. Ces navigations continuerent sous la puissance des Romains, maîtres de l'Egypte & de la Mer-Rouge; mais elles furent entierement négligées sous la domination des Sarazins.

Les Portugais les renouvellerent dans ces derniers siécles par l'immense trajet de l'Océan. Ils s'établirent, presque sans le savoir,

dans le meilleur païs des Indes, différent de celui que les Anciens avoient pratiqué ; ils en tirerent des richesses immenses, & ils jouirent seuls, près de cent ans, du fruit de leurs découvertes.

Les Anglois & les Hollandois les suivirent dans ces extrémités du monde. Ils leur enleverent par le sang & par le carnage ce que ceux-là avoient usurpé de la même maniere sur les Indiens, & ils furent long-tems à s'arracher les uns aux autres les villes & les terres des naturels du païs.

Ils y étoient tous établis de cette sorte, & même très-puissans, quand les François y allerent vers le milieu du dernier siécle, non avec un apareil de Guerriers & de Conquérans, mais dans la seule vue d'y faire le commerce, comme ils se pratique avec toutes les Nations du monde. Ils établirent leurs Comptoirs dans quelques Villes les plus marchandes ; ils gagnerent l'amitié des Princes du païs, & ils en ob-

AVERTISSEMENT.

On trouvera peut-être que j'ai trop resserré la quantité de Matieres dont il est parlé dans cet ouvrage: Si c'est une faute, j'avoue que je l'ai faite à dessein. Quand on lit un aussi grand nombre de livres, sur-tout de Voïageurs & de Naturalistes, que j'en ai consultés pour cette Histoire, bien loin de manquer de matiere, on n'est embarrassé que du choix, & de pouvoir réduire à un récit simple & naturel, les faits & les circonstances que l'on trouve souvent fort au long dans des Auteurs diffus, tels que la plûpart des Voïageurs, qui aiment ordinairement les descriptions. Si j'avois voulu me livrer à leur prolixité, il m'auroit été beaucoup plus facile de faire plusieurs gros volumes que trois petits; & sans doute qu'il y auroit eu des personnes qui m'en auroient cru plus sçavant.

Mais l'expérience que je peux avoir aquise en ce genre, m'a apris que ce n'est pas la bonne maniere

d'écrire l'Hiſtoire, ni même celle de raconter. L'Ecrivain doit imiter le Peintre; & celui-ci ne s'attache qu'à la face principale de ſon ſujet, pour le faire connoître parfaitement, & laiſſe les autres, qui rendroient le Tableau ridicule, s'il vouloit les repréſenter toutes enſemble. Je ſai d'ailleurs que le plus ſûr moïen de n'être pas lû par le commun du monde, eſt de donner de gros livres, & c'eſt la principale raiſon qui m'a déterminé à n'en faire que de petits, en diſant néanmoins tout ce qui m'a paru eſſentiel.

Ceux qui voudroient plus de détail ſur quelques points particuliers qui les intéreſſeroient davantage, trouveront de quoi ſe ſatisfaire dans les Auteurs qui ſont marqués au bas des pages, & auxquels on pourra avoir recours. Je les ai cités avec toute l'exactitude poſſible, tant pour donner les garants de ce que j'avance, que pour me retrouver moi-même, ſi l'on me faiſoit quel-

que difficulté, & indiquer aux lecteurs, les ſources dans leſquelles j'ai puiſé les différentes parties de cette Hiſtoire. Je ne comprendrai jamais comment Monſieur l'Abbé Renaudot a critiqué cette Méthode.

Comme les citations ſont ordinairement miſes en abrégé, & qu'il s'y eſt quelquefois gliſſé des fautes dans l'impreſſion, je donne ici tout au long les noms des Auteurs & des Ouvrages dont je me ſuis ſervi, pour la commodité de ceux qui voudroient les conſulter, & qui ne les connoîtroient pas parfaitement. C'eſt une précaution que pluſieurs Auteurs ont priſe avant moi.

TABLE DES AU[TEURS]

TABLE

DES AUTEURS CITE'S

DANS CET OUVRAGE.

A.

ABRAHAM DU BOIS, Géographie moderne.

ABULGASI BAYADUR-KAN, Histoire Généalogique des Tartares.

ÆLIANUS, *De Animalibus*, & *variæ Historiæ*.

ABRAHAM ROGERS, La Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du paganisme caché, ou la vie & les mœurs des Brachmanes.

AGATARCHIDES, *Apud Photium*.

ALDROVANDE, *Ornithologia*.

ALEXANDRE DE RHODES, Jesuite, Voïage aux Indes.

AMBROSIASTER, *De Moribus Brachmanum*.

S. AMBROSIUS, *Hexameron*.

AMMIANUS MARCELLINUS, *Historia Romana*.

... Jésuite, Traité d'Optique.

...MUS, *De Brachmanis*.

...NE MAGIN, Découverte des Indes ...ntales.

TABLE DES AUTEURS.

Ambaſſade des Hollandois à la Chine.
Ambaſſade au Japon.
APULEÏUS, *Floridæ.*
ARGENSOLA, Conquêtes des Moluques.
ARISTOBULUS, *Apud Strabonem.*
ARISTOTELES, *Hiſtoria Animalium.*
ARRIANUS, *De Expeditione Alexandri, & Hiſtoria Indicæ.*
ATHENÆUS, *Deipnoſophiſtæ.*
S. AUGUSTINUS, *Tractatus in Pſalmos.*
AURELIUS VICTOR, *De Viris illuſtribus.*

B.

BACON, Moine, Obſervations ſur les parties ſeptentrionales du monde.
BAILLET, Topographie des Saints.
BALE'E, Deſcription des Côtes du Malabar.
BAUDRAN, Dictionaire Géographique.
BELON, Hiſtoire des Oiſeaux.
BENJAMIN DE TUDELLE, Juif, Voïage autour du monde.
BENZONI, Hiſtoire du Nouveau Monde.
BERNARD PICARD, Religions du monde.
BERNIER, Hiſtoire du Mogol.
BION, Traité ſur le Commerce des Indes, contre les Catholiques & la Maiſon d'Auriche.
BOCHART, *Hieroſoica, Phaleg, & Geographia ſacra.*
BONTIUS, *Medicamenta Indorum.*
BUNO, *In Cluverium.*

C.

CARDANUS, *De Subtilitate.*
CASAUBON, *Animadversiones in Athenæum.*
CATROU, Jésuite, Histoire du Mogol.
CAVE, *Historia litteraria.*
CELLARIUS, *Notitia Orbis antiqui.*
CHEFEREDDIN, Vie de Tamerlan.
CHEVALIER DE CHAUMONT, Ambassade de Siam.
CHOISY, l'Abbé, Journal du voïage de Siam.
CIACONIUS, *De Vitis Pontificum.*
CICERO, *De Natura Deorum.*
CLAUDIANUS, *Præfatio in 3 Consulatum Honorii Augusti.*
S. CLEMENS ROMANUS, *Epistola ad Corinthios.*
S. CLEMENS ALEXANDRINUS, *Stromata & Pædagogus.*
CLUVIER, *Introductio in universam Geographiam.*
COMTE DE FORBIN, Mémoires.
LE COMTE, Jésuite, Mémoires de la Chine.
CORNEILLE LE BRUN, Voïage du Levant.
COSMAS INDICOPLEUSTES, *Christianorum opinio de mundo.*
CTESIAS, *Apud Varios, & Historia Indicæ.*
CUDWORT, *Sistema intellectuale.*

Q. CURTIUS, *De Rebus Alexandri.*

D.

DAVITY, Deſcription du monde.
DE L'ISLE, Carte des Indes modernes.
DELLON, Voïage des Indes & Inquiſition de Goa.
DEUTERONOMII, *Liber.*
Dictionaire de Trevoux.
DIODORUS, *Bibliotheca.*
DION CASSIUS, *Hiſtoria Romana.*
DOUCIN, Jéſuite, Hiſtoire du Neſtorianiſme.
Droit Civil, au Digeſte.
DU PIN, Hiſtoire des Juifs.

E.

Ecrit qui parut à Vienne au ſujet du Congrès de Soiſſons.
Erreurs populaires.
EUSEBIUS PAMPHILIUS, *Hiſtoria Eccleſiaſtica.*
EUTROP. *Hiſtoria Romana.*

F.

FLORUS, *Res Romanæ.*
FRANCHEVILLE, Hiſt. de la Compagnie des Indes.
FRANÇOIS PIRARD, Deſcription des Maldives.
FREDERIC. SPANHEM, *Introductio ad Geographiam ſacram.*

G.

GASPARD BALBI, Voïage aux Indes.
GEMELLI CARERI, Voïage autour du monde.
GERBERON, Histoire de la navigation, & Traité des Tartares.
GERVAISE, Histoire des Macassars.
GOMARA, Histoire des Indes.

H.

HAITON, Armenien, Histoire Orientale.
HARDOUIN, Jesuite, *Nota in Plinium.*
HERBELOT, Bibliotheque Orientale.
HERODOTUS, *Historia.*
S. HIERONIMUS, *Epistola.*
Histoire des Antilles.
HORATIUS, *Odæ.*
HUET, *Demonstratio Evangelica.* Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, & situation du Paradis terrestre.

J.

JEAN-CARPIN, Cordelier, Voïage en Tartarie.
JEAN DU VERRIER, Histoire de la premiere Découverte des Canaries.
JEAN GEORGE VOLKAMER, Ephemerides de la nature divisées par Décades.

TABLE DES AUTEURS.

JEAN HUGUES, Hiſtoire de la Navigation.
JEREMIAS, *Thren, ſive Lamentationes.*
JOB, *Liber.*
JONSTON, *Theatrum animalium.*
JOSEPH ACOSTA, Hiſtoire naturelle des Indes.
ISIDORUS, *Origines.*
JUDICUM, *Liber.*
JUSTINUS, *Hiſtoriæ.*

K.

KIPPINGUS, *Antiquitates Romanæ.*

L.

LA CROZE, Chriſtianiſme des Indes.
LAFITEAU, Jéſuite, Conquêtes des Portugais.
LA LOUBERRE, Relation de Siam.
LAMPRIDIUS, *In Heliogabalo.*
LA MARTINIERE, Dictionnaire Géographique.
LE BRUN, de l'Oratoire, Pratiques ſuperſtitieuſes.
LE CLERC, Bibliotheque univerſelle.
Lettres édifiantes.
LOPE'S GOMARA, Hiſtoire générale des Indes.
LUCANUS, *De Bello civili.*
LUCIANUS, *De Saltatione & in Baccho.*
LUILLIER, Nouveau voïage aux grandes Indes, & inſtruction pour le commerce.

TABLE DES AUTEURS.

M.

MACHABÆORUM, *Liber.*
MAFFEY, *Historia Indica.*
MAIMBOURG, Schisme des Grecs.
MANDELSLO, Voïage aux Indes.
Manuscrits de la Bibliotheque du Roi.
MARC PAUL, Vénitien, Relation des païs orientaux.
MARINI, Jésuite, Relation du Tonquin & du Roïaume de Laos.
MARIANA, Histoire d'Espagne.
MARSILIUS FICINUS, *De triplici vita.*
MATELIEF, Voïage aux Indes, dans le troisiéme volume des Voïages Hollandois.
MEGASTHENES, *Apud Arrianum & Strabonem.*
MELA, *De situ orbis.*
Mémoires de l'Académie des Inscriptions.
Mémoires de l'Académie des Sciences.
MONTFAUCON, *Præfatio & notæ in Cosmam.*
MOSHEMIUS, *Dissertatio apud Cudvortum.*

N.

NATALIS COMES, *Mythologia.*
NEARCHUS, *Apud Arrianum.*
NUMERORUM, *Liber.*

Table des Auteurs.

O.

Olearius, *Notæ in Philostratem*, & Voïage en Perse.
Onesicritus, *Apud Strabonem.*
Oppien, Traitté de la Chasse.
Origene, *In Philosophicis.*
Ovidius, *Metamorphoseos.*

P.

Pachymerus, *Historia Byzantina.*
Pagi, *Animadversiones in Baronium.*
Palladius, *De moribus Brachmanum.*
Pausanias, *Græciæ Descriptio.*
Petis de la Croix, Histoire de Geingis-Kan, & Histoire de Tamerlan.
Philippe Martin, Atlas de la Chine.
Philostrates, *Vita Apollonii Tyanensis, & Icones.*
Photius, *Bibliotheca.*
Physiologus Epiphanii.
Pierius Valerianus, *Hieroglyfica.*
Pierre Van den Broek, Voïage aux Indes.
Plinius, *Historia naturalis.*
Plutarchus, *in Alexandro & Pyrro.*
Polienus, *Stratagemata.*
Polybius, *Historia.*
Porphyrius, *De Abstinentia & Indorum Epoche.*
Prideaux, Histoire des Juifs.
Procopius, *De bello Persico & Polyhistoria.*

PSALMORUM. *Liber.*
PTOLOMÆUS, *Geographia.*

R.

Recueil des Voïages Hollandois.
REISKIUS, *in Cluverium.*
Relation du Tonquin par les Evêques François.
RENAUDOT, Perpétuité de la Foi, & Voïages Arabes.
RIBERO, Histoire de Ceylan.
ROBERT KNOX, Relation de Ceylan.
ROUSSET, Recueil historique des Actes, Négociations, Mémoires & Traittés, depuis la paix d'Utrecht jusqu'au Congrès de Soissons, inclusivement.
RUBRUQUIS, Voïage en Tartarie.
RUYSCH, *Theatrum animalium.*

S.

SANUDO, Venitien, *Secreta Fidelium Crucis.*
SAVARY, Dictionnaire du Commerce.
CESAR SCALIGER, *Exercitationes.*
SCHOLIASTES, *Aristophanis.*
SERVIUS, *in Virgilium.*
SIMON, Histoire de la croïance & des mœurs des peuples du Levant.
SOCRATES, *Historia Ecclesiastica.*
SOLINUS, *Polyhistor. vel De rebus mirabilibus.*
SOZOMENUS, *Historia Ecclesiastica.*

STATIUS, *Thebaidum Carmen vel Thebaida.*
STRABO, *Geographia.*
SUETONIUS, *XII Cæſares.*
SURITA, Commentaire ſur l'Itineraire d'Antonin.

T.

TACHART, Jéſuite, Voïage de Siam.
TACITUS, *Annales Romanæ.*
TAVERNIER, Voïage aux Indes, Hiſ[illegible]re du Serrail, & conduite des Hollandois aux Indes.
TERTULLIANUS, *De Reſurrectione carnis.*
THEODORETUS, *Hiſtoria Eccleſiaſtica, & Hæreticæ fabulæ.*
THEOPHRASTUS, *apud Athenæum.*
THEVENOT, Voïage aux Indes.
TITUS LIVIUS, *Hiſtoria Romana.*
Traité de paix de Munſter.

V.

VALERIUS MAXIMUS, *Dicta factaque memorabilia.*
VANSLEB, Dominicain, Relation d'Egypte.
VOSSIUS, *De Idololatria.*

X.

XENOPHON, *Cyropædia.*
XIPHILIN, *Epitome Hiſtoriæ Romanæ, ex Dione Caſſio.*

Fin de la Table des Auteurs.

TABLE DES CHAPITRES
de l'Histoire des Indes.

PREMIERE PARTIE.
Indes anciennes.

CHAPITRE PREMIER. *Description Chorographique des Indes anciennes.* P. 1
CH. II. *Religion des anciens Indiens.* 19
CH. III. *Des Rois.* 24
CH. IV. *Division des Etats.* 37
CH. V. *Caractere & Mœurs des Indiens.* 78
CH. VI. *Animaux des Indes.* 91
CH. VII. *Révolutions des Indes anciennes.* 234
CH. VIII. *Commerce des Anciens aux Indes.* 243
CH. IX. *Révolutions des Indes dans le moïen âge.* 251

CH. X. *Interruption & renouvellement des Voïages aux Indes. Premier établissement des Portugais.* 341

Fin de la Table des Chapitres.

LIBRARY BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

HISTOIRE DES INDES ORIENTALES.

PREMIERE PARTIE.

DES INDES ANCIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

Description Chorographique des Indes Anciennes.

IL n'y eut point de Roïaume plus célébre, plus admiré des Anciens, & en même-tems moins connu que les Indes. Soit qu'un Bacchus,

Depuis quel tems on a commencé à connoître les Indes.

un Osiris ou un Hercule, y eussent porté leurs armes, & qu'à leur retour ils en eussent raconté des merveilles aux Grecs; soit que ceux-ci en eussent entendu parler (*a*) par les Phéniciens & les Tyriens, que l'on prétend avoir navigué long-tems avant les Flottes de Salomon, jusques sur les côtes les plus reculées de l'Orient; soit enfin que les Négocians Egyptiens y eussent eu des habitudes pour leur commerce (*b*), on croit que le nom des Indes n'étoit point ignoré des Grecs, des Syriens, des Egyptiens, plus de mille ans avant Jesus-Christ. Les plus anciens monumens de l'Histoire attestoient les conquêtes de Semiramis & de Sesostris dans les Indes, & les Sçavans disputent entre eux si Homere n'en a pas fait mention.

Idée qu'en avoient les Anciens.

Mais rien n'étoit plus confus & plus chimérique que l'idée qu'on s'en formoit, quoique fondée sur la nature d'un païs que les richesses & les singularités rendent extraordinaire

(*a*) M. HUET Histoire du Commerce & de la Navigation, c. 51.

(*b*) *Idem*, c. 9.

par-dessus tous les autres. L'opinion commune y convertissoit tout en merveilles. La terre n'y portoit que des géans, l'Indus & le Gange étoient remplis de monstres. On le croïoit encore dans l'âge le plus éclairé. Les Romains aïant changé le cours de l'Oronte pour conduire leur flotte à Antioche (*c*), trouverent dans l'ancien lit un sépulcre d'argile de onze coudées, dans lequel étoient les ossemens d'un homme qui en remplissoit toute l'étendue. Ce spectacle frapa tout le monde d'étonnement. Les Syriens allerent consulter Apollon de Claros en Ionie : & l'Oracle répondit que c'étoit le corps d'Oronte natif des Indes. Herodote, Ctesias, Agatarchides, Denys Periegetes, Megastène, Onesicrite, & Néarque lui-même, Amiral d'Alexandre, en avoient dit des choses qui n'étoient bonnes à conter que dans les siécles fabuleux de la Grece.

Après des marques d'ignorance aussi sensibles sur la nature des Indes, est-il surprenant que l'on en connût

(*c*) PAUSANIAS L. VIII, c. 29.

peu la situation & la géographie ? L'erreur s'est portée (*d*) jusqu'à confondre le fleuve Indus avec le Nil(*e*), à prendre celui-ci pour un écoulement du premier, à regarder les Indes comme la troisiéme partie de la terre habitable, à croire que le Gange étoit l'extrémité du continent, au-delà duquel il n'y avoit plus de peuples, comme les Soldas du Héros de Macédoine le lui représenterent presque les larmes aux yeux. Strabon, sur la foi d'Eratostène, le pensoit comme eux, quand il mettoit l'Océan pour limites des Indes au lever; soit qu'il y comprît la Chine & le Japon, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'il n'en eût aucune idée. Ptolomée, célébre Géographe du onziéme siécle de l'Eglise, est tombé dans un autre excès, en nommant les villes & les bourgades des Indes (*f*), dans un aussi grand détail,

(*d*) *V.* STRABON L. XV. p. 1010 & suiv. derniere édition.

(*e*) Rien n'est plus absurde que la maniere dont Q. Curce en parle, faisant venir le Gange du midi. L. VIII, c. 9.

(*f*) PTOLOMÉE L. VII. c. 1 & 2, depuis la page 157 jusqu'à 211. *Edit. Bertii Elzevir.*

que nous pourrions connoître la plus fréquentée de nos Provinces de France. Des Cartes dressées (*g*) exactement sur les positions de l'Auteur, ont représenté cette partie du monde très-différemment de son véritable état, & ont démontré la supposition imaginaire de la Géographie qu'il nous en donne.

De cette confusion d'idées, est venue l'équivoque des Indes; source de difficultés & d'embarras dans la lecture des Historiens. Xenophon (*h*) a imaginé une Province de ce nom entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne. C'est de-là qu'il semble faire venir ces prétendus Ambassadeurs Indiens, que Cyrus prit pour ses arbitres dans la guerre qu'il avoit avec les Rois d'Assyrie, ou plûtôt de Babylone & de Lydie. D'autres, & en très-grand nombre, ont donné le nom d'Inde à l'Ethiopie, ce que l'on voit encore dans des Ecrivains du sixiéme siécle. Un fond de ressemblan-

Equivoque de trois sortes d'Indes.

(*g*) LA MARTINIERE Dictionaire Géographique au mot INDE.

(*h*) XENOPHON *Cyrop.* L. I.

ce entre ces peuples (*i*), & la nature des païs qu'ils habitent, sont les deux causes qui ont occasionné l'équivoque. Les Grecs aïant oui dire que les Indiens méridionaux étoient noirs & basanés, les ont aisément confondus avec les peuples de l'Ethiopie & de la Colchide, & se sont persuadés que ceux-ci étoient une Colonie échapée de l'Orient, comme les Colches sont originairement des Soldats Ethiopiens, que Sesostris laissa dans cette Province pour défendre ses conquêtes contre les nations du Nord. Secondement, les Indes ont toujours passé pour un païs fécond en toutes sortes de richesses; on sçavoit d'ailleurs que la Colchide avoit des mines d'or, & que l'Ethiopie produisoit les mêmes animaux que l'on voit aux Indes. Il n'a fallu que cette conformité pour donner lieu à des Auteurs peu instruits dans la Géographie, de confondre des païs aussi éloignés que la Colchide,

(*i*) Ce point est sçavamment traité dans une Dissertation de M. Freret. T. VIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

l'Ethiopie & les Indes.

Nous ne connoissons véritablement de celles-ci que les Provinces & les Villes par lesquelles l'armée d'Alexandre a passé, & dont Arrien nous (*k*) a marqué la trace avec toute l'exactitude possible. En voici l'abrégé. Aux confins des Paropamisades, frontières des hautes Indes au couchant, touchoit la Capissene, contrée ainsi nommée de Capissa, Ville que Cyrus ruina. La Bubacene qu'Alexandre fit subjuguer par Polypercon, n'étoit pas loin de-là. Ce Monarque lui-même partant de la Bactriane, alla premierement à Nicée, & fit bâtir une Ville à qui il donna son nom, un peu plus loin en tirant vers le midi. Il plut aux Grecs qui l'accompagnoient, d'appeller Caucase une chaîne de montagnes qui étoit aux environs. L'armée passa le Cophene, & entra dans les Indes. Entre ce Fleuve & le Choaspe ou Choës, étoient les Arasociens & les Tyrœens. Au-delà, on trouvoit les

(*k*) ARRIANUS *De Exped. Alex.* Lib. IV, V. & VI.

Villes d'Audacene, d'Acadere, de Dedale, & de Nysa. Les habitans de celles-ci tiroient, disoit-on, leur origine de Bacchus le conquérant, qu'on prétendoit avoir bâti la ville de Nysa, & planté aux environs le lierre, la vigne & le laurier. Fable imaginée par quelques Grecs (*l*), & rejettée du plus grand nombre. Près de-là étoit le prétendu Mont *Meros*, c'est-à-dire, *Cuisse*, qui faisoit allusion à ce que les Poétes contoient de Jupiter, qu'ils disoient avoir caché ce fruit de l'amour dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il fût entierement formé. Les Aspiens & les Aspagones occupoient le midi de ces régions devenues célébres. Le Fleuve Evaspla terminoit cette longue contrée. Depuis celui-ci jusqu'à l'Indus régnoit une espace bien plus considérable. Il étoit rempli par les Dardes, nation très-étendue, par les Pucelaotes & les Assacenes, dont la Capitale se nommoit Massaca. La prise de cette Ville couta une blessure considérable à Alexandre. Avançant vers le Midi, il

(*l*) STRABO, p. 687.

prit la ville d'Ora, & la forteresse ou le rocher d'Aorne, que ses adulateurs dirent avoir été assiégée autrefois inutilement par Hercule. Ecbolime étoit la derniere place de cette contrée qui se terminoit à l'Indus.

Depuis ce Fleuve renommé jusqu'à l'Hydaspe, on trouvoit les Taxiles, les Ariaspes, les Sobiens, les Aseniens, les Sibes, les Malliens. Alexandre y fit bâtir une Ville qu'il nomma Nicée, pour éterniser le souvenir & la promptitude de ses victoires. Au delà de l'Hydaspe, il en édifia une autre en l'honneur de Bucephale; tout ce païs ne comprenoit que le Roïaume du brave Porus. Il s'étendoit jusqu'à l'Acesine. Une région stérile & presque abandonnée, faisoit la séparation de ce Fleuve & de l'Hydraote. Des Brachmanes étoient ses principaux habitans, quoiqu'ils eussent une Ville célébre audelà de l'Hydraote. Depuis ce Fleuve jusqu'à l'Hyphase, c'étoit le païs des Sopites, des Cathéens, des Gangarides, des Pharasiens, des Phlegéléens & des Oxidraques, chez qui

Alexandre courut un extrême danger, pour avoir témérairement sauté le rempart de leur Ville. L'Hyphase fut le terme de ses conquêtes par la résistance des Macédoniens. Il ne le passa que pour y aller élever ses autels fastueux, à l'imitation des Colonnes d'Hercule. Comme c'est à l'expédition de ce Héros que nous sommes redevables de la connoissance de ce païs tel qu'il étoit alors, nous ignorons tout ce qui existoit au-delà jusqu'au Gange. Arrien en nomme deux Villes, Minnagora & Barygaza, qu'il vante pour leur commerce. Cette vaste étendue de païs, aujourd'hui si célébre, qui s'étend depuis la jonction de tous ces Fleuves à celui de l'Indus jusqu'en bas de la presque Isle, n'étoit gueres plus connue des Anciens. Ils ne nommoient que les Roïaumes des Sabraques, des Sogdes, de Musican, des Prestes, des Sabiens & de Patale. Ils appelloient une partie de ces peuples Indo-Scythes.

Tout ce païs que nous venons de décrire se nommoit l'*Inde en deça du Gange*; INDIA *intra Gangem*. Il

comprenoit cent dix-huit Nations (*m*) ou Provinces, dont quelques-unes avoient trois cens Villes (*n*), comme le Roïaume de Porus (*o*). D'autres en renfermoient bien moins ; & il étoit des Princes qui ne commandoient qu'à deux Villes. On y compte plus de quarante Rivieres, la plûpart navigables, qui se jettent toutes dans l'Indus. Quand celui-ci en a absorbé tant d'autres, on peut juger de sa largeur, par celle de l'Hydaspe ; dont le lit n'a jamais moins de vingt stades, ou une grande lieue (*p*). Que doit être un Fleuve où tant d'autres viennent se perdre ?

Cette premiere partie des Indes est terminée par le Gange ; au Nord, par une longue chaîne de montagnes qui la séparoient du païs des Scythes. On leur a donné différens noms. Quelques Géographes les appelloient le Mont Paropamise (*q*), par-

(*m*) MEGASTENES *apud Arrianum in Indicis*, cap. 7.
(*n*) STRABO, p. 698.
(*o*) PLIN. L. VI. c. 20.
(*p*) ARRIANUS *De Exped. Alexand.* Lib. VI. cap. 4.
(*q*) PLIN. L. V, c. 20.

ce qu'elles touchoient aux Paropamisiens, qui habitoient au Midi de la Bactriane. D'autres (r) assuroient que c'est une continuation du mont Taurus, qui commençoit à Mycale dans l'Ionie, & traversoit toute l'Asie, duquel la plûpart des Fleuves tirent leurs sources. Mais les Macédoniens voulant flatter Alexandre, dirent que c'étoit le mont Caucase, où Hercule avoit attaché Prométée; parce qu'ils y trouverent que les peuples se couvroient de peaux de bêtes, souvent de lions, & qu'ils y imprimoient avec un fer chaud la marque d'une massue sur le front des boeufs. Cette montagne n'a cependant rien de commun avec le Caucase, qui est entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne. Il est plus difficile de fixer les bornes des Indes au Couchant. Quelques-uns (s) les ont reculées pour les siécles anciens jusqu'à l'Arabie, pour rendre probables les conquêtes de Bacchus, d'Her-

(r) ARRIANUS *De Exped. Alex.* L. V, cap. 5. STRABO *variis locis.* CELLARIUS L. III, c. 3.

(s) LE CLERC Bib. univers.

cule, d'Osiris & de Sesostris. D'autres les placent au fleuve Indus (*t*). Il en est qui les commencent au fleuve Arbis (*u*), au-dessous des sources du Cophene, & c'est à quoi il faut s'en tenir. Au Midi, les Indes sont terminées par l'Océan, où l'Indus & le Gange vont se décharger.

Le long détail que Ptolomée nous a laissé sur l'*Inde au-delà du Gange*, fait assez voir qu'elle étoit peu connuë de son siécle, par les noms qu'il donne aux païs & aux habitans. Il met au-delà du golfe du Gange le païs d'Argent; ensuite les Antropophages, les Padéens & les Lestes ou les Voleurs. Quelques mauvais traitemens faits aux Européens sur ces côtes, ont pu donner lieu à ces titres vagues, qui n'apprennent rien du païs ni des peuples. Il place ensuite la Chersonese d'or, qui ne peut être que le Roïaume de Siam, un fleuve Chrysoana, & une Ville marchande, nommée Tacola. Quelques Géogra-

(*t*) STRABO. L. XV. p. 688 & 720. ARRIANUS in *Indicis*, c. 2. Q. CURT. L. IX. c. 10.

(*u*) PTOLOMÉE & CELLARIUS L. III. c. 23. ARRIAN. *Ind.* c. 21 & 22.

phes ont cherché jusques-là le païs d'Ophir. Le même Auteur termine l'Inde au-delà du Gange par ce Fleuve à l'Occident; par la Scythie & la Serigue au Septentrion; par le païs des Sines ou Chinois, au Levant; & par l'Océan, au Midi.

Isle de Taprobane.

Les différentes richesses de la fameuse Isle de Taprobane l'avoient rendue plus célébre que tout autre endroit des Indes. On ne doute point aujourd'hui que ce ne soit Ceylan. L'or, les pierreries & les épices dont elle abonde, y attiroient tous les Commerçans étrangers. Quand les Romains y portoient leurs marchandises (x), les Insulaires se saisissoient de leurs vaisseaux; ils prenoient ce qui leur étoit utile, & rendoient en échange de l'or, des pierreries, du gérofle, du poivre & de la canelle, usage qui se pratique encore dans le Japon. Ces peuples dispersés en sept cens Villages ou Bourgades, sembloient rechercher la singularité dans les mœurs. Ils adoroient Hercule

(x) PLIN. L. VI. cap. 22. STRABO. p. 690
AMBROSIASTER *De Moribus Brachmanum*.

avec Bacchus, & rendoient à leur Roi les honneurs divins. Le Trône étoit électif, & l'on n'y montoit que par le privilege d'un grand âge, & le témoignage universel d'une douceur singuliere. Le Prince ne devoit point avoir d'enfans lors de son élection. S'il lui en survenoit depuis, il étoit obligé de remettre la couronne entre les mains du peuple, de peur qu'elle ne devînt héréditaire. On lui donnoit trente Sages, qui devoient assister à son Conseil, pour l'aider de leurs avis à défendre les droits de la Nation. Quoique les criminels ne dussent être condamnés à mort qu'à la pluralité des voix, ils avoient encore le droit d'en appeller au peuple. Alors on nommoit soixante & dix Commissaires pour revoir le procès; & si la premiere Sentence étoit cassée, on révoquoit avec honte ceux qui l'avoient portée. Il n'étoit permis à personne d'avoir des esclaves ou des domestiques. Chacun devoit se servir soi-même; & pour retrancher la mollesse & l'oisiveté, il étoit défendu de dormir depuis le lever du soleil jus-

qu'au coucher. Jamais les vivres n'augmentoient de prix, quelque disette qu'il arrivât. On ne souffroit aucun procès entre les particuliers. S'il naissoit entre eux quelque différent, il falloit aussi-tôt en instruire le Prince; il n'y avoit pas d'autre Tribunal dans l'Isle. Le Roi étoit lui-même justiciable comme ses vassaux. Lorsqu'il commettoit quelque faute considérable, on le condamnoit à mort sans lui faire souffrir aucun supplice corporel. Son unique peine étoit de se voir abandonné & rejetté de tout le monde comme un proscrit, à qui l'on refuse toute consolation, & même les choses nécessaires à la vie; c'étoit un crime que de lui parler. Eloignés de la dissolution qui accompagnoit les fêtes des Païens, les Insulaires de Taprobane passoient les leurs à la chasse du Tigre & de l'Eléphant, ou à la pêche des Tortues, dont les écailles servoient à couvrir les maisons. L'agriculture occupoit le reste de leurs jours, & la frugalité qu'ils observoient leur donnoit communément un siécle de vie.

Un

Un voyageur (*xx*) du neuviéme ſiécle, dit que quand le Roi de cette Iſle, qu'il nomme *Serindib*, meurt, on met ſon corps ſur un chariot dans une telle ſituation, qu'étant renverſé ſur le dos, ſa tête pend aſſez proche de terre, & ſes cheveux traînent dans la pouſſiere. Ce chariot eſt ſuivi d'une femme qui tient un balai, & qui jette de la pouſſiére ſur la tête du mort. En même-tems un Officier public crie à haute voix : « O homme, voici votre Roi, qui étoit hier votre » Maître ; mais l'empire qu'il avoit » ſur vous eſt évanoüi. Il eſt réduit » en l'état auquel vous le voïez, » aïant quitté le monde ; & l'arbitre » de la mort a retiré ſon ame. Ne » comptez donc plus après cela ſur » les eſpérances incertaines de la vie. On fait ce cri & quelques-autres ſemblables pendant trois jours ; après leſquels on embaume le corps du Prince avec du bois de Sandal, du Canfre

(*xx*) M. l'Abbé Renaudot nous a donné deux Voïageurs Arabes du neuviéme ſiécle, mélés l'un dans l'autre, & qui ont leur prix. C'eſt de-là qu'eſt tiré ce fait. Je les citerai comme lui, ſous le titre d'*Anciennes Relations des Indes & de la Chine.*

& du Safran ; on le brule, & ses cendres sont jettées au vent. C'est la coutume générale dans toutes les Indes de bruler les corps morts. Ordinairement les femmes du Roi se jettent sur le bucher où elles voient consumer leur mari, mais on ne les oblige pas à le faire, & quelques-unes s'en dispensent.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

CHAPITRE II.

Religion des anciens Indiens.

QUOIQUE les Indiens fussent descendus de Sem, dont la postérité conserva plus long-tems le souvenir du vrai Dieu que celles de Cham & de Japhet, cependant les ténébres, qui se répandirent sur tout esprit, effacerent l'idée que le Créateur y avoit empreinte, & ils transporterent leurs hommages au Soleil (*y*), à la Lune, aux arbres & à d'autres objets. L'astre du jour y avoit un Temple des plus magnifiques qui eussent jamais été formés (*z*). Les murs en étoient de porphire, revêtus au dedans de lames d'or, sur lesquelles on avoit cizelé des rayons de tous les sens, & qui brilloient de quelque côté qu'on

(*y*) PHOTIUS *ex Ctesia*. Q. CURT. L. VIII. *c.* 9. PHILOST. L. III. c. 35.

(*z*) C'est Philostrate qui le rapporte dans la relation qu'il fait du voïage d'Apollonius de Tyane aux Indes. J'en ferai souvent usage. PHILOSTR. *in vita Apollonii Tyanensis* Lib. II. cap. 24. *Edit. Olearii.*

les regardât. Dans le fond du Temple étoit une figure du Soleil composée d'une infinité de pierreries différentes, artistement placées; & qu'on auroit pu dire approcher de l'original, si l'on pouvoit imiter cette merveille de la nature. Ils adoroient cet astre en dansant en rond, comme pour imiter son cours (*a*). C'étoit la seule Idole qu'il y eût eu jusqu'à ce que les Indiens, instruits par les Grecs des Héros de l'antiquité fabuleuse, y consacrerent un Eléphant, qu'ils nommerent Ajax, avec deux statues d'or d'Alexandre, & deux autres de bronze, qui représentoient Porus.

Leurs sacrifices sembloient tenir du dogme des Egyptiens & de Pythagore (*b*) sur la Métempsicose. Persuadés que le même esprit est tantôt dans un homme tantôt dans une bête, ou dans une plante, quelques-uns d'eux n'avoient d'autres sacrifices que les libations. D'autres immoloient des

(*a*) LUCIANUS *De Saltatione*.
(*b*) HEROD. L. III. cap. 100. PHILOST. *Ibid.* L. VIII. c. 7, sec. 12, p. 347.

animaux, mais sans les égorger (c), de peur, disoient-ils, que l'effusion du sang ne rendît la victime imparfaite. Le Pontife se contentoit de l'étouffer; & l'on remarque comme une singularité particuliere, qu'il ne se servoit jamais de couronne pendant la cérémonie, contre l'usage ordinaire de presque toutes les autres nations.

Dans leurs grandes solemnités, ils faisoient des processions, où ils étaloient en l'honneur du Dieu dont ils célébroient la fête, tout ce que le païs avoit de plus rare & de plus précieux. C'étoit (d) un grand nombre d'Eléphans qui marchoient en tête, chargés d'ornemens d'or & d'argent; plusieurs chariots garnis de lames d'or; des Bœufs accouplés par leur joug. Les Soldats venoient ensuite, vêtus d'habits magnifiques & particuliers, portant de grandes marmites dorées, des bassins, des coupes, des tables, des carreaux pour les repas, & toutes ces piéces étoient garnies

(c) STRABO. L. XV, p. 710.
(d) Ibid. p. 718.

de berylles, de diamans, de rubis, d'escarboucles ou de perles. Quelques-uns conduisoient des Léopards ou des Lions apprivoisés, d'autres portoient des oiseaux de différentes espèces dont le chant formoit toute la musique de cette Fête & de la Nation avec le fiffre & les tambours.

L'abondance des pluies qui tombent en esté sur les montagnes (e) qui sont au Nord des Indes & dans le Plat-Païs, y grossissent tellement les Fleuves, que la campagne en est souvent couverte d'eaux. Ces inondations sont nécessaires de tems en tems pour faire mourir une infinité d'insectes que la chaleur engendre dans les parties méridionales; mais quelquefois elles sont si fortes, qu'elles deviennent nuisibles à la récolte, & causent de grands ravages dans les maisons. Lorsque (f) le Roi de chaque canton voïoit que le débordement du Fleuve menaçoit d'être préjudiciable, il s'y transportoit pour faire

(e) ARRIAN. *in Ind.* cap. 6. STRABO. L XV, p. 705.

(f) PHILOST. *in vita Apollonii*, L. II. c. 19.

(g) STRABO. p. 718.

des supplications, & appaiser la colere des Dieux. Il commençoit par leur immoler des Taureaux & des Chevaux noirs, comme plus rares & plus estimés que les autres. Après ce sacrifice, il jettoit dans le Fleuve un boisseau fait d'or, de la même grandeur que celui avec lequel on mesuroit le grain, pour demander la conservation des biens de la terre, & la pluie avec mesure. Les Grecs changerent depuis cette cérémonie, en introduisant le culte de *Jupiter Pluvial*.

CHAPITRE III.

Des Rois.

LE sang roïal donnoit également droit à la Sacrificature & à la Couronne. Il n'y avoit dans toutes les Indes (*h*) que le seul païs de Gangaris & des Cathéens, entre l'Hydraote & l'Hyphase, où le Trône ne fût pas héréditaire. Ici, par une bisarrerie singulière, c'étoit la beauté qui en décidoit. Deux mois après qu'il étoit né un fils au Prince ou à tout autre particulier, on le visitoit dans tous ses membres, dans sa figure, & sa construction. Si les Juges n'y appercevoient aucun défaut, ils le croïoient digne de vivre, & le faisoient élever avec soin. Mais quand on y remarquoit quelque chose d'irrégulier ou de défiguré, on le condamnoit à mort. Comme on ne consultoit que les yeux pour le mariage,

(*h*) ONESICRITUS *apud Strabonem*, pag. 699. DIOD. L. XVII, p. 561.

aussi-

aussi-bien que pour le sceptre, une Reine qui étoit demeurée veuve, n'eut pas honte d'épouser un Barbier (*i*), que le peuple fut obligé de reconnoître pour son Roi, au préjudice de tous les Princes & des Grands du Roïaume. N'aïant apporté sur le Trône que des inclinations & une ame basse, il s'y fit souverainement mépriser ; & montra la lâcheté de son cœur, par les soumissions dont il alla prévenir Alexandre.

Par-tout ailleurs, c'étoit la naissance qui appelloit à la Couronne ; & l'aîné de la famille roïale étoit toûjours préféré. La tradition du pays portoit que Bacchus, le premier conquérant des Indes (*l*), l'avoit ainsi réglé. Après y avoir enseigné la maniere d'ensemencer les terres, de cultiver la vigne & de célébrer ses propres fêtes, il établit Roi Spartembas un de ses amis, qui régna cinquante-deux ans ; Budyas

(*i*) Q. CURT. L. IX. p. 561.

(*l*) ARRIAN. *de Exped. Alex.* L. V, c. 6 & *de Indicis.* c. 8 & 9.

ſon fils, lui ſuccéda pendant vingt années; enſuite Cradevas; & lorſque Megaſthene fit le voyage des Indes, Sandrocotus étoit le cent-cinquante-troiſiéme qui occupoit ce Trône dans la ligne directe. Mais il n'étoit pas le ſeul Monarque du pays. Des cent dix-huit Nations qu'on y comptoit, il en étoit peu qui n'eût ſon Roi particulier; quelquefois indépendant, mais plus ſouvent tributaire d'un autre. Porus, l'un des ſucceſſeurs de celui qui avoit été vaincu par Alexandre, & enſuite honoré comme ſa valeur le méritoit, écrivit à Céſar qui étoit alors à Antioche, pour lui témoigner ſon eſtime (*m*), & l'aſſurer que quoiqu'il commandât à ſix cens Rois de ſa nation (*n*), il étoit néanmoins prêt de lui obéir & de le ſuivre avec tous ſes ſujets par-tout où il voudroit le mener. Les Ambaſſadeurs étoient accompa-

(*m*) STRABO p. 719. FLORUS L. IV, *cap. ult.* SUETON *in Octav.* c 2. EUTROP. L. VII.

(*n*) Il falloit donc qu'il y en eût pluſieurs dont le domaine ne comprenoit qu'une ſeule Ville ou un petit canton, ſemblables à ces ſoixante & dix Rois qu'Adonibeſec avoit fait ſes eſclaves. *Judic.* c. 1, v. 7.

gnés de huit esclaves presque nuds, qui portoient les parfums, & lui amenoient des Tigres, que Porus envoïoit par présens au Héros des Romains. Ce sont les prémiers animaux de cette espéce que l'on ait vus en Occident (*o*).

Quelque grand que fût le nombre de ces princes, aucun Historien ne nous en a donné la suite, & nous ne connoissons qu'une partie de leurs loix & de leurs usages. Ils étoient obligés de se présenter tous les jours pour écouter les plaintes de leurs sujets, pour juger les différens qui pouvoient naître parmi eux; pour régler les affaires de l'Etat; & il ne leur étoit pas permis de lever l'audience, même pour le bain & les repas (*p*), avant que tout fût terminé. Ils ne pouvoient rien faire sans l'avis de leur Conseil. Quand il s'agissoit de matieres plus importantes, ou qui concernoient la Religion, ils (*q*) devoient interroger les Brachmanes,

(*o*) Dio Cass. L. LIV, p. 527.
(*o*) Strabo, p. 719.
(*p*) Philost. L. III, c. 10.

c'eſt-à-dire, les Sages, qui conſultoient les Augures. La fidélité qu'ils gardoient dans leurs négociations (r) étoit inviolable. C'étoit pour en exprimer la religion qu'ils donnoient à leurs Héraults le ſigne d'une ancre, ſimbole de la conſtance & de la fermeté.

On ne peut mieux faire connoître leurs mœurs & leur caractere, qu'en mettant ſous les yeux le tableau d'un de ces Princes, tel que Philoſtrate nous l'a conſervé. Le premier Palais qu'Apollonius de Tyane trouva après avoir paſſé le fleuve Indus (s), c'étoit dans le Royaume des Taxiles, le ſurprit d'admiration par la noble ſimplicité qui s'y montroit de toutes parts. N'y appercevant rien de recherché dans la ſculpture, point de Gardes, ni de gens armés, il crut que c'étoit ſeulement la maiſon de quelque noble citoïen. S'étant approché, il vit des eſclaves qui étoient ſur la porte, & trois ou quatre per-

(q) PHILOST. L. III, c. 11.
(s) *Idem in vita Apollonii*, Lib. II, c. 25 & ſeq.

sonnés qui demandoient à parler au Roi. Il entra avec eux ; & la modestie qu'il vit briller, soit dans le portique, soit dans les appartemens, lui imprima plus de respect & de vénération que tout le luxe, le faste & le nombreux cortege des Rois de Babylone.

L'air noble & majestueux avec lequel le Roi Phraote parut, accompagné d'une suite très-médiocre, rappella à Apollonius ce qu'on lui avoit dit de la sagesse des Brachmanes & de leurs disciples ; sur ces dehors il ne douta plus que les Princes n'y fussent un second ordre de Sages. Il osa lui porter la parole par un Truchement, & lui dit : « Il paroît, » Seigneur, que vous faites vos dé» lices de la Philosophie, & que vous » la prenez pour regle : souffrez que » je vous en félicite. Il est vrai, ré» pondit le Prince, & je suis charmé » de vous voir dans le même senti» ment. Est-ce la Loi, dit Apollo» nius, ou un goût particulier qui re» tranche de votre Palais la magnifi» cence & la somptuosité qui sont

» les appanages ordinaires du Trône
» & de la pourpre? La loi, repartit
» le Prince, & le goût écartent de
» moi ce vain appareil qui n'a que
» l'éclat d'une fausse gloire, & n'an-
» nonce aucun mérite. J'use avec
» modération du peu que nos An-
» ciens nous ont permis d'avoir ; &
» quoique je sois peut-être un des
» plus puissans Monarques, je sçais
» me contenter de peu ; je laisse le
» superflus à mes amis. Heureuse
» économie ! s'écria Apollonius, qui
» sçait mépriser l'argent pour en a-
» cheter un trésor ! Mais reprit le
» Prince, ce n'est pas seulement à
» mes amis que je fais part de mes
» richesses ; je les abandonne en par-
» tie à mes ennemis, pour laisser vi-
» vre mes sujets dans le repos & la
» tranquillité. C'est-là que je mets
» toute ma gloire. Apollonius s'in-
» forma de sa maniere de vivre. Je
» ne bois de vin, lui dit le Roi,
» qu'autant que j'en répands sur la
» terre en l'honneur du Soleil. Je
» laisse aux autres le fruit de ma chas-
» se, content de l'exercice qu'elle

» m'a procuré. Quelques légumes, » la moële & les fruits du Palmier, » ce qui croît dans un jardin & sur » des arbres que je cultive, sont ma » nourriture ordinaire. »

Après cet entretien qui se passa en public, le Roi fit retirer la compagnie, & retint Apollonius. Alors il lui parla grec, & lui demanda s'il vouloit lui donner à souper. Le Philosophe extrêmement surpris de ce nouveau langage, lui fit des plaintes de ce qu'il ne s'en étoit pas servi d'abord; & ajouta qu'il ne convenoit pas à un étranger de donner à souper au Prince. »C'est au plus digne, reprit » le Roi, & c'est un honneur que je » vous céde. Ma couronne doit mon» trer l'exemple de la justice.» Néanmoins Apollonius ne voulut pas y consentir. Phraote le mena dans son jardin qui avoit un stade de long, au milieu du quel étoit un large bassin, dont l'eau se renouvelloit sans cesse par le moïen d'une source, & aux deux côtés deux grandes allées pour s'exercer à la course & à tirer de l'arc. Après le bain ils allerent pren-

dre de la nourriture.

Le Roi se mit sur un lit à la maniere des Orientaux, & à côté de lui cinq personnes seulement. Au milieu de la salle étoit une grande table en forme d'autel, haute d'un pied & demi. On y servoit des Poissons, des Oiseaux, des Lions entiers, des Chevreaux, des cuisses de Tigres, des légumes, des fruits & du pain. Chacun alloit prendre ce qui lui convenoit, & revenoit le manger sur son lit. Pendant le repas, trente Musiciens formoient un concert autour de la table avec des tambours, & des fiffres; & l'on dispersoit des branches de laurier, de myrthe, ou autres plantes d'odeur pour parfumer la salle. Vis-à-vis le Roi, de jeunes Indiens cherchoient à le divertir par des tours d'une force & d'une adresse singulieres. Lorsque personne ne mangeoit plus, on apportoit de larges coupes, dont une seule auroit suffi pour dix personnes, où chacun buvoit, la tête absolument penchée. Après le repas (t) une nouvelle trou-

(t) PHILOST. cap. 34.

pe de Musiciens vint prendre le Roi pour le conduire dans sa chambre, & l'endormir au son des fluttes.

Une Cour aussi modeste que celle de Phraote étoit en partie le fruit de la doctrine des Brachmanes, auxquels ce Prince tenoit (*u*) par le sang des Taxiles. L'esprit de paix, de justice & de modération étoit héréditaire sur ce Trône; & près de quatre cens ans avant qu'Apollonius fît le voyage des Indes, un Roi de la même famille étoit déja venu au-devant d'Alexandre, dont il vainquit les hauteurs (*x*) par la sagesse & la prudence avec lesquelles il lui parla. Mais il s'en falloit bien que les mœurs fussent par-tout aussi sévéres. Est-il étonnant que dans une si grande étendue de Pays, & parmi cette multitude de Princes, la discipline ait souffert tant d'alteration, puisque dans une même Ville, où une même famille on voit des contrastes de vie qu'on ne croiroit pas vrai-semblables? (*y*).

(*u*) STRABO. p. 714.
(*x*) PLUT. *in Alex.* DIOD. L. XVII. p. 557.
(*y*) PHILOSTRATE lui-même fait le contraste

Dans le Royaume de Musican, vers le delta du fleuve Indus, le luxe & la molleſſe étoient portés auſſi loin qu'on les a vus parmi les Perses dans la lie de leurs derniers ſiécles. Le Roi étoit perpétuellement environné d'un cortege de femmes, dont les manieres, les actions, les chants, les diſcours inſpiroient les plus honteuſes voluptés. Quand le Prince ſe laiſſoit voir en public (z), ſes Officiers portoient des encenſoirs d'argent devant lui pour parfumer le chemin. Il ſe tenoit couché dans une litiere d'or, garnie de perles, qui pendoient de tous côtés. Son habit étoit une longue robe de lin, brochée d'or & de pourpre. Ses concubines l'accompagnoient dans ſa marche avec un faſte digne d'elles ; & ſes Gardes portoient autour de lui des branches chargées d'Oiſeaux de toute eſpèce, dont les differens ramages formoient le concert favori des Indiens. Le

d'un de ces Rois faſtueux avec Phraote, L. III, c. 26.

(z) Q. CURT. L. VIII, c. 9. ONESICRITUS *apud Strabonem*, p. 71. Cet Oneſicrite étoit de l'expédition d'Alexandre.

train de la Reine marchoit ensuite, & sa magnificence ne cedoit en rien à celui du Roi. Le plus grand exercice du Prince étoit la chasse. S'il le prenoit dans un parc, il ne descendoit point de son char, où il étoit avec ses concubines, qui tiroient comme lui ; mais si c'étoit en pleine campagne, il montoit sur un Eléphant.

L'entrée de son Palais étoit ornée de plusieurs colonnes de vermeil, sur lesquelles rampoit une vigne d'or, avec des figures d'Oiseaux faites d'argent, & peintes de diverses couleurs (*a*). Elle étoit ouverte à tout le monde, sur-tout pour les heures de l'audience. Pendant que le Roi y écoutoit les Ambassadeurs & jugeoit les contestations, il avoit des femmes autour de lui, dont les unes le peignoient avec adresse, d'autres lui parfumoient les pieds, d'autres les mains. On lui rasoit tout le visage, excepté le menton, dont on ne coupoit jamais la barbe. C'étoient encore

(*a*) ÆLIEN parle d'un Palais du grand Roi des Indes; ce pouvoit bien être un des descendans de Porus, qu'il met infiniment au-dessus de ceux de Suse & d'Ecbatane. *De animalibus*, L. XIII, c. 18.

elles qui lui aprêtoient à manger, & qui le servoient à table. Sa jalousie alloit à ce point que si quelqu'un avoit osé les regarder fixement, ou en approcher de trop près, il étoit mis à mort. Ces Princes étoient tellement amateurs de leurs cheveux, qu'on solennisoit par-tout le Roïaume le jour auquel ils se les faisoient faire.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

CHAPITRE IV.

Division des Etats.

L'ESPRIT a de la peine à comprendre comment ſous des Princes auſſi effeminés, on voïoit néanmoins regner dans l'Etat l'ordre & la diſcipline qui s'y ſont fait admirer des Nations étrangeres les mieux policées. Mais il faut ſe ſouvenir que ce luxe ne dominoit pas dans toutes les Cours. Un ſage Sénat préſidoit à toutes les affaires & au gouvernement; les membres en étoient nommés par le peuple; le Roi n'y avoit que ſa voix; ſi ce Conſeil étoit accuſé d'erreur ou de prévarication, les Parties en appelloient au peuple, qui faiſoit inſtruire la cauſe de nouveau, & reformoit la Sentence s'il étoit néceſſaire; enfin tout le pays étoit partagé en ſept Claſſes, dont chacune avoit ſes Chefs & ſes Surveillans, qui en contenoient les particuliers dans le devoir. La premiere

de ces Classes étoit celle des Brachmanes ou Sages; la seconde, des Laboureurs; la troisiéme, des Pasteurs; la quatriéme renfermoit les Marchands & les Artisans; la cinquiéme, les Soldats; la sixiéme étoit pour les Surveillans; & la septiéme, pour les Conseillers du Roi & du Peuple.

Premiere classe. Les Brachmanes.

Le Prince n'avoit que le sceptre & l'éclat de sa pourpre au-dessus des Brachmanes. Leur application continuelle à la recherche de la vérité, la pureté de leurs mœurs, la retraite & l'austerité de leur vie leur avoient acquis tous les honneurs & les privileges dont les Prêtres jouissoient chez les Egyptiens, & les Mages parmi les Perses. Ces Sages étoient (b) de deux sortes; les *Brachmanes* propres ou naturels; & les *Germanes* ou *Samanéens*. Les premiers venoient d'une famille particuliere, & les autres pouvoient être de tous les états.

Leur éducation.

Dès que la femme d'un Brach-

(b) PORPHYR. *de abstin.* L. IV. *Indorum. Apoc.* STRABO. L. XV, p. 712.

manes avoit conçu, on présumoit que c'étoit d'un fils; & les principaux de la Secte venoient l'en féliciter, former des vœux à ses pieds pour la prospérité de son fruit, & lui prescrire des leçons de sagesse & de tempérance pendant les jours de sa grossesse. On jugeoit du mérite futur de son fils par la maniere dont elle recevoit ces préceptes. Aussi-tôt que l'enfant étoit né, on le mettoit sous la conduite d'hommes préposés exprès, pour veiller sur la tendresse des meres & des nourrices, & empêcher qu'on n'amollît le temperamment par une éducation trop délicate. D'âge en âge on les faisoit passer par differens Maîtres qui commençoient à cultiver l'esprit, & examinoient le caractere. Ceux en qui l'on ne voïoit ni dispositions ni inclinations pour soutenir la sévérité du régime des Brachmanes n'étoient point obligés de l'embrasser; les autres qui s'y portoient d'eux-mêmes étoient instruits avec soin des mysteres & des dogmes qui composoient la Secte.

Leurs Ecoles. Leur Ecole se tenoit dans un petit bois hors la Ville; le plus ancien y étoit assis sur un trône d'Ebéne; & la gravité avec laquelle il faisoit ses leçons, imprimoit un si grand respect dans l'esprit des disciples, qu'aucun n'auroit craché ni parlé pendant qu'elles duroient. Si quelqu'un avoit osé le faire, on le chassoit de l'Assemblée pour le reste du jour, comme un intempérant. Les matieres qui s'y traitoient ne demandoient pas moins de recueillement & d'attention. On y apprenoit la nécessité d'une priere continuelle, & la maniere de la soutenir, tout ce qui regardoit la Religion, les Sacrifices, les Augures. On y enseignoit la Philosophie, l'immortalité de l'ame, les mouvemens du Ciel, la construction du corps humain, les secrets de la nature. On y parloit de ce qui concerne le gouvernement, les Loix, l'autorité du Prince, les immunités du peuple. Enfin on y donnoit des préceptes sur la regle des mœurs, pour apprendre à mener une vie dure & austere, que la faim, la solitude, l'intempérie de l'air, & la rigueur des

des saisons ne pussent incommoder.

Ce ne sont pas communément les lumieres qui manquent à l'homme, c'est lui-même qui manque toujours à ses lumieres, & qui refuse d'en suivre la trace. Mais chez les Brachmanes, posseder un principe & le pratiquer, n'étoient qu'une même chose. Les fréquentes répétitions qu'ils en faisoient dans leurs Assemblées, l'exemple qu'ils s'en donnoient mutuellement, les reproches auxquels on étoit exposé pour les plus légeres contraventions, & par-dessus tout, l'envie de soutenir une société qui passoit pour la plus honorable de l'Etat, rendoient exact jusqu'au scrupule.

On les voïoit passer la plus grande partie du jour & de la nuit en prieres, chantant des Cantiques & des Hymnes en l'honneur de la Divinité, levant les mains au Ciel où ils adressoient leurs voeux pour le Prince, pour le peuple, & pour les biens de la terre. Le reste du jour, ils se retiroient dans leurs cellules, où ils s'occupoient à la méditation de quelques vérités, à l'étude de la Phi- Leurs Exercices.

losophie, à des experiences utiles au public. S'il leur arrivoit dans cet intervalle de converser avec leurs amis, & d'y parler trop long-tems, eux-mêmes s'en imposoient la peine, & se réduisoient à un silence de plusieurs jours. Le jeûne & les macérations faisoient un autre exercice, auquel ils se croïoient obligés.

Ils sont les Sacrificateurs.

Une vie toute occupée de sa priere & de la contemplation, attiroit la confiance du peuple. Le Sacrifice demande des mains pures, & un Prêtre qui en connoisse les Rits; deux avantages qui appartenoient aux Brachmanes. Au souvenir de la moindre faute, ils se purifioient le visage, les mains, les pieds, quelquefois tout le corps & leurs habits. L'étude de la Religion renfermoit celle des Sacrifices, & ils en sçavoient toutes les circonstances, suivant la Loi & les usages du Pays. Religieux observateurs de la métempsicose, sans que l'on sçache qui leur en avoit enseigné les principes, jamais ils n'ensanglantoient leurs Autels; ils n'offroient que ce qui étoit

appellé *Victimes pures* (c), c'est-à-dire, de l'encens, ou autre chose de cette espece. Eux seuls avoient droit de prononcer les prieres convenables; & si on ne les avoit invités pour présider à l'oblation, on étoit persuadé qu'elle n'auroit point été agréable aux Dieux. Il en étoit de même pour les augures & la divination (*d*). Il n'étoit permis qu'à eux d'en exercer le ministere; & ce devoit être pour des sujets publics & importans; les causes des particuliers n'étoient pas dignes de leur attention. Mais s'ils se trompoient trois fois consécutives, ils étoient condamnés à un silence perpétuel; & l'on ne pouvoit sans crime les forcer à le rompre.

On donnoit à la Philosophie les momens que la priere ou les exercices de religion ne remplissoient pas. Soit par un reste de tradition, soit par les seules lumieres de la nature; ils reconnoissoient (*e*) un Dieu

Leurs Dogmes.

(*c*) Voyez PHILOSTRATE *in vita Apollonii*, L. VIII, c. 7, *Sect.* 12, p. 347.

(*d*) ARRIAN. *de Indicis*, c. 11.

(*e*) STRABO. p. 713. PHILOSTR. *ubi supra*, c. 7.

créateur de l'Univers ; qui présidoit à tous ses mouvemens, & le remplissoit par son immensité. Ils donnoient au monde la figure sphérique, & plaçoient la terre dans le centre. Ce monde, suivant leur doctrine, étoit une espece d'animal particulier qui engendroit tous les autres. Ils s'étoient imaginé que l'eau en étoit le principe de composition, & que le Ciel avec les Astres ne participoient pas à la nature des quatre Elémens. Ils confessoient l'immortalité de l'ame, & un Jugement qui décide de son sort éternel. Sur le discours que l'un d'eux, nommé Calane, tint à Onesicrite envoïé par Alexandre, il semble qu'il leur restoit encore quelques vestiges de la tradition sur l'innocence où furent créés nos premiers parens. Il lui parloit d'un âge heureux où la terre ouvroit d'elle-même son sein, & donnoit tout en abondance ; où l'on voïoit couler des ruisseaux de lait, de miel, d'eau & de vin. Mais il ajoûtoit que

Sect. 7 & L. III, c. 34 & 35. CLEM. ALEXANDR. *Strom.* L. III.

Jupiter en courroux de voir l'homme abuser de ses dons, avoit frappé la terre d'anathême, & changé en ingratitude son ancienne fécondité; source de tous les maux que ressentoit l'humanité.

Il étoit des Brachmanes, dont l'application se bornoit à l'étude des Loix & des Coutumes de la Nation. Comme on ne les écrivoit point (*f*), il se trouvoit peu de personnes qui en fussent instruites, excepté un certain nombre de Brachmanes. Le Prince s'adressoit à eux dans les circonstances rares & difficiles, pour sçavoir comment il devoit décider. Il se transportoit (*g*) dans le lieu de leur demeure; il y mangeoit avec eux des herbes, des fruits & des légumes, mais rien de ce qui avoit vie; & la fierté de ces Philosophes étoit si grande, qu'ils tiroient les places au sort, pour ne lui pas ceder d'eux-mêmes la premiere. Trop heureux encore quand ils le recevoient gracieusement. Ils ne le souffroient

(*f*) STRABO, p. 716.
(*g*) PHILOSTRATES, L. III, c. 26, 27 & 32.

qu'un jour parmi eux, & c'étoit pendant la nuit qu'ils lui donnoient audience.

Leur orgueil.

Le dernier objet de leur Philosophie regardoit la regle des mœurs. Ils commençoient leurs études, disoient-ils, par la connoissance d'eux-mêmes, soit pour l'ésprit & les inclinations, soit pour le corps. Mais comme toute leur conduite ne respiroit qu'un fonds d'orgueil inépuisable, leurs lumieres sur ce point se convertissoient en ténébres. Ces reflexions sur eux-mêmes aboutissoient à leur persuader que hors leur Secte, il n'y avoit qu'ignorance, mollesse & corruption; à croire (*h*) que rien ne leur étoit caché, pas même les pensées & le nom d'un étranger; à se dire inspirés par la Divinité même (*i*), avec qui ils conversoient familierement; à se mettre au-dessus du reste des hommes, & se regarder comme des Dieux. Le Brachmane Iarchas osa le dire nettement à Apollonius.

(*h*) PHILOSTRATES, c. 18.

(*i*) PALLADIUS & S. AMBROSIUS, *De moribus Brachmanum*.

Voilà où conduisoit la sagesse des Payens; & plus elle étoit grande, plus elle y amenoit efficacement. Ceux qui n'osoient le proferer hautement n'en étoient pas moins persuadés dans le cœur, & ne doutoient point de leur future apothéose.

Il est vrai que la vie des Brachmanes avoit tout ce qui étoit nécessaire pour en imposer aux yeux du peuple. Eloignés du tumulte & du commerce des hommes ; ils habitoient hors les Villes, sous des arbres touffus, ou dans des cavernes, se pratiquant peu les uns les autres ; uniquement occupés de leurs prieres, des Sacrifices ou de l'étude. Ils étoient presque toujours nuds (*l*), même dans la plus rigoureuse saison, excepté lorsqu'ils offroient des victimes, d'où ils furent appellés *Gymnosophistes* : alors ils prenoient une espece de turban, & un petit corset de lin, ce qu'ils nommoient l'habit de cérémonie ou sacré, avec un bâton & un anneau, auxquels ils attribuoient toutes sortes de vertus par- Leur vie.

(*l*) PHILOSTRAT. Ibid. c. 15.

ticulieres. Ils couchoient ſur la dure (*m*), ou ſur de ſimples peaux, & ne vivoient que des fruits de la terre, ou de lait. Ils ne gardoient de leurs récoltes que ce qui étoit néceſſaire pour l'année, afin de ne pas rallentir le travail.

Quand ils avoient paſſé trente-ſept ans d'une ſi rude carriere, il leur étoit permis d'habiter les Villes, d'embraſſer la vie commune & aiſée, de s'habiller comme le reſte des Indiens, de porter des pendans d'oreilles d'or, ou autres ornemens; de manger de la chair, pourvu que ce ne fût pas des animaux dont le ſervice peut être utile, d'épouſer pluſieurs femmes, pour multiplier le nombre des Brachmanes. Mais dans quelque état qu'ils fuſſent, il leur étoit défendu de révéler à leurs femmes la doctrine & les myſteres de la Secte. Car, diſoient-ils, ſi elles ne ſont pas diſcretes, elles divulgueront ce qui ne doit point être connu; & ſi elles gardent le ſecret, il eſt à craindre que la ſcience ne les enor-

(*m*) STRABO, p. 712.

gueilliſſe;

gueilliſſe, & qu'elles ne ſe ſéparent de leurs maris.

Quoiqu'ils euſſent quitté leur premier régime, on n'avoit pas moins de vénération pour eux. Ils étoient, comme auparavant, exemts du tribut & des impôts que tout Sujet doit à ſon Prince. Ils avoient droit (*n*) de prendre par tout les fruits qui leur convenoient, & de ſe faire donner l'huile néceſſaire pour ſe frotter le corps. Les Grands étoient obligés de les recevoir chez eux & à leur table, où ils faiſoient la loi. C'étoit parmi eux que le peuple prenoit la plûpart des Conſeillers qu'il donnoit au Prince. Leurs Privileges.

Cette prétendue force d'eſprit où les amenoit la Philoſophie, leur rendoit la vie & la mort également indifférentes. Ils regardoient comme des ſonges le bien ou le mal, le plaiſir ou le chagrin qui pouvoient leur arriver, puiſque l'on paſſoit rapidement de l'un à l'autre. Mais ils rougiſſoient des maladies qui faiſoient languir le corps, & donnoient de la Ce qu'ils penſoient ſur la mort.

(*n*) STRABO. p. 716.

lenteur aux fonctions de l'esprit, envisageant cette vie comme le premier moment de notre conception, & la mort comme le jour de notre véritable naissance. Dès qu'ils se sentoient attaqués d'une indisposition considérable, ou cassés de vieillesse, ils n'hésitoient pas de terminer leur carriere par une mort volontaire. Ils dressoient eux-mêmes le bucher qui devoit leur servir d'autel; ils y montoient parés de leurs plus riches ornemens; & après avoir chanté quelques Hymnes, ils se couchoient sur la face, & se laissoient réduire en cendre, sans donner la moindre marque de douleur ni de sensibilité. Quelle étrange sagesse que celle qui conduit l'homme à sa propre destruction!

Des Germanes.

La seconde espèce de Brachmanes (o) se formoit de plusieurs particuliers de differentes familles, qui demandoient à faire profession dans cette Secte. On les nommoit *Germanes ou Samanéens*. Celui qui vouloit em-

(o) STRABO. p. 713, PORPHYR. L. IV. *De abstinentiâ*. PHILOST. L. II, c. 30, APULEIUS, *in Florid*.

braſſer ce genre de vie alloit le déclarer aux Principaux de la Ville ; il rénonçoit tous ſes biens, & leur en cédoit le fonds ; ſur quoi l'on ſe chargeoit d'entretenir ſa femme ; & le Roi prenoit ſoin des enfans s'il y en avoit. Après cette premiere démarche, il ſe préſentoit devant les Chefs des Samanéens pour ſupplier. Là on l'interrogeoit ſur la ſincerité de ſa réſolution, & ſur le deſir qu'il avoit de ſe livrer ſans réſerve à l'étude & à la pratique de la Philoſophie. On examinoit juſqu'à la troiſiéme génération de ſa famille, s'il n'y avoit perſonne à qui l'on pût faire des reproches d'arrogance, d'intemperance, ou d'uſure. S'il ne ſe trouvoit rien qui flétrît leur réputation, on recherchoit les mœurs & la conduite de l'aſpirant, on éprouvoit s'il avoit de la mémoire ; ſi la modeſtie étoit feinte ou véritable ; s'il n'étoit point adonné au vin ou à la bonne chere ; d'un caractere bouffon, hardi, orgueilleux ou ſatirique, & s'il avoit toûjours eu de la docilité pour ſes anciens Maîtres.

Leur vie. Ils différoient des premiers Brachmanes en ce qu'ils habitoient presque tous au-delà de l'Hyphase vers le Gange, qu'ils avoient des maisons & des Temples fort ornés, que le Prince leur entretenoit. On annonçoit par le signal d'une cloche le tems de la Priere publique, où l'on se rendoit ponctuellement, soit dans le Temple, soit dans les maisons particulieres, dont il n'étoit pas permis de sortir jusqu'au son de la cloche qui avertissoit de sa fin. Alors des Officiers donnoient à chacun aux dépens du Roi, une écuelle de ris ou d'autres légumes que l'on mangeoit avant que de se séparer. Leurs habits étoient d'écorces d'arbre, ou d'un certain cotton qui naissoit autour. Ils vivoient dans une rigoureuse continence, & ne buvoient jamais de vin. Aussi versés dans la connoissance des Loix & des Sacrifices que le pouvoient être les Brachmanes, le Prince venoit les consulter, & ils présidoient également aux Oblations du peuple. Ils menoient comme eux une vie extrêmement dure, & s'ap-

pliquoient de plus à la Magie, aux Enchantemens & à la Nécromancie. D'autres faisoient profession de servir le public par la Médecine, qu'ils réduisoient presque toute à des breuvages & des fomentations. Ceux-ci ne trouvoient pas de difficulté de communiquer aux femmes leurs plus précieuses découvertes.

Lettre d'Alexandre au Chef des Brachmanes.

Ces hommes extraordinaires furent l'objet qui frappa le plus Alexandre dans son expédition des Indes. Sur le récit qu'on lui avoit fait de leurs sentimens & de leurs manieres de vivre, il en voulut voir quelques-uns. La conversation qu'il eut avec eux ne fit qu'augmenter son admiration & sa curiosité. Il ordonna qu'on lui fît venir le plus célébre de cette Société (*p*), nommé Dindime; mais on lui dit que le Brachmane ne viendroit pas; aïant une Loi qui lui défendoit expressément de visiter personne, de quelque condition qu'il pût être. Alexandre prit la voie de l'écriture, & lui manda qu'il avoit entendu dire des choses si extraor-

(*p*) ANONYMUS *in Collectione Londinensi*, 1668.

dinaires touchant leur doctrine & leur genre de vie, qu'il souhaitoit extrêmement d'en être instruit par lui-même, promettant que s'il trouvoit dans leurs dogmes toute la sagesse dont on lui avoit parlé, il se mettroit au nombre de leurs disciples.

Réponse de Dindime.

Dindime lui répondit par lettre : » Alexandre, le desir que tu marques » de connoître la sagesse, me feroit » croire qu'on peut déja te placer » au rang des Sages. Rien ne m'empêche de te regarder comme tel, » que cette ardeur immoderée de » mettre sous tes pieds tout le genre » humain, & de commander à l'Univers. La véritable Philosophie » apprend à se soumettre & à recevoir la Loi sans révolte. Mais ton » caractere & ton cœur ambitieux y » opposent un obstacle invincible. » Tu veux que je t'instruise de nos » mœurs & de nos usages ; je n'ose » l'entreprendre, parce que je me » sens peu de talent pour la parole, » & que le trouble & l'exercice continuel des armes ne te donneront

» pas le tems de m'écouter. Je ne
» sçaurois cependant m'en dispen-
» ser, puisque tu me le demandes.
» Mais n'attens pas que je te flatte :
» nous sommes vrais, & nous ne
» connoissons point le déguisement.

» La vie des Brachmanes est aussi
» pure qu'elle est simple. Le plaisir
» qui séduit le reste des hommes n'a
» point de charmes pour nous ; la
» raison guide nos desirs ; toûjours
» soumis aux circonstances, jamais
» notre bouche n'exhale en murmu-
» res dans les plus fâcheux accidens.
» Indifferens sur la nourriture, on ne
» connoît parmi nous que le nom de
» la délicatesse ; il n'entre sur nos ta-
» bles que les herbes & les légumes
» que la terre produit d'elle-même
» sans aucun soin ni travail ; aussi ne
» sçavons-nous des maladies que ce
» que les plaintes & l'experience des
» autres nous en apprennent. La joie
» pure dont nous jouïssons n'est in-
» terrompue que par leurs gémisse-
» mens. »

» L'égalité nous met tous dans
» l'indépendance : elle bannit du mi-

» lieu de nous l'envie, la jalousie ;
» l'ambition, la haine. Nous n'avons
» point de Tribunaux, parce que
» nous ne faisons rien de répréhensi-
» ble ; & la justice dans laquelle
» nous vivons n'a pas encore fait
» établir ces Loix séveres qui punis-
» sent le crime chez les autres Peu-
» ples. Nous craignons même qu'en
» les introduisant elles ne fassent naî-
» tre la pensée du mal qu'elles défen-
» dent. Notre seule Loi est de ne
» point violer celles de la nature. En
» évitant tout reproche nous ne som-
» mes point exposés à pardonner aux
» autres, dans l'espérance qu'ils use-
» ront d'une indulgence réciproque ;
» encore moins achetons-nous le par-
» don ou l'impunité à force d'ar-
» gent ; cette sorte de grace, accor-
» dée par l'avarice, rendroit le Juge
» plus coupable que le criminel.

» Parmi nous, l'oisiveté est punie
» d'un châtiment rigoureux ; nous
» craignons la volupté comme le
» principe de tout affoiblissement.
» Nous aimons le travail qui exerce
» le corps, & nous détestons celui

» qui anime la cupidité. Nos occu-
» pations ne tendent qu'à nous pro-
» curer le néceſſaire ; toute autre vue
» nous fait horreur, & nous la regar-
» dons comme la ſource de tous les
» maux. On ne voit dans nos campa-
» gnes ni bornes ni limites qui mar-
» quent la propriété ; nous ſommes
» convaincus que c'eſt une uſurpa-
» tion contraire à la nature ; chacun
» prend où il lui plaît ce que la terre
» produit pour tous. Nous laiſſons
» les oiſeaux voler tranquillement
» dans les airs, les animaux (q) ſe
» promener dans les campagnes, &
» les poiſſons nâger dans le ſein des
» eaux. Nous poſſedons tout ce que
» nous pouvons ſouhaiter, parce que
» nous ne voulons rien au-delà de ce
» qu'il nous faut. Nous n'appréhen-
» dons rien tant que ce deſir inſatia-
» ble d'acquerir en propre, qui fait
» naître mille beſoins dans le cœur
» de l'homme, & le rend plus pauvre

(q) Il eſt certain que dans les ſiécles voiſins du Déluge, on ne vivoit point de la chair des animaux. Voïez les remarques de Caſaubon ſur Athenée. L. I, c. 11. HUET. *Demonſtr. Prop.* IV, c. 6.

» de jour en jour, à mesure qu'il sent
» croître ses richesses.

» Nous nous échauffons au Soleil;
» la pluie & la rosée nous rafraichissent;
les rivieres nous désaltèrent;
» l'herbe des champs & les racines
» nous nourrissent; la terre nous sert
» de lit; les sollicitudes n'interrompent
point notre sommeil; la paix
» du cœur laisse toujours notre esprit
» en liberté; l'indépendance nous
» délivre de la crainte & de la sujetion
à toutes sortes de maîtres;
» nous nous regardons tous comme
» des freres que la nature a rendus
» égaux, & comme les enfans d'un
» Dieu suprême, notre pere commun,
qui doit nous partager le
» même héritage.

» On ignore parmi nous ce que
» c'est que détruire les forêts & briser
les rochers pour bâtir des maisons;
la nature n'a formé des antres
que pour cet usage. Là nous
» ne craignons ni les vents ni la pluie,
» ni le froid, ni le chaud, ni les tempêtes.
Les demeures naturelles
» nous servent de retraites pendant la

» vie, & de sépulcres après la mort. » Nous évitons dans nos habits tout » ce qui ressent le luxe & la mollesse ; » la feuille ou l'écorce des arbres » nous servent à voiler ce que la » bienséance ne veut pas qu'on laisse » à découvert. Nos femmes n'ont » point la liberté de se parer comme » les autres ; & quand même on la » leur accorderoit, elles ont des » principes contraires, persuadées » qu'un vain & fastueux attirail gêne » plus qu'il ne décore, & que tout » l'art du monde ne donne aucun » prix à la beauté, comme il ne chan- » ge rien à la laideur. Tant de soins » deviennent donc ou superflus, parce » qu'ils ne corrigent pas les défauts ; » ou criminels, parce qu'ils veulent » réformer l'ouvrage du Créateur. » Telles qu'elles sont, nous leur don- » nons toute notre tendresse ; & ja- » mais on n'entend nommer parmi » nous les crimes d'incestes, d'adul- » teres, ou autres infidélités qui des- » honorent la nature & violent le » lien conjugal.

» Notre société est le regne de la

» douceur & de la paix. La seule
» pensée d'un homicide nous fait
» horreur ; nous ne provoquons
» point les étrangers ; nous ne sça-
» vons pas manier les armes ; c'est la
» douceur & non la force qui con-
» serve l'union entre nous & nos
» voisins. La fortune est notre seule
» ennemie ; nous n'avons qu'elle à
» combattre ; mais pour l'ordinaire,
» elle voit porter à faux tous les
» coups dont elle voudroit nous
» frapper. Atentifs à ne rien faire
» contre les destins, rarement don-
» nent-ils lieu à nos plaintes. Il n'y a
» que la mort qui nous chagrine
» quand elle prévient la caducité de
» l'âge ; alors le pere n'accompagne
» pas les funerailles de son fils. En
» quelque tems qu'elle nous enleve,
» nous ne dressons point de ces mo-
» numens fastueux qui semblent faits
» pour insulter à l'humiliation des
» mânes. Quoi de plus triste & de
» plus vil que ces malheureux débris
» d'un corps défiguré, que nous
» achevons de détruire par les flâ-
» mes, pour n'en pas souiller la
» terre !

» Ne te fâche point si je raproche » de tes premiers traits de notre ta» bleau ceux qui composent le tien. » De quelles sortes de ravages n'as» tu déja pas désolé l'Univers ? Pas» sioné pour les richesses & l'am» bition, combien de sang répandu » par tes mains ou par tes ordres ? » Tu enleves les enfans à leurs pe» res; tu les prives de leurs obsé» ques; tu violes les tombeaux; tu » cours avec impétuosité vers l'en» droit où le Soleil se leve, comme » pour l'arrêter de la main. Tu ren» verses les Trônes, tu traînes après » toi des Rois captifs pour en orner » ton triomphe. Des citoïens tu » aimes à en faire des esclaves, & par » l'effet du même caprice, mettre » les esclaves en liberté. Tu crois » forcer les Villes quand tu gagnes » les Gouverneurs à prix d'argent. » Sans doute que tu te flates de cor» rompre ainsi le Gardien, puis le » Dieu des enfers.

» Je cesse de mettre ton image » sous tes yeux pour continuer à » t'instruire de nos mœurs. Nous

» ne connoiſſons point ces Aſſem-
» blées tumultueuſes, ces Jeux, ces
» Spectacles qui font vos délices ? A
» quoi serviroient vos Comédiens
» au milieu d'un peuple qui en mé-
» priſe ſouverainement la profeſ-
» ſion, & qui ne fait rien qu'on puiſſe
» tourner en ridicule ? Il ne ſe paſſe
» point de ſcenes cruelles parmi
» nous, propres à fournir matiere à
» vos tragédies. Les Brachmanes
» frémiroient s'ils voïoient expoſer
» des jeunes gens aux bêtes féroces ;
» ou des hommes forts & robuſtes
» s'attaquer de ſens froid, ſe battre
» & s'aſſommer les uns les autres.
» Le Ciel fait notre ſpectacle favori ;
» nous en admirons avec joie l'or-
» dre, l'économie, la régularité,
» les mouvemens ; nous ſommes en-
» chantés de contempler le Soleil,
» voler ſur un char couleur de pour-
» pre, étaler par toutes les régions
» ſes cheveux raïonnans de lumiere,
» & revenir chaque année au point
» dont il étoit parti. Du Ciel nous
» paſſons au ſpectacle de la nature,
» dont les ouvrages nous paroiſſent

» toûjours également beaux, admi-
» rables, incompréhensibles. Le
» chant des oiseaux, les fontaines,
» une fleur, un brin d'herbe épui-
» sent nos reflexions & nous ravissent.

» Contens de ce qui croît dans
» nos contrées, nous n'allons point
» chercher ailleurs les différentes
» raretés que produisent un ciel &
» un climat nouveaux. Rien ne nous
» touche autant que ce qui nous est
» propre. Nous méprisons les fleurs
» de votre éloquence, & nous les
» condamnons comme un art perni-
» cieux, qui n'exerce pour l'ordi-
» naire ses talens que pour donner
» au mensonge les couleurs de la
» vérité, proteger le crime, accu-
» ser l'innocence, & quelquefois ju-
» stifier le parricide. Toute notre
» éloquence consiste à être sinceres
» & à ne mentir jamais.

» Voilà l'abregé de nos mœurs, &
» voici les dogmes de notre croyan-
» ce. Les Brachmanes ont pour ma-
» xime de ne point ensanglanter
» leurs Sacrifices, en égorgeant des
» Victimes innocentes; ils ne déco-

» rent point leurs Temples de lames » d'or ou d'argent, ni par l'éclat » des pierres précieuses. Ils croïent » que ce seroit insulter à la Divinité, » en voulant lui donner ce qu'elle » n'auroit pas; ou se montrer aussi » puissans qu'elle, en étalant avec » faste toutes les richesses qu'elle » peut avoir. Dieu demande qu'on » l'honore d'un culte pur & non » sanglant; il veut être fléchi par la » priere & l'humiliation des hom- » mes. Il est cette Parole même (r) » par laquelle il a créé le monde » visible, par qui il le conserve, le » conduit & le fait vivre. Il est pur » esprit, & ne veut par conséquent » que l'offrande de nos bonnes œu- » vres, de nos vertus & de nos » actions de graces.

» Après cet exposé de notre Re- » ligion, fais-en le parallele avec la » tienne, ou du moins permets que

(r) *Nam Verbum Deus est, Hoc mundum creavit, Hoc regit & alit omnia. Hoc nos veneramur, Hoc diligimus, ex hoc spiritum trahimus; si quidem ipse Deus spiritus est atque mens.* ORIGENE leur donne les mêmes lumieres, *in Philosophisis, apud Grævium antiq. Græc.* tom. X.

» je

» je le fasse. Je ne peux souffrir l'a-
» veuglement où vous êtes de ne
» vouloir pas reconnoître que votre
» origine vient du Ciel, & qu'elle
» vous unit intimement avec l'Etre
» suprême. Vous ne trouvez de
» grandeur qu'à être issus d'un sang
» illustre ; vous avilissez la noblesse
» de votre premiere naissance, vous
» rapportez tout à la chair ; c'est-là
» que vous placez vos délices. Vous
» la soignez avec attention ; vous la
» délicatez, vous n'aimez qu'elle ;
» & ce qui est un plus grand crime,
» vous la croïez digne d'être pré-
» sentée en sacrifice à l'Esprit im-
» mortel. Vous ne connoissez point
» le seul Dieu qui Est ; & vous en
» adorez une infinité d'autres qui
» ne sont pas. Vous en mettez quel-
» ques-uns dans le Ciel, à qui vous
» distribuez le soin de présider aux
» différentes parties de votre corps.
» Minerve réside dans le cerveau
» comme dans le siége de la sagesse ;
» Junon arrête les mouvemens im-
» pétueux du cœur ; Mercure votre
» Dieu de l'éloquence, réside sur les

» lévres ; Hercule communique ſa » force à vos membres. Cupidon » vous inſpire les ſentimens de la ten- » dreſſe ; Bacchus vous donne le » goût ; Cerès fait digerer les ali- » mens ; Venus procure la fécon- » dité ; Jupiter ouvre les organes » de la reſpiration ; & Apollon, re- » nommé par ſon adreſſe, conduit » vos doigts pour les inſtrumens de » muſique, & les ouvrages délicats.

» Quelles Divinités, dont la puiſ- » ſance a des bornes ſi étroites, & » qui ne voudroient ou ne pourroient » pas ſe charger de leurs fonctions » réciproques ! Leur oppoſition ſe » manifeſte dans le culte même que » vous leur rendez. Il faut offrir un » Taureau à Jupiter, un Paon à Ju- » non, un Sanglier à Mars, un Bouc » à Bacchus, un Cigne à Apollon, » une Colombe à Venus, un Hibou » à Minerve, des gâteaux à Cerès, » & du miel à Mercure. Hercule » veut des branches de Peupliers ſur » ſes Statues & ſur ſes Autels, & » Cupidon n'aime que les Roſes. » Vous ne pourriez changer cet or-

» dre ſans encourir leur diſgrace. » Voïez encore la contradiction de » leurs caracteres ; ils ſemblent s'ê» tre ligués pour vous tourmenter à » la fois. L'un vous appelle à la » guerre, l'autre au plaiſir ; ce» lui-ci aux ſoins du commerce ; » celui-là à la bonne chere. Tous » vous commandent ce qu'ils ai» ment ; ils vous y invitent, ils vous » preſſent, vous ſollicitent, & ne » vous laiſſent aucun repos que » vous n'aïez obéi. Sont-ce là des » Dieux qui doivent faire le bon» heur de l'humanité ? Avouez-le ; » ce ſont vos paſſions dont vous » avez fait l'apothéoſe.

» Vous le reconnoiſſez vous» mêmes dans les Divinités dont » vous avez rempli vos enfers. Il » eſt facile d'y retrouver vos pro» pres crimes ſous des ſymboles ho» norables. Les Eumenides ſont vos » ſales penſées ; Tiſiphone eſt le » reproche d'une conſcience crimi» nelle ; Tantale, votre inſatiable » cupidité. Cerbere exprime le châ» timent de vos excès de bouche ;

» l'Hydre, vos vices qui renaissent » à tout instant ; la couronne de Vi- » pere, vos hideux forfaits ; Pluton » lui-même déchu du Ciel vous ap- » prend que vous dégénérez comme » lui en méconnoissant l'Etre unique » dont vous tenez votre origine. O » Peuples infortunés ! dont la Reli- » gion fait le crime pendant la vie, » & le supplice après la mort. » Alexandre ne répondit au Brachmane, qu'en l'accusant d'orgueil & d'impiété.

Seconde classe. Des Laboureurs.

Après ces Sociétés de Sages, ceux qui tenoient le second rang parmi les Indiens (*f*) étoient les Laboureurs. Ils composoient le corps le plus nombreux de l'Etat ; & la reconnoissance du service essentiel qu'ils rendoient au public, jointe à leur extrême probité, les rendoit extrêmement respectables. Quelque guerre qu'il y eût dans le Roïaume, soit civile soit étrangere, ils n'étoient jamais obligés de prendre les armes ; & les ennemis n'eussent jamais osé

(*f*) MEGASTHENES, *apud Strab.* p. 704 & seq. & *Arrian. de Indicis.*, c. 11 & seq.

les troubler dans leurs travaux, sans violer le droit des gens dans un point capital. On voïoit communément d'un côté de la même plaine le combat le plus sanglant; & de l'autre, des hommes qui travailloient à l'abri de toute insulte. Cette attention pour eux les exemtoit encore des Charges & des fonctions qui regardoient le service public; privilége accordé à ce seul état. Comme toutes les terres appartenoient au Roi en propre, ils n'étoient proprement que ses Fermiers, & ils gardoient pour eux la quatriéme partie de la récolte.

Troisiéme Classe. Des Pâtres & Chasseurs.

La troisiéme Classe étoit celle des Pâtres, chargés du gros & du menu bétail, à qui seuls il étoit permis d'en élever, d'en vendre & de louer des Chevaux. Ils avoient encore une autre fonction non moins considérable; c'étoit la Chasse. Les Indes sont remplies de Lions, de Tigres, d'Eléphans, d'Oiseaux de proie & autres animaux pernicieux. La nécessité d'en purger le Pays pour mettre les hommes en sûreté, avoit fait donner aux Pasteurs la permission & le droit

exclusif de chasser. Outre le revenu qu'ils en tiroient, le Roi leur accordoit encore tous les ans une certaine quantité de grain pour les récompenser de ce qu'ils détruisoient les Oiseaux, qui auroient, sans leurs soins, enlevé la plus grande partie de la semence, & désolé les moissons. La plûpart des Eléphans étoient un fruit de leurs Chasses; mais cette vie toujous errante les empêchoit d'habiter les Villes & les Villages; leur séjour ordinaire étoit dans les bois & les montagnes, où leurs troupeaux ne portoient aucun préjudice à la culture des terres.

Quatriéme Classe. *Des Artisans & Marchands*

Dans la quatriéme Classe étoient les Artisans & les Marchands. Ils rendoient au Prince le tribut de leur Art & de leur Négoce, excepté ceux qui travailloient à construire des Armes & des Vaisseaux pour la guerre, à qui il païoit tous leurs Ouvrages. Il n'y avoit point d'autre Ministre pour ce détail & pour le manîment que le Général de l'Armée, & l'Amiral de la Flote.

Cinquiéme

La cinquiéme Classe comprenoit

les Officiers & les Soldats. Uniquement occupés à la conservation de l'Etat & de la tranquillité publique, ils n'avoient nul autre soin ni métier, & ils étoient obligés de prendre les armes au premier signal. Le Roi ne devoit leur fournir que le logement; & tout ce qui concernoit la vie, l'entretien de leurs familles ou la guerre, regardoit le peuple. Chacun y contribuoit en nature selon son état: les uns donnoient des Eléphans, les autres des Chevaux; ceux-ci des nourritures, & ceux-là des armes. Les Megalliens (t) Peuples au-delà de l'Hyphase, entretenoient cinq cens Eléphans & un nombre considérable de troupes; les Chryséens, les Asanges & les Paransanges, sujets d'un même Prince, lui tenoient continuellement sur pié une armée de trente mille hommes, de huit cens chevaux & trois cens éléphans. Après la guerre, ils revenoient dans leurs Villes, où ils ne s'occupoient que des exercices militaires, quoiqu'ils eussent rendu leurs armes & leurs chevaux.

Classe. Des Gens de guerre

(t) PLINE, *Hist. nat.* L. VI, c. 20.

Sixieme Classe. *Des Inspecteurs.*

Le sixiéme Etat étoit celui des Inspecteurs. Ils veilloient sur tous les autres dans les Villes & les campagnes; ils avoient soin des Arts & du Commerce, chacun dans leur district; ils tenoient la main à la perfection & à la fidélité des uns & des autres; venoient rendre compte de leur commission au Roi, si le gouvernement étoit monarchique; ou aux premiers Magistrats des Villes, s'il étoit Républicain. On n'admireroit jamais assez le bonheur & la sagesse des Indiens, si l'on pouvoit se persuader ce que les Historiens rapportent de ces Officiers: Que jamais on n'en vit un prévariquer dans son ministere, tromper le Prince par de faux rapports, calomnier les bons, & proteger les méchans. Il faudroit donc qu'il eût été donné à l'Inde des hommes sans passions, & tels que le premier sortit des mains de Dieu. Pour soulager ces Inspecteurs, il y avoit des femmes chargées de veiller sur leur sexe, d'en réprimer le luxe, les mauvaises mœurs, & d'en informer le Souverain.

On

On connoît par la diſtribution de ces Officiers, quelle étoit la police du Roïaume. Les uns (*u*) avoient inſpection ſur la campagne, d'autres ſur la Ville, d'autres ſur les Gens de guerre.

Ce païs eſt ſujet aux mêmes inondations que l'Egypte, peut-être y ſont-elles encore plus conſidérables. Soit par la fonte des neiges (*x*) du Paropamiſe, du Caucaſe, du Mont-Imaüs & des Emodes, ſoit par l'abondance des pluies qui y tombent pendant les mois d'Avril, de Mai, & de Juin (*y*), il eſt certain que dans cette ſaiſon, la campagne y eſt couverte d'eaux; & qu'après qu'elles ſont retirées, il eſt difficile de reconnoître les bornes qui ſéparent les terres de chaque particulier. Pour obvier aux conteſtations qui pouvoient naître, il étoit des hommes dans tous les cantons, parfaitement inſtruits de ce qui appartenoit aux

(*u*) STRABO. p. 707.

(*x*) ARRIAN. *De Exped. Alex.* L. V. c. 9.

(*y*) C'eſt l'hiver de ce païs; & l'été commence vers la fin de Septembre. J'en parlerai plus au long dans la ſeconde partie.

uns & aux autres, qui retraçoient les limites de leurs champs lorsqu'elles étoient effacées. Comme on gardoit en Egypte, une partie de ces eaux dans de grands lacs (z), pour les répandre ensuite sur les terres pendant les mois que le ciel ne donnoit point de pluies ; c'étoit l'office de ces mêmes Inspecteurs d'ouvrir les écluses à propos, pour en donner la quantité nécessaire. Ils veilloient sur la chasse des Pâtres, sur ceux qui travailloient aux mines & dans les forêts ; ils levoient les impôts ; ils avoient soin des grandes routes, où ils plantoient des guides à chaque démie-lieue, qui enseignoient aux voïageurs les chemins, les endroits où l'on pouvoit coucher, & la distance d'un lieu à l'autre.

Ceux qui demeuroient dans les Villes étoient partagés en six Classes. Les uns avoient inspection sur les arts & les métiers ; & chaque profession avoit ses surveillans particuliers. Les autres avoient soin des hô-

(z) C'est un usage qui s'observe encore. TAVER. tom. 3, p. 127 *& alii*.

telleries; ils y conduiſoient les étrangers, s'informoient du ſujet de leur voïage, & ne les laiſſoient pas plus de trois jours (a) dans la même Ville. Ils prenoient garde qu'on ne fît rien contre les bonnes mœurs; ils viſitoient les malades, examinoient s'il n'y avoit point de contagion à appréhender; ils étoient chargés de la ſépulture des morts, & de l'exécution des teſtamens. D'autres tenoient regître de la naiſſance & de la mort de tous les citoïens; ils en marquoient le lieu, le téms & les circonſtances. Ceux-ci examinoient les meſures, les poids & la nature du commerce. Ils ne permettoient pas à un même Marchand de vendre deux choſes différentes, à moins qu'il ne voulût païer un double impôt. Ceux-là veilloient ſur le ſalaire des ouvriers & ſur tout ce qui ſe louoit, marquant chaque choſe d'un cachet particulier, pour éviter le change & les diſputes. Enfin il en étoit qui n'avoient d'autres fonctions que de recueillir les droits du Prince;

(a) PHILOST. L. II, c. 40.

mais, ce qui paroît fort raisonnable ; on ne taxoit un Marchand ou un Artisan, que sur ce qu'il vendoit, sans avoir aucun égard à l'évaluation totale de son bien. Si quelqu'un avoit été convaincu de fraude ou de dissimulation en déclarant moins qu'il n'avoit vendu, il étoit puni de mort.

L'ordre ne se faisoit pas moins admirer parmi ceux qui présidoient à ce qui regarde la guerre. Aux uns on donnoit le soin des batteaux nécessaires pour traverser les Fleuves; aux autres, celui de tenir toujours prêt un certain nombre de bêtes de somme pour le transport des vivres & des bagages ; ceux-ci étoient chargés des armes & des machines de guerre ; ceux-là, des Soldats ; quelques-uns des chariots, d'autres des Eléphans.

VII Classe. Les Sénateurs.

Il est étonnant que ceux qui composoient le Conseil du Prince fussent rejettés dans la septiéme & derniere classe. Placés néanmoins les plus près du Trône, ils en partageoient les soins & les honneurs ; ils entroient dans toutes les délibérations, leur

autorité l'emportoit quelquefois sur celle du sceptre ; ils prononçoient sur la vie & sur la mort ; ils possédoient les premieres dignités de l'Etat.

Ces Sénateurs paroissoient d'autant plus illustres & respectables que leurs familles étoient en possession de ces titres de tems immémorial. Car telle étoit la constitution du Roïaume, qu'il n'étoit pas permis de passer d'une Classe à l'autre, pas même par le mariage ; un Laboureur ne pouvoit se faire Artisan, ni celui-ci entrer dans le négoce, ou devenir Soldat. Sage réglement, où les enfans profitoient des lumieres de leurs peres, en ajoutoient de nouvelles, naissoient ce qu'ils devoient être ; cherchoient à distinguer leur famille, & ne pouvoient manquer de porter les arts à la perfection.

Ces divisions d'état subsistent encore aujourd'hui ; & c'est ce que les Indiens nomment *Castes*.

CHAPITRE V.

Caractere & Mœurs des Indiens.

Premiers Indiens.

UNE ancienne tradition (*b*) représentoit les premiers Indiens comme une nation sauvage & grossiere, semblable à celle des Scythes qui ne rendoit aucun culte réglé à la Divinité; qui n'avoit point de Temples; ne connoissoit pas les loix & les douceurs de la société; négligeoit de cultiver les terres, ou en ignoroit la maniere; ne vivoit que des fruits de son arc & de son javelot, & dévoroit plûtôt les chairs crues qu'elle ne les mangeoit. Ce fut, disent les Grecs, la vie des Indiens jusqu'au tems où Bacchus entra dans leur Roïaume, & en changea la face. Sa victoire fit leur bonheur. Il leur fit sentir la tristesse & l'opprobre d'une vie qui dégradoit l'humanité, les agrémens d'un com-

(*b*) ARRIAN. *in Indicis*, c. 7.

merce ſociable ; & quand il les eut perſuadés, il leur donna des Loix, des Princes & des Dieux (*c*).

Quoi qu'il en ſoit de ce récit, & du tems auquel la choſe ſeroit arrivée, il eſt certain que lorſqu'Alexandre entra dans les Indes, il y trouva les peuples communément très-policés, inſtruits dans tous les arts utiles ou néceſſaires à la vie, formés à la profeſſion des armes, habitans des Villes parfaitement fortifiées, & conduits par de ſages loix. Le peu qui nous reſte des Hiſtoriens du même ſiécle, ſuffit pour nous en tracer le tableau.

Ceux mêmes (*d*) qui font profeſſion de rejetter les fables par leſquelles on a défiguré leur hiſtoire, aſſûrent que les Indiens étoient d'une taille extraordinaire, & que la plûpart avoient cinq coudées, ou ſept piés & demi de haut ; aucun n'en donne moins à Porus (*e*). Dans les

Figure & habits des Indiens.

(*c*) Il eſt inutile d'avertir les Sçavans que tout ceci eſt du ſtile des Grecs.

(*d*) ARRIAN. L. V. c. 4.

(*e*) *Ibid.* c. 9. PLUT. *in Alex.* Q. CURT. L. VIII PHILOST. L. II. c. 4.

basses Provinces (*f*), le long du fleuve Indus, les hommes y étoient noirs comme en Ethiopie, avec cette seule différence que les Indiens avoient les cheveux longs & plats, & les Ethiopiens extrêmement courts & crépus. Ils se laissoient croître la barbe, & en faisoient un de leurs plus beaux ornemens. Les uns la peignoient en blanc (*g*), les autres en roux; ceux-ci en rouge, ceux-là en pourpre, en verd, ou d'autres couleurs. Leurs habits étoient différens. Dans quelques endroits, on avoit conservé l'usage des peaux de Lions ou de Tigres; ailleurs on se couvroit d'une grande piéce d'étoffe, qui prenoit depuis la tête jusqu'aux genoux; & les Soldats portoient un turban & une cotte fort légere. Ces habits, quelque forme qu'on leur donnât, étoient, pour l'ordinaire, blancs, faits de laine, ou d'écorce, ou de ce cotton qui naissoit autour

(*f*) ARRIAN. L. V. c. 4. & *in Indicis*. cap. 6. CTESIAS. *apud Laurentium Rhodomannum*. n. 23. HEROD. L. III. c. 101. STRABO. p. 690.

(*g*) NEARCHUS *apud Arrian. Indicis*, cap. 16. POMPON. MELA L. III *De India*.

de certains arbres, & que l'on a quelquefois appellé du lin, quoique cette plante, telle que nous l'avons, ne croisse pas dans les Indes. On connoissoit les riches à leurs pendans-d'oreilles d'ivoire, à leurs robes de pourpre, à leurs souliers blancs ou bigarrés, & au parasol qu'on portoit sur leur tête, le païs, comme fort près du Tropique, étant beaucoup plus chaud que le nôtre. Mais lorsque les Grecs, restés de l'armée d'Alexandre, y eurent introduit leur luxe & celui qu'ils avoient appris des Perses, ils devinrent plus magnifiques & plus amateurs des parures que tous les autres Orientaux (*h*). Dès-lors les Indiens commencerent à charger leurs robes d'or & de pierres précieuses, & à faire usage de ce que le païs avoit de brillant.

Il semble néanmoins que l'introduction de ce faste ne corrompit que les yeux, sans alterer ce fonds d'amour pour la vertu, la sincérité, l'or- Leur caractere.

(*h*) STRABO. p. 709. Q. CURT. Lib. VIII, cap. 9.

dre, la paix, la tempérance qui composoient le caractere des Indiens.

Amour pour la vertu.

Sous le nom de vertu, les païens n'entendoient qu'une certaine grandeur d'ame qui méprise les périls & la mort; qui n'envisage que la gloire; qui foule aux pieds le repos & les commodités de la vie; qui cherche l'estime & l'admiration des hommes; qui témoigne de l'horreur pour les vices grossiers, & se dévoue au bien de l'État, ou à des loix particulieres qu'elle s'est elle-même prescrites. Ces dehors sont éblouissans; & quand on ignore que c'est le cœur qui peut seul y mettre le prix, on ne manque pas de s'y tromper, & de rendre au phantôme de la vertu l'hommage qui n'appartient qu'à la vertu même. Ce n'est pas moins l'effet du malheur que de l'aveuglement. De-là ce respect des Indiens pour leurs Brachmanes, qu'ils regardoient comme leurs Oracles, dont ils attendoient tout le fruit de leurs sacrifices; qu'ils consultoient dans leurs doutes, qu'ils respectoient comme des Dieux. De-là ces hon-

neurs qu'ils rendirent à Alexandre, quand ils connurent sa valeur, ses conquêtes, & sa clémence pour ceux qu'il avoit vaincus. Porus lui résista avec une générosité digne du plus grand cœur; & sa défaite, bien loin d'en affoiblir l'idée, ne fit que leur en donner de l'estime. Les Indiens épris d'admiration pour ces deux Héros, leur dresserent un trophée commun (*i*) qui annonçoit également la gloire de l'un & de l'autre. Séduits par les impostures & par l'adresse d'Apollonius de Tyane, les Rois le prirent pour un homme divin, se crurent honorés de le recevoir à leurs tables; les Sages ne l'écoutoient qu'avec vénération, ils le regardoient comme leur Docteur & leur modéle.

Sincérité.

Ce même respect pour la vertu avoit inspiré la Loi qui ordonnoit à des surveillans commis exprès, de se transporter dans la maison du citoïen qui venoit de mourir (*l*) pour y é-

(*i*) PHILOSTRATE *in vita Apollonii*, L. II, c. 42.

(*l*) *Ibid.* c. 30.

crire les principales actions de sa vie & son caractere, afin de ne pas laisser confondre la réputation du juste avec celle du méchant. Le jugement devoit se porter dans la plus grande rigueur; & si les Officiers qui en décidoient étoient convaincus d'y avoir manqué de sincérité, on les déclaroit publiquement infâmes, & incapables de jamais remplir aucune Charge. Mais on leur doit ce témoignage après tous les Anciens, qu'il étoit extrêmement rare, de les surprendre en faux exposé. Ils ne dressoient pas même de monumens aux morts (*m*), persuadés que la réputation devoit tenir lieu de tombeau.

Amour de l'ordre,

Ils aimoient l'ordre, & se portoient naturellement à ce qui pouvoit l'entretenir. Ce n'est pas des Nations étrangeres que les Indiens avoient appris celui qui régnoit parmi eux. Renfermés comme dans un monde particulier, ils ne sçavoient point ce qui se faisoit ailleurs; & nulle part on ne se gouvernoit par

(*m*) ARRIAN, *de Indicis*, c. 10.

des loix plus sages. L'Egypte, Sparte & Rome avoient bien imaginé de ranger le peuple sous différentes Tribus; mais elles n'étoient point entrées dans ce détail qui pourvoit à tout, & ne laisse rien ignorer au Prince: encore moins étoient-elles parvenues à régler les états comme on l'avoit fait aux Indes. On y sçavoit le prix & la qualité des habits pour chaque condition (*n*); & personne ne pouvoit aller dans la Ville ou en voïage avec un équipage qui fût au-dessus de son rang. Les plus grands Seigneurs alloient comme le Prince, sur un Eléphant (*o*); ceux du second ordre, pouvoient avoir un équipage à quatre Chevaux; ceux du troisiéme étoient montés sur des Chameaux; & le commun du peuple alloit à cheval ou sur des Anes.

En réprimant ainsi l'ambition, combien ne prévenoit-on pas de disputes! C'est dans son sein que la discorde prend naissance & qu'elle se nourrit. On ne souffroit aucun

Esprit de paix.

(*n*) CTES. *in Indicis*, cap. 23.
(*o*) ARRIAN. *Indicis*. c. 17.

procès chez les Indiens. Lorsqu'il survenoit quelque contestation entre les particuliers, ils étoient obligés d'en aller instruire le Prince qui la terminoit dans l'Audience publique avec son Conseil. Il n'y avoit parmi eux ni Avocats, ni Juges, ni Barreau; & par conséquent, point de ces haines que la procédure & la malignité éternisent dans les familles. Les Rois donnoient en cela l'exemple à leurs sujets. Quoiqu'ils eussent toujours des troupes sur pié, rarement les mettoient-ils en campagne; & à la réserve de la bataille contre Porus, qui avoit la réputation d'aimer la guerre, on ne voit ni habileté, ni expérience dans l'art militaire parmi les Indiens; c'est le grand nombre, c'est l'amour de la liberté, c'est le courage qui faisoient toute la résistance, & qui leur ont mérité le titre de belliqueux.

Tempérance. Dans une terre aussi heureuse, il étoit facile de vivre avec délicatesse & d'avoir des tables aussi abondantes & aussi-bien couvertes que parmi les Perses. Mais l'amour de la

tempérance & la Religion qu'on avoit reçue en régloient l'usage. Au défaut de vin naturel (*p*) dont on manque aux Indes, on avoit une espèce de bierre faite de ris, ou la liqueur du Cocotier ; mais comme l'une & l'autre enivrent aisément, on ne s'en servoit pour l'ordinaire que dans les Sacrifices & à la table du Roi, en très-petite quantité. Car si le Prince en prenoit jusqu'à perdre la raison, il étoit permis aux femmes qui le servoient de le tuer dans son yvresse (*q*); & celle qui avoit fait le coup, épousoit par récompense le Prince qui succédoit à la Couronne. Leur boisson ordinaire étoit l'eau & le lait (*r*). Le sistême de la Métempsycose adopté presque généralement, réduisoit aux simples fruits de la terre, en retranchant l'usage de tous les animaux ; mais ceux qui y mettoient des bornes se permettoient le Lion, le Tigre, quelques-

(*p*) STRABO p. 709. ATHEN. *Deipn.* Lib. XII. PLIN. L. VI, c. 28, & L. XIV, c. 16. PHILOST. L. II, c. 7.

(*q*) ONESIC. *apud Strab.* p. 710.

(*r*) CTES. *Indicis.*

autres animaux & les poissons, sans connoître néanmoins la délicatesse des assaisonnemens (*s*). Pour répondre à la frugalité des repas, ils n'avoient d'autres lits que des nattes, ou des peaux (*t*) qu'ils étendoient sur la dure. Leurs maisons étoient extrêmement basses (*u*), faites de planches ou de joncs, sans aucun ornement, & couvertes d'écailles de tortues.

Sentimens sur la mort.

Parmi tous ces usages, il en est peu qui ne soient à la louange des Indiens ; mais on ne sçauroit excuser la maniere dont quelques-uns pensoient sur la mort. Ils la regardoient avec un œil d'indifférence qui fait frémir la nature, quand la raison & la Religion n'enseignent point à espérer un meilleur sort. On sçait déja la barbare coutume des Brachmanes, d'abréger par le feu le nombre de leurs années. Cette prétendue force d'esprit en séduisit

(*s*) MELA. L. III. ARRIAN. L. V, c. 4. PHIL. L. III, c. 17, & L. II, c. 6.

(*t*) CTES. *Indicis*, c. 23.

(*u*) ARRIAN. *Indicis*. c. 10. PLIN. Lib. VI, c. 22.

plusieurs

plusieurs autres qui se firent gloire de les imiter ; & comme l'usage du Roïaume étoit de bruler les morts au lieu de les inhumer, les femmes se précipitoient dans le même bucher qui consumoit leur mari, pour lui témoigner la douleur que leur causoit sa mort, & lui donner un dernier gage de leur fidélité. Lorsqu'il en laissoit plusieurs, celle qui vouloit passer pour l'avoir aimé davantage, couroit se jetter la premiere au milieu des flâmes. S'il s'en trouvoit qui refusassent de suivre l'usage ordinaire, elles vivoient deshonorées, & après leur mort on les abandonnoit aux animaux de la campagne. Si l'on en croit les Anciens (x), c'étoient elles qui avoient donné lieu à cette cruelle destinée. Il fut reconnu que plusieurs avoient eu la cruauté d'empoisonner leurs maris pour en épouser d'autres. La nécessité d'arrêter un abus qui commençoit à devenir aussi commun qu'il est criant, fit ordonner par les

(x) STRABO. p. 699. DIOD. L. XVII, p. 561. & 678. Q. CURT. L. VIII, c. 9. MELA. L. III, *De Indis.*

Magiſtrats, que toute femme qui ſurvivroit à ſon mari, ſeroit obligée de le ſuivre ſur le bucher. Ainſi ce qui n'étoit dans ſon origine qu'un témoignage d'amitié ou de grandeur d'ame, fut déſormais une loi inviolable; & aujourd'hui (y), c'eſt un point de Religion. Nous en parlerons dans la ſeconde Partie.

Sévérité des Loix.

Quelques autres loix qui nous reſtent de ce peuple, montrent quel étoit ſon eſprit de juſtice, & en même-tems la ſévérité de ſon ancienne diſcipline. Celui que l'on ſçavoit avoir dépoſé en Juſtice contre la vérité (z), étoit condamné à avoir les extrémités des piés & des mains coupées. Celui qui avoit ôté l'uſage de quelque membre à un citoïen, recevoit premierement la peine du talion, & perdoit enſuite la main qui avoit commis le mal. Celui qui avoit coupé le bras ou arraché l'œil d'un Artiſan, étoit puni de mort. On traitoit de la même maniere celui qui aïant découvert un poiſon, n'en trouvoit pas le remede.

(y) Hiſtoire de la Navigation de Jean Hugues, c. 37.

(z) STRABO, p. 710.

CHAPITRE VI.

Animaux des Indes.

CE n'eſt pas dans les hommes ſeuls que ſe fait remarquer la différence des talens & des diſpoſitions ; la nature eſt remplie de ſemblables exemples. Toute terre n'eſt pas propre pour tous les fruits ; heureuſe celle qui produit les meilleurs. Il eſt vrai que le Roïaume des Indes manque de certaines commodités de la vie ; mais il eſt dédommagé avec uſure par l'abondance de tout ce qui lui eſt néceſſaire ; par le privilege des choſes uniques, qui y attirent toutes les autres nations du monde, ſoit pour contempler ſes merveilles, ſoit pour profiter de ſes richeſſes & de ſa fécondité. Car il n'en eſt aucune que le beſoin ou la cupidité ne méne aux Indes ; & les Indiens ne ſont point obligés comme elles, d'aller donner ailleurs des preuves de leur indigence. Ils peu-

vent même se glorifier, sans qu'on le leur conteste, d'avoir plus de raretés que tous les autres peuples. On en sera persuadé quand on connoîtra la nature de quelques animaux qui leur sont familiers, & les fruits qu'ils recueillent dans leurs campagnes.

L'Eléphant. Maniere de le prendre.

Le seul païs des Indes, & quelques Provinces méridionales de l'Afrique, fournissent des Eléphans (a) à tout l'univers; mais ceux des Indes l'emportent sur les autres (aa). Cet animal, le plus gros de tous ceux qui sont sur la terre & le plus singulier dans sa nature, mérite d'être consideré le premier. Aussi sauvage par lui-même que le Tigre & le Lion, il faut le chasser comme toutes les bêtes fauves, & il n'y avoit parmi les Indiens que les Pâtres qui en eussent la permission. Ils enfermoient par un large & profond fossé une plaine d'environ un quart de lieue (b), où ils pratiquoient un

(a) Bochart en a traité amplement. Hieroz. Part. I, L. II.

(aa) Tit. Liv. L. XXXVII, c. 39.

(b) Strabo, L. XV, c. 704. Arrian. *Indicis*.

pont de bois, & des cabannes pour se retirer. Dans cet enclos ils faisoient entrer quelques femelles apprivoisées (*c*) qui attiroient les Eléphans pendant la nuit. Aussi-tôt qu'ils étoient auprès d'elles, les chasseurs sortoient de l'enceinte, retiroient le pont, & alloient aux villages voisins demander du secours. Plusieurs jours après, lorsqu'ils les voïoient affoiblis par la faim & la soif, ils revenoient sur des Eléphans familiers, avec lesquels ils les poursuivoient, & les fatiguoient, jusqu'à ce qu'ils les eussent épuisés. Alors ils leur mettoient un frein, & leur faisoient quelques incisions sur la bouche & autour du cou pour le leur rendre plus sensible, & les arrêter s'ils remuoient encore trop violemment : ensuite ils les montoient & les amenoient dans les étables à force de coups.

c. 13. PLIN. L. VIII, c. 8. PHILOST. L. II, c. 6. Memoires de l'Academie, t. 3, part. 3. RUYSCH. *Theatr. Animal.* Quoique cet Ouvrage soit proprement celui de Jonston, je le citerai néanmoins par le nom de Ruysch son éditeur.

(*c*) Voyez MANDELSLO, Voïage des Indes, p. 319.

Ailleurs, après les avoir fait sortir de leurs forêts (*d*) on les poursuivoit pendant tout le jour; & sur le soir on les repoussoit avec la même ardeur vers leurs retraites. Cependant, des Chasseurs qui y étoient demeurés avoient embrasé la forêt. Les Eléphans, qui craignent extrêmement le feu, saisis par la vue de cette flâme en demeuroient si fort épouvantés qu'ils se laissoient prendre aisément; & alors on les frappoit jusqu'à ce qu'ils fussent domtés. Néanmoins, ils n'étoient pas encore absolument vaincus. Il falloit les attacher à des pilliers (*e*), & les mâter de nouveau par les coups & par la faim. D'autres tomboient en langueur, & l'on étoit obligé de dissiper leur mélancolie par le chant ou par le son de quelque instrument.

Les Naturalistes ne seront pas fâchés de lire le récit de deux chasses auxquelles le Roi de Siam invita M. l'Abbé de Choisy & le Pere Tachard;

(*d*) ÆLIANUS. *De Animal. natura*, Lib. VII, c. 6.

(*e*) ARRIAN. STRABO *ubi supra*, & ÆLIANUS, L. X, c. 10.

il confirmera la vérité de ce que nous ont dit les Anciens. Nous avons été ce matin, dit l'Abbé, (*d*), à la chasse des Eléphans ; c'est un plaisir véritablement roïal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit ; & à chaque feu, de dix pas en dix pas, deux hommes avec des piques. On voit de tems en tems de gros Eléphans de guerre & de petites piéces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte & font le tintamare ; peu à peu on gagne du terrein, & l'enceinte se rétrécit. Les feux, le canon & les Eléphans avancent jusqu'à ce qu'on puisse approcher les Eléphans sauvages assez près pour leur jetter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Eléphans de guerre, qui sont stilés à cela, se mettent à leurs côtés, & leur donnent de bons coups de défenses, s'ils font les méchans, sans pourtant les blesser ; d'autres les poussent par derriere. Des hommes

(*d*) Journal du Voïage de Siam, p. 479.

leur mettent des cordes de tous les côtés, montent dessus & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi étoit monté sur un Eléphant de guerre & donnoit les ordres. C'est lui qui a renouvellé cette sorte de chasse qui n'étoit plus en usage. M. Constance (Ministre du Roi) m'a dit que ce Prince a présentement deux Mille Eléphans de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

A un quart de lieue de Louve, écrit le P. Tachard (g), il y a une espéce d'amphithéâtre, dont la figure est d'un grand quarré long, entourré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles en dedans, régne une palissade de gros pilliers, fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derriere lesquels les Chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les Elé-

(g) Voïage de Siam, L. V, p. 298.

phans

phans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne ; & vis-à-vis, du côté de la Ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite, par où un Eléphant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remiſe, où l'on acheve de le domter.

Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les Chaſſeurs entrent dans le bois, montés ſur des Eléphans femelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feuilles, afin de n'être pas vûs par les Eléphans ſauvages. Quand ils ſont avancés dans la Forêt & qu'ils jugent qu'il peut y en avoir aux environs, ils font jetter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui répondent auſſi-tôt par des hurlemens affreux. Alors les Chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, rétournent ſur leurs pas, & ménent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre, où les Eléphans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre. Celui que nous vîmes

domter y entra avec elles, & dès qu'il y fût on ferma la barriere. Les femelles continuerent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilerent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout. L'Eléphant qui les avoit suivies jusques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moïens pour l'y engager. On fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée; quelques Siamois l'irritoient en frappant des mains, & criant plusieurs fois *Pat Pat*; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient; & quand ils en étoient poursuivis, ils se retiroient derriere la palissade; enfin il s'attacha à l'un d'eux, qui demeura exprès, & qui se jetta dans l'allée. L'Eléphant courut après lui; mais dès qu'il y fut entré, on laissa tomber à propos deux coulisses, l'une devant, l'autre derriere. L'animal ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se retourner, fit des efforts surprenans, & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jettant des

ſceaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuilles, en lui verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprès de lui des Eléphans mâles & femelles qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on lui attachoit des cordes par-deſſous le ventre & aux pieds de derriere, afin de le tirer de-là. On fit venir un Eléphant privé, de ceux qui ont coutume d'inſtruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté deſſus, qui le faiſoit avancer & reculer pour montrer à l'Eléphant ſauvage qu'il n'avoit rien à craindre, & qu'il pouvoit ſortir. En effet, on lui ouvrit la porte, & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on mit à ſes côtés deux Eléphans, que l'on attacha avec lui. Un autre marchoit devant, & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on lui vouloit faire prendre, pendant qu'un quatriéme le faiſoit avancer avec un grand coup de tête qu'il lui donnoit par derriere, juſqu'à une eſpéce de remiſe, où on l'attacha à un gros pillier fait exprès, qui tourne com-

me un cabeſtan de Navire. On le laiſſa-là juſqu'au lendemain pour lui faire paſſer ſa colere. Mais tandis qu'il ſe tourmentoit au tour de cette colonne, un Brachmane habillé de blanc, s'approcha monté ſur un Eléphant, & tournant doucement au tour de celui qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vaſe d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant ſauvage ſa férocité naturelle, & le rend propre à ſervir le Roi. Dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il fut entiérement aprivoiſé.

Malgré la maſſe énorme de cet animal qui porte juſqu'à vingt piés de circonférence, il eſt d'une docilité & d'une induſtrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il eſt ſuſceptible d'attachement, d'affection & de reconnoiſſance juſqu'à ſécher de triſteſſe quand il a perdu ſon Gouverneur. On le voit tranſporté de douleur, & vouloir ſe donner la mort, lorſque dans ſes mo-

mens de fureur il l'a tué ou maltraité.

On reconnoît cette espèce de tendresse en différentes occasions. L'absence de leur compagne contribue plus que tout autre moïen à les rendre souples & à leur faire oublier leur propre force; car on prétend qu'ils ne s'attachent jamais à d'autres. Il est des endroits où on les prend dans des fosses profondes, dont on recouvre légérement la superficie. Quand la mere s'apperçoit que son petit y est tombé (*h*), le chagrin qu'elle en ressent & l'amour qu'elle a pour lui, la font précipiter dans le même piége, quoique l'instinct lui fasse connoître qu'elle y perdra la liberté & peut-être la vie. Elle ne l'abandonne jamais dans le péril, & elle s'y fait tuer la premiere. Quand elle est obligée de passer un Fleuve (*i*), elle le prend sur sa trompe & ne le quitte qu'à l'autre rivage. S'il a la force de nâger, il

(*h*) ÆLIAN. L. IX, c. 8.

(*i*) *Idem* L. VII, c. 15. PLIN. L. VIII, c. 5. PHILOST. L. II, c. 14 & 15.

entre dans l'eau le premier, avant que la masse énorme des autres la fasse enfler, & lui rende le passage plus difficile. S'ils en rencontrent un dans la campagne qui soit malade ou blessé, il n'est point de bons offices qu'ils ne lui rendent, allant chercher l'herbe & les remédes qui peuvent le soulager. S'il meurt, ils ne laissent pas son corps exposé; ils l'enterrent & recouvrent sa fosse de branches d'arbres.

On les dressoit à avoir pour le Prince une vénération digne de sa majesté. Aussi-tôt qu'ils l'appercevoient (*l*), ils fléchissoient les genoux pour l'adorer à la maniere des Orientaux, & se relevoient un moment après. Quelques Rois des Indes en avoient vingt pendant la guerre qui faisoient la garde alternativement autour de leur tente; & dans les combats ils n'avoient pas de plus zélés défenseurs. Ce que l'on raconte de celui que Porus montoit est presque incroïable. Cet ani-

(*l*) PHILOST. L. XIII, c. 22. PLIN. L. VIII, c. 1.

mal (*m*) sentant son maître épuisé par les traits dont il étoit couvert, se baissa de lui-même pour le descendre sans le blesser, & lui arracha avec sa trompe les fléches dont il étoit hérissé. Mais voïant qu'il perdoit tout son sang, il le rechargea sur son dos, & l'emmena dans son quartier.

Ælien (*n*) raconte un trait pareil d'un Seigneur Indien. Il avoit trouvé un jeune Eléphant blanc, qu'il éleva avec grand soin. Cet animal lui servoit de monture ordinaire, & lui donnoit toutes les marques de la plus tendre amitié. Le Roi informé de sa douceur & de son adresse, le demanda pour lui; mais le Seigneur à qui il appartenoit ne put s'en détacher, & pour éviter les suites de son refus, il se sauva dans des montagnes. On l'y poursuivit par ordre du Prince; & monté sur le haut d'un rocher il y soutint un long assaut, parant les traits & se défendant à

(*i*) PLIN. L. XIII, c. 22. & Q. CURT. L. VIII, c. ult.

(*n*) L. III, c. 46.

coups de pierres, parfaitement secondé par son Eléphant, qui les jettoit avec toute la justesse possible. Les Soldats monterent néanmoins, malgré cette généreuse résistance. Alors l'animal plein de fureur, se jetta au milieu d'eux, en renversa plusieurs avec sa trompe, les écrasa, mit les autres fuite, reprit son maître blessé, & se retira avec lui. Quel reproche, ajoute le même Naturaliste, pour ces hommes ingrats, qui ont reçu leur éducation, ou peut-être leur nourriture, de gens qui les avoient pris en amitié, & cependant les abandonnent quand ils les voient délaissés par la fortune! Ce sont tout au plus les amis de notre prospérité & de nos secours, qui ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles.

Lorsque Pyrrus entra de force dans Argos, un de ses soldats monté sur un Eléphant, reçut une blessure dangereuse & fut jetté par terre. L'Eléphant aïant perdu son maître dans la foule, fit des écarts épouvantables jusqu'à ce qu'il l'eût

trouvé. Alors il le releva avec sa trompe, le mit sur ses dents, & retourna en fureur vers la porte de la Ville, renversant & foulant aux piés tout ce qui se rencontroit devant lui (*o*).

A cet instinct d'humanité, l'Eléphant joint une force extraordinaire, & proportionnée à une taille qui le rend le plus puissant de tous les animaux. On en dressoit pour les batailles, qui faisoient la terreur de l'ennemi, par le ravage qu'ils causoient dès qu'on leur avoit donné le signal de s'avancer. C'étoit au son des trompettes & des tambours, ou par le spectacle du sang déja répandu, dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de mûre ou de raisin (*p*). Aussi-tôt ils entroient en fureur, se jettoient au travers des bataillons, & portoient de toutes parts l'effroi, le désordre & la mort. L'odeur & le mugissement épouvantable de ces animaux causoient en-

(*o*) PLUT. *in Pyrro.*
(*p*) MACHAB. C. VI, v. 34.

core plus de trouble parmi les Chevaux que parmi les hommes. Dù premier abord, ceux-là se frappoient de terreur, on ne pouvoit les faire avancer, ils se dressoient les uns sur les autres & renversoient les Cavaliers. César n'en avoit qu'un (*q*) lorsqu'il livra la bataille à Cassonellan, Roi des Bretons; & il lui suffit pour mettre toute l'armée en fuite. C'étoit l'usage qu'en faisoient principalement les Perses, les Syriens, & les Romains qui les imiterent (*r*).

Quelquefois ils bâtissoient sur le dos de ces bêtes monstrueuses, de grandes Tours de bois à plusieurs étages, où montoient des Archers, qui tiroient en assûrance, aïant presque tout le corps à couvert. Dans la bataille qu'Antiochus Eupator livra à Judas Machabée (*s*), ce Roi de Syrie avoit plus de trente Eléphans de cette sorte, sur chacun desquels étoient trente-deux hommes qui lançoient des flêches de tous côtés, &

(*q*) POLYÆN. *Strat.* L. VIII. *In Cæsare*, n. 5.
(*r*) PLIN. Lib. VIII, c. 5.
(*s*) I MACH. C. VI, v. 27.

un Indien qui le conduisoit. Aux Indes on les plaçoit sur le front (*t*) de l'armée, à cent pas l'un de l'autre, où ils servoient de rempart contre l'ennemi, jusqu'au moment qu'il falloit les animer & les lâcher. Porus en mit deux cents sur une même ligne lorsqu'Aléxandre vint l'attaquer (*u*).

Les Romains s'en servirent depuis dans la lice & le combat des Gladiateurs. Ce fut l'an 655 de Rome, qu'on en donna le spectacle pour la premiere fois (*x*). D'abord on ne les faisoit combattre que contre des Taureaux; mais ensuite on les mit contre des hommes. Pompée, à la Dédicace du Temple de Venus, en lâcha vingt dans le Cirque contre des captifs de Getulie, peuples d'Afrique; & les circonstances de ce combat le rendirent mémorable à la postérité. Un Eléphant qui eut les pieds coupés, se traîna vers un gros de Gétules qu'il enferma. Il leur arrachoit leurs

(*t*) ÆLIAN. *De Anim.* L. XVII, c. 29.
(*u*) ARRIAN. *de Exped. Alex.* L. V, c. 15.
(*x*) PLIN. L. VIII, c. 7.

boucliers, & les jettoit en l'air avec tant de force & d'adresse qu'aucun ne retomboit sur les spectateurs. On eût dit qu'il les désarmoit moins par colere & par vengeance que pour réjouir le peuple. L'un d'eux mourut d'un coup de javelot qui lui perça l'œil & la temple, ce qui parut un prodige. Enfin les Gétules sans armes, blessés ou épuisés par la longueur d'un si furieux combat, se trouverent hors de défense. Le peuple en fut touché de compassion & demanda à Pompée de les laisser sortir de l'arêne ; mais il ne voulut point le permettre, & les fit tous périr, malgré les cris & les lamentations de l'assemblée qui le chargeoit de toutes sortes d'imprécations. César donna le spectacle de vingt Eléphans contre cinq cens hommes. Les Empereurs Claude & Néron le répéterent dans la même proportion avec des Eléphans chargés de Tours.

Il falloit avoir excité & provoqué long-tems cet animal pour le mettre en fureur. La cruauté étoit

entiérement opposée à son instinct naturel. Un Prince voulant faire mettre en piéces trente hommes qui lui avoient déplu (*y*), les fit attacher à des poteaux, & lâcha contre eux autant d'Eléphans avec des Satellites qui les attaquoient pour les mettre en colere. Ils y entrerent à la vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétoient, & jamais le Prince ne put les rendre ministres de sa passion. Cet animal respecte la foiblesse, & un ennemi qui ne lui est point égal en force. S'il passe au milieu d'un troupeau de brebis, il les range avec sa trompe, de peur de les écraser en les foulant. Lorsqu'ils se battent entre eux, jamais ils n'endommagent leurs deffenses pour ne pas se désarmer contre d'autres ennemis.

On ne croiroit pas que ces masses lourdes & énormes fussent susceptibles de la mémoire, de l'adresse & de l'industrie qui ont étonné dans plusieurs. Mutianus qui avoit été trois fois Consul à Rome (*z*),

(*y*) PLIN. L. VIII, c. 7.
(*z*) *Id.* c. 3.

affûroit en avoir vû un qui connoiffoit les lettres grecques, & qui écrivoit, en arrangeant des caracteres, les mots qu'on lui difoit. Un autre aïant été rudement châtié par fon maître, dont il ne pouvoit retenir les leçons, paffa toute la nuit dans une attitude rêveufe, & exécuta parfaitement le lendemain ce qu'il n'avoit pû faire la veille.

Prefque tous entendoient la plus grande partie de la langue Indienne pour ce qui les regardoit. Il y en avoit de fi doux, qu'un enfant de douze à treize ans les montoit (*a*), les conduifoit aifément, & leur faifoit faire tout ce qu'il vouloit. Il femble qu'on en peut tout croire, après ce que rapporte Arrien, le plus fincere, le plus critique & le moins fabulifte de tous les Anciens. Il dit (*b*) en avoir vû un qui avoit deux cimbales aux jambes, fur lefquelles il jouoit avec fa trompe un air régulier, pendant que plufieurs

(*a*) PHILOST. *in vita Apollonii.* Lib. II, cap. 11.

(*b*) *In Indicis.* c. 14. *Item* PHILOST. L. II, c. 13. *fi..e.*

autres dansoient en cadence autour de lui.

Il est honteux pour l'homme que cet animal lui fasse des leçons (c) de modestie. Jamais on ne le voit toucher sa femelle. L'instinct lui inspire une horreur particuliere pour l'adultere ; & l'on raconte plusieurs traits qui le font bien connoître. Un Indien dégoûté de sa femme, à qui les années avoient ôté le don de plaire, résolut de la faire mourir pour en épouser une autre qu'il aimoit passionnément. Il l'égorgea, & alla l'enterrer en secret dans l'étable de

(a) ÆLIAN. L. VIII, c. 17. *Quemadmodum moderatè Elephanti suas libidines contineant explicare convenit. Ii igitur ab omni immoderata libidine castissimi sunt. Numquam enim neque vi aut protervius, neque nimis lascivè societatem veneris cum fœmina faciunt : sed tamquam generis successione carentes, liberis procreandis dant operam : sic hi, sua stirps ut ne deficiat, complexu venereo junguntur. Neque id sanè plusquam semel in vita, & eo dumtaxat tempore quum se iniri fœminæ patiuntur. Ut autem quisque eorum uxorem impleverit, non eam ampliùs attingit. Apertè porro ac palam in aliorum oculis non coeunt, sed succedentes, aut sese in arbores densas & frequentes occultant, aut in concavum locum & profundum, ad occultandos eos idoneum abdunt. Hæc de Elephantorum temperantia.*

ſon Eléphant. Peu de jours après, l'animal voïant une nouvelle épouſe, la prit avec ſa trompe & l'amena à la ſépulture de celle qui l'avoit précédée. Il ouvrit lui-même la foſſe & découvrit à ſa nouvelle maîtreſſe le cadavre de la premiere. Il le lui fit regarder avec attention, & lui montra par ce trait de cruauté & de barbarie, quel étoit le caractere de celui qu'elle avoit choiſi pour ſon époux.

Un autre dans le même roïaume, aïant (*d*) apperçu la femme de ſon maître commettre un adultere, alla ſur elle & la perça de ſes deffenſes avec ſon complice, pour faire connoître au mari ſon zéle & ſa fidélité. On vit là même choſe à Rome ſous l'Empereur Tite, avec cette différence que l'Eléphant jetta une couverture ſur les deux adulteres, afin de dérober, s'il étoit poſſible, la connoiſſance de leur faute.

Cet animal (*e*) eſt ſeize ou dix-huit mois dans le ventre de ſa mere, après leſquels il naît de la groſſeur d'un

(*d*) ÆLIAN. L. XI, c. 15.
(*e*) *Idem.* L. IV, c. 31.

veau

veau. Il n'eſt dans ſa force qu'à l'âge de cinquante ou ſoixante ans ; c'eſt alors ſeulement qu'on peut bâtir une Tour ſur ſon dos. De ſon nez pend une maſſe de chair longue & creuſe, que l'on nomme ſa trompe, ou quelquefois ſa main (*f*), parce qu'elle lui rend des ſervices infinis, ſoit pour l'induſtrie, ſoit pour la force. Il s'en ſert pour porter à ſa bouche. De celle-ci ſortent deux dents, ou deffenſes prodigieuſes qui croiſſent juſqu'à ſix pieds de haut, d'où nous vient l'ivoire. Comme ſi cet animal en connoiſſoit le prix, & qu'il appréhendât d'être tué pour ce ſujet (*g*), il les cache en terre lorſqu'elles lui tombent par vieilleſſe ou par quelque autre accident. Les Anciens les ont priſes pour ſes cornes (*h*). Sur le dos, il a la peau comme un treillis épais (*i*),

(*f*) *Manus data Elephanti, quia propter magnitudinem corporis difficiles aditus habebant ad paſtum.* CICERO. *De Nat Deor.* L. II, n 123.

(*g*) PLIN. L. VIII, c. 3.

(*h*) V. PHILOST. L. II, c. 13. Bochart eſt du même avis, parce qu'il prétend qu'elles viennent du cerveau. HIERCSO. Part. I, L. II, c. 24.

(*i*) *Ibid.* c. 10.

LIBR

ou plûtôt une barde d'armure qu'on ne sauroit presque entamer; mais sous le ventre, elle est beaucoup plus tendre; ce qui inspira à Eléazar (*l*) de se mettre sous celui qu'il croïoit porter Antiochus, & de lui enfoncer son épée dans le corps, quoiqu'il prévît bien qu'il seroit écrasé par sa chûte. Tout le monde sait qu'il ne se couche point pour dormir (*ll*).

Sa nourriture ordinaire est l'herbe & le blé, mais il aime extrêmement les douceurs, comme le sucre d'orge (*m*), dont on lui donne pour l'aprivoiser. On fait boire du vin du païs (*n*), c'est-à-dire, de la bierre à ceux que l'on destine pour l'armée. Les autres qui sont plus foibles & qui servent pour le labourage (*o*) ne boivent que de l'eau, qu'ils aiment mieux quand elle est trouble. Ils sont exposés à différentes mala-

(*ll*) MACH. C. VI, v. 43.

(*m*) On dit que c'est parce qu'il n'a point de jointures aux jambes. Voyez sur cela le *Traité des erreurs populaires*. t. 1, p 241 & suiv.

(*m*) PLIN. L. VIII, c. 7.

(*n*) ÆLIAN. L. XIII, c. 8.

(*o*) PLIN. L. VIII, c. 1.

dies dont les Indiens connoissent les remédes, ce qui fait vivre cet animal deux & trois cents ans (*p*). Apollonius de Tyane, ou Damis (*q*), disoient dans leur relation avoir vû dans la ville de Taxile, celui du célébre Porus avec deux cercles d'or à ses deffenses, où il étoit écrit en caracteres grecs, qu'Alexandre l'avoit par estime consacré au Soleil. Il auroit eu alors plus de quatre cens ans. Mais ils se sont rendus suspects par trop d'amour pour le merveilleux.

Le Rhinocerot, que les Indiens nomment aujourd'hui *Abadu*(*r*), approche beaucoup de cet animal pour la grosseur & pour la figure. On en voit dans l'île de Java, & il est assez commun dans les Roïaumes de Bengale & de Patane. Les Anciens en ont souvent parlé, mais sans en donner de description exacte. L'Ecriture s'en sert comme d'un exemple, Rhinocerot.

(*p*) PLIN. c. 10. ÆLIAN. L. IV, c. 31. STRAB. L. XV, p 705.
(*q*) *Apud* PHILOST. L. II, c. 21.
(*r*) MANDELSLO, Voïage aux Indes L. II, p. 376.

pour nous faire connoître là force de Dieu même (*s*). *Cujus fortitudo similis est Rhinocerotis.* Pline (*t*) s'est contenté de dire, qu'il avoit une corne sur le né, comme son nom le porte; qu'il l'aiguisoit sur la pierre lorsqu'il vouloit se battre contre l'Eléphant, pour qui il a une antipathie naturelle; qu'il étoit à peu près de la même grandeur; mais qu'il avoit les jambes plus courtes, & que son poil tiroit sur la couleur du buis. Ælien qui est entré dans un si grand détail sur d'autres animaux très-communs, n'a pas cru nécessaire de décrire le Rhinocerot, parce que tout le monde en avoit vu à Rome dans les combats que les Empereurs avoient fait donner pour l'amusement du peuple. Strabon dit (*u*) en avoir vû à Alexandrie, & ne s'explique pas plus au long que Pline, quoiqu'il cite Artemidore. Dion Cassius (*x*) s'est borné à nous aprendre qu'il n'en avoit jamais paru à Rome avant

(*s*) NUMER. C. XXIII, n. 22.
(*t*) Hist. Nat. L. VIII, c. 20.
(*u*) GEOG. L. XVI, p. 774.
(*x*) Hist. L. LI, p. 460.

le triomphe d'Auguste.

Il faut donc avoir recours aux modernes pour connoître un animal aussi extraordinaire. Bontius (y) & le Pere le Comte (z) qui l'avoient examiné plusieurs fois, en parlent à peu près de la même maniere. Voici les termes du Missionaire : Le Rhinocerot est l'un des animaux les plus singuliers qui soient au monde. Il a quelque chose, ce me semble, de semblable au Sanglier, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, que les piés en sont plus gros & le corps plus lourd. Sa peau est toute couverte de larges & épaisses écailles de couleur noirâtre, & d'une dureté extraordinaire. Elles sont divisées en petits quarrés ou boutons, élevées environ d'une ligne au-dessus de la peau, à peu près comme celles du Crocodile. Ses jambes paroissent engagées dans des espèces de Bottes, & sa tête envelopée par derriere d'un capuchon aplani ; ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *Moi-*

Sa figure & sa nature.

(y) *Medicam. Indor.* L. XVI.

(z) Memoires de la Chine.

ne des Indes. Sa tête est grosse, sa bouche peu fendue, son museau alongé, & armé d'une longue & grosse corne, qui le rend terrible aux Tigres mêmes, aux Buphles & aux Elephans. Mais ce qui paroît encore de plus merveilleux en cet animal, est la langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude, qu'elle n'est guerre différente d'une lime ; ainsi il écorche tout ce qu'il veut lécher. Au reste, comme nous voïons ici des animaux qui se font un ragoût des chardons, dont les petites pointes picottent agréablement les fibres ou les extrémités des nerfs de leur langue, de même le Rhinocerot mange avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de grosses épines. Je lui en ai souvent donné dont toutes les pointes étoient très-rudes & très-longues, & j'admirois avec quelle avidité & quelle adresse il les plioit sur le champ & les brisoit dans sa bouche sans s'incommoder. Il est vrai qu'il en étoit quelquefois un peu ensanglanté ; mais cela même lui en rendoit le goût plus

agréable, & ces petites blessures ne faisoient aparamment sur sa langue d'autre impression que celle que fait le sel ou le poivre sur la nôtre. L'Auteur auroit pu ajouter que cet animal a deux espèces d'ailes d'une peau extrêmement difforme, qui lui envelopent le ventre comme une housse, & qui ressemblent pour la figure aux ailes d'une Chauve-souris.

Quoique le reste du corps soit en quelque sorte cuirassé, comme on le peut voir dans Ruysch (*a*), & que l'on s'expose aux plus grands dangers en lui faisant la guerre, cependant les Indiens le chassent comme les autres animaux, parce qu'il leur est d'un grand usage après sa mort. Les Maures en mangent la chair, quelque dure qu'elle soit. Sa corne n'est pas moins curieuse qu'utile. Lorsqu'on la fend par le milieu (*b*), on y apercoit des deux côtés la figure d'un homme dessinée par de petits traits blancs, & celles de dif- Ses propriétés.

(*a*) RUYSCH. *Theatr. Animal.* t. 2, p. 66 TAB. XXXVIII.

(*b*) HERBELOT. Bibliot. Orient. p. 959.

férens oiseaux ou d'autres sujets; comme dans les cailloux d'Egypte. La plûpart des Rois des Indes boivent dans des coupes faites de cette corne, parce qu'elle sue à l'aproche de quelque venin que ce soit. Aussi les peuples de Java (*c*) font-ils un grand cas de cet animal, parce qu'il n'a rien dont ils ne se servent pour la Médecine. Ils y emploient sa chair, son sang, sa corne, ses dents & sa peau, même ses excrémens. Ils sont persuadés qu'il n'y a point de meilleur antidote contre toutes sortes de poisons; & ils lui attribuent les mêmes qualités que les Anciens donnent à la Licorne. Souvent on se sert de sa peau avec les écailles pour faire des boucliers.

Chameau & Dromadaire.

Le Chameau & le Dromadaire rendent aux Indiens (*d*) & à la plûpart des Orientaux les mêmes services que nous recevons des bêtes de charge, avec cette différence qu'ils

(*c*) MANDEL. p. 377.

(*d*) ARISTOT. *hist. anim.* Lib. V, c. 1 & suiv. PHILOST. Lib. II, c. 6. PLIN. Lib. VIII, c. 18. POLYÆN. L. VII, n. 6. RUYSCH. t. 2, p. 67. Voïages de Tavernier.

portent un millier pesant & même au-delà, & qu'ils font cinquante lieues par jour sans se fatiguer ; mais ils ne sont point propres pour tirer des voitures. Comme il seroit très-difficile de les charger dans leur situation naturelle, à cause de la hauteur de leurs jambes, on les accoutume de bonne heure à se baisser pour rendre la chose plus facile. Dès qu'ils sont nés, on leur plie les quatre piés sous le ventre, & on leur met une couverture sur le dos, dont les bords sont chargés de pierres, afin qu'ils ne puissent se relever pendant vingt jours. On les forme ainsi à cet exercice jusqu'à ce qu'ils se redressent aisément avec leur poids. Celui qui les conduit ne cesse de chanter & de siffler dans le chemin ; & plus il éleve la voix, plus ils avancent. Ils passent aisément quatre ou cinq jours sans être incommodés de la soif, même dans les plus grandes traittes ; ce qui a fait croire à quelques naturalistes qu'ils avoient un reservoir d'eau dans l'estomac. Mais on

a découvert la fausseté de cette supposition, premiérement par des anatomies; secondement, parce qu'il y en a dans l'Afrique qui ne boivent jamais, & qui n'ont d'autre rafraichissement que l'herbe verte dont ils se nourissent. Le Chameau est naturellement timide, insuportable au Cheval par sa mauvaise odeur; & il se laisse dévorer sans aucune résistance par le Tigre & par le Lion. On assûre qu'il vit un siécle lorsqu'il ne lui arrive point d'accident. Il n'a de dents qu'à la machoire inférieure; & il différe du Dromadaire en ce que celui-ci a deux bosses sur le dos, disposées en long, & que le Chameau n'en a qu'une.

Je profiterai ici d'une addition qui a été faite aux Mémoires de l'Académie des Sciences (e) pour l'Histoire des animaux. Elle contient les réponses que l'Ambassadeur des Perses fit aux questions que Monsieur Constance lui proposa de la part des Missionnaires. 1.° Qu'on voioit en

(e) T. III. Part. I. p. 86.

Perse des Chameaux qui avoient deux bosses sur le dos, mais qu'ils étoient originaires du Turkestan, & de la race de ceux que le Roi des Mores avoit fait venir de ce païs, qui est le seul endroit que l'on sache de toute l'Asie, où il y en ait de cette espèce; & que ces Chameaux étoient fort estimés en Perse, parce que leur double bosse les rendoit plus propres pour les voitures. 2°. Que ces bosses n'étoient pas formées par la courbure de l'épine du dos, qui n'étoit pas plus élevée en ces endroits qu'en d'autres. Mais que c'étoient seulement des excrescences d'une substance glanduleuse, qui s'élevent à un demi pié de haut. 3°. Que c'est une erreur de croire qu'il y a dans l'estomac de cet animal une eau à laquelle les voïageurs ont recours dans l'extrême nécessité. Ces éclaircissemens furent publiés par le Pere Gouye Jésuite, en 1688.

La Giraffe (*Camelopardus*) nous est moins connue. Elle ne ressemble au Chameau, dont les Anciens lui Giraffe.

avoient donné le nom (*f*), que par la tête & la maniere dont elle la porte, la tenant encore plus fiere & plus droite. Son poil est rougeâtre & tacheté de blanc, ou blanc tacheté de roux, & sa taille plus ou moins grosse, aprochant de celle d'un Cheval fin ; mais elle est extrêmement mince sur les reins à peu près comme le Singe. Le célébre Pachymere qui étoit à Constantinople lorsqu'on y en amena une sous le régne de Michel Paléologue, vers la fin du treiziéme siécle, la dépeint un peu différemment & plus en détail. Elle est, dit cet Historien (*g*), de la grandeur d'un Ane, blanche & marquetée de rouge comme une Panthere. Sa figure ressemble à celle d'un Chameau, aïant une bosse qui s'éleve depuis la queue jusqu'aux épaules ; les jambes de devant plus longues que celles de derriere, le cou fort long, & la tête petite

(*f*) PLIN. L. VIII, c. 18. AGATHARCH. *Apud Photium* cod. 250. *Vide* RUYSCH. t. 2, p. 69.

(*g*) PACHYMERE. Hist. L. III, c. 4.

comme celle d'un Chameau, le ventre blanc, & une raie noire le long du dos. Ses piés sont déliés & fendus comme ceux du Cerf. Elle est si douce, qu'elle se laisse toucher & conduire par un enfant. Quand on l'attaque, elle n'à pas d'autres deffenses que ses dents, & comme elles sont fort plattes, elle s'en sert plûtôt pour repousser ceux qui l'incommodent, que pour les blesser.

On trouve dans les Indes deux sortes de Chevaux ; les uns familiers ou domestiques, & les autres sauvages. Ceux-ci sont proprement la Licorne, *Unicornis*. Quoique cet animal soit un des plus dangereux & des plus méchans (*h*) qu'il y ait dans la nature, cependant les Indiens le prennent à la chasse (*i*), & viennent à bout de le domter, soit pour en faire leur monture, soit pour l'atteler à des chars de course qu'ils

Cheval & Licorne.

(*h*) Ps. XXI, v. 22.

(*i*) ÆLIAN. L. XIII, c. 9. & L. XVI, c. 9 & 20. PLIN. L. VIII, c. 21.

font tourner sans cesse dans un manége ou une place exprès. Mais on ne peut plus le vaincre quand on le prend au-dessus de deux ans ; & à quelque soumission qu'on l'ait amené, il faut encore que son frein soit armé de pointes de fer. Il a la corne noire, quelquefois longue de trois piés ; on en fait des gobelets à boire ; & l'on assure que la liqueur qu'on y a laissée quelque tems, est un contre-poison assûré.

Ane sauvage.

Celle de l'Ane sauvage a, dit-on, la même vertu. Si l'on en croit Ctesias (l), cet animal est de la grosseur d'un Cheval. Il a une baie blanche sur le front, & une corne d'une coudée, dont la partie supérieure est rouge, & l'autre noire ; la tête tirant sur le pourpre, l'œil bleu, & le corps blanc, marqué de raies & de taches de différentes couleurs, qui font une peau admirable. Lorsqu'il commence à fuir devant les Chasseurs, il ne court pas en-

(l) In Indicis c. [illegible]. ÆLIAN. L. IV, c. [illegible]. RUYSCH. t. 2, p. 14.

core avec une grande rapidité; mais insensiblement sa légéreté s'augmente par le mouvement, & il s'élance avec tant de vîtesse, qu'il n'est aucune espèce de Chevaux qui puisse l'attraper. Il faut le surprendre lorsqu'il s'écarte pour mener paître ses petits, que sa tendresse ne lui permet pas d'abandonner. Il s'expose pour eux à tous les périls; il combat contre les Chasseurs avec une fureur incroïable, frappant de sa corne & des piés de derriere les hommes & les chevaux; il ne succombe que quand il est hérissé de traits, & qu'il a perdu son sang & la vie. Aussi-tôt les Indiens lui coupent la corne du front & celles des piés, que l'on dit être d'un vermeil, ou cinnabre parfait; & ils emmenent les petits qu'ils familiarisent peu à peu.

Le Lion.

Il n'est pas étonnant qu'ils y réussissent, puisqu'ils ont le talent d'apprivoiser le Lion, & qu'ils le dressent pour s'en servir à la chasse (*n*).

(*n*) ARIST Hist. Anc. L. VI, c. 31. ÆLIAN L. XII, c. 26. RUYSCH. p. 78.

comme d'un Chien, ou même pour l'atteler (*n*). Sa force, son courage, sa majesté lui ont cependant mérité d'être le Roi des animaux. Il en use aussi comme d'un domaine qui lui appartient, n'aïant point d'autre nourriture. Ceux-ci le respectent, ils tremblent tous devant lui; mais je ne sais par quel instinct il tremble lui-même devant le Coq & l'Eléphant (*o*). Jamais il n'attaque l'homme (*p*) que quand la vieillesse ne lui permet plus de lancer une autre proie. Alors il s'aproche des Villes, & dévore ceux qu'il trouve dans la campagne. Quelquefois le sentiment de cette foiblesse lui inspire de se joindre à d'autres, pour s'aider réciproquement; & cette ligue devient d'autant plus dangereuse qu'on ne peut leur faire la guerre sans attirer ceux qui sont dans toute leur force, que l'on voit bien-tôt courir au secours. Un Ancien (*q*) dit

(*n*) PLIN L. X, c. 45.

(*o*) ÆLIANUS. Lib. III, c. 31. & Lib. VII, c. 36.

(*p*) PLIN. L. VIII, c. 16. V. BOCH. *Hieroz.* Part. I, L. III, c. 2.

(*q*) POLYB. *apud eumdem.*

en avoir vû en Afrique qu'on avoit attachés en croix pour intimider les autres.

Dans un autre tems, il ne craint point le Chaſſeur le plus redoutable. Il le regarde avec aſſûrance & fierté, il en reçoit les premieres attaques, commence enſuite à battre la terre avec ſa queue, puis à s'en frapper les reins, & allume ainſi par dégré cette fureur qui n'a point d'exemple, & à laquelle on compare les tranſports les plus violens. Comme il y a toujours pluſieurs perſonnes contre lui, il examine avec attention, de quelle main partent les traits qui le bleſſent, & ceux qui ne font que l'effleurer ou qui le manquent. Il s'attache principalement aux Chaſſeurs qui l'ont percé ; & lorſqu'il peut les ſaiſir, il les met en piéces ; mais il borne ſa vengeance à renverſer les autres & à les tourmenter. La Lionne eſt plus aveugle dans ſa colere. Auſſi ſenſible à la perte de ſes Lionceaux qu'à ſes propres bleſſures, elle ſe jette tête baiſſée, & les yeux fixés contre terre

sur ceux qui veulent les lui ravir; & jamais elle ne manque ou de les sauver, ou de périr pour leur deffense. Ce que les Naturalistes (r) raportent de sa fécondité lui est particulier dans le reste de la nature. Ils disent qu'elle ne porte que cinq fois; la premiere, elle a cinq petits; la seconde, quatre; la troisiéme, trois; la quatriéme, deux; & la derniere, un seulement. Quelquefois elle se joint au Léopard, & l'on connoît les Lions qui en viennent, en ce qu'ils n'ont pas la criniere si belle que ceux dont l'espèce n'est point altérée. Les uns & les autres craignent extrêmement le feu. Il y en a de blancs & de roux.

Combien d'hommes devroient rougir du contraste d'humanité ou de tendresse naturelle qui se trouve entre eux & cet animal! Quoique le plus féroce de tous, il est néanmoins le seul qui n'oublie pas ceux dont il a reçu la vie. Lorsqu'il les voit hors d'état par leur grand âge de se procurer de la nourriture, il ne les a-

(r) Ælian. l. IV, c. 34.

bandonne plus (s), il chasse pour eux, & les avertit par ses rugissemens qu'ils ont de quoi manger. Bien des meres s'estimeroient heureuses, si leurs enfans ne leur avoient pas enlevé par la plus criante injustice un bien que la vieillesse leur rendoit plus nécessaire.

Léopard & Panthere.

Le Léopard & la Panthere, sont le mâle & la femelle (t) d'une même espèce. Quoique cet animal ne soit pas si gros que le Lion, il n'en est ni moins cruel ni moins dangereux quand on l'attaque; mais il est rare de le voir porter les premiers coups à l'homme. Cependant les Indiens méprisent sa fureur, & savent en tirer avantage. Ils le chassent comme le reste des bêtes fauves; ils en mangent la chair, & gardent les petits. Lorsqu'ils les ont addoucis & familiarisés, ils en font présent au Roi, ou ils les gardent pour s'en servir à la chasse. Le Léopard y est dressé naturellement, & il porte avec soi l'a-

(s) PLIN. L. IX, c. 1.
(t) PLINE. L. VIII, c. 17. ÆLIAN. L. IV, c. 49. L. V, c. 40 & L. XV, c. 14. PHILOST. *in vit. Apoll.* L. II, c. 14. RUYSCH. t. 2, p. 81.

pas qui attire sa proie. Il exhale de son corps une odeur si douce, que les Chevreuils & les Dains en sont extrêmement flattés, & s'en aprochent sans en connoître le péril. Mais comme sa tête leur fait horreur, & qu'ils se sauvent aussi-tôt qu'ils l'ont apperçue, il a l'addresse de la cacher sous des feuilles, & de ne faire aucun mouvement que lorsqu'ils sont près de lui pour se jetter inopinément sur eux. Cette sorte de chasse est encore en usage aujourd'hui parmi les Indiens (*u*), où il n'est permis d'en avoir qu'au Roi. On prétend que quand la Panthere a des petits, le Léopard n'ose plus se deffendre contre elle, quoique beaucoup plus fort, & qu'elle s'en autorise pour lui faire souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. Parce que cet animal aime le vin, les Anciens l'ont regardé comme un simbole & un attribut de Bacchus (*x*).

(*u*) THEVEN. Voïage des Indes. L. I, c. 5, p. 32 *édit.* in-4. de 1684.

(*x*) V. PHILOST. *Iconum* L. I, n. 19. & la notte d'Olearius. PIERIUS. *Hierog.* Lib. XI, fol. 84.

Tous ces animaux se voïent aussi fréquemment dans l'Arabie & la Lybie qu'aux Indes ; mais c'est ici principalement que se trouve le Tigre, dont le nom rapelle la férocité. Pour le prendre (*y*), les Pâtres ou Chasseurs de ce roïaume épient le moment où la mere est allé chercher de la nourriture pour ses petits, & ils les enlevent. Mais lorsqu'elle ne les trouve plus, elle entre en fureur, l'odeur lui en fait trouver la trace, & elle court d'une vitesse incroïable jusqu'à ce qu'elle ait attrapé les Indiens qui fuient devant elle sur les Chevaux les plus legers. Lorsqu'elle est près de les atteindre, ils lâchent un de ses petits qu'elle prend entre ses dents, & qu'elle reporte dans la taniere. L'espérance de les recouvrer tous de la même maniere, lui donne de l'ardeur & la fait revenir avec plus de promptitude. Mais les Chasseurs ont des batteaux préparés sur le bord d'une riviere, & écha- Tigre.

(*y*) PLIN. L. VI, c. 20. & L. VIII, c. 18. V. BOCH. *Hiero.* Part. I, L. III, c. 7 & 8. OPPIEN. *De la Chasse.* L. I, RUYS. t. 2, p. 84. Mémoire de l'Acad. t. 3, part. 3.

pent ainsi à sa colere. Ils aprivoisent ces petits, & en font le même usage que de ceux de la Panthère.

Cet animal a un attrait particulier pour la chienne ; & de ce mélange il vient une troisiéme espèce fort utile pour la chasse. Les Indiens conduisent plusieurs Chiennes dans une forêt, & les attachent à des arbres. Lorsque les Tigres viennent, ils en dévorent quelques-unes, & se joignent aux autres, dont il naît une sorte de Chien naturellement cruel & chasseur, qui ne redoute pas même la Panthere & le Lion, & qui se laisse plûtôt déchirer & couper les membres, que d'abandonner sa proie. Sopithe Roi des Indes, donna le plaisir de ce spectacle à Alexandre (z), & le Héros en fut extrêmement surpris.

Manticore. C'est uniquement sur la foi de Ctesias (a) que les Anciens ont parlé (b)

(z) DIOD. L. XVII, p. 681. & Q. CURT. L. IX, c. 1.

(a) CTESIAS *in Indicis*.

(b) ARISTOT. L. II, *De Animal.* c. 1. PLINIUS L. VIII, c. 21. ÆLIANUS. L. IV, c. 21. PAUSANIAS *Bœoticis*.

de la Manticore ; & si elle existe, c'est le plus singulier de tous les animaux. On la peint comme ayant la face & les oreilles d'un homme, les yeux bleus, & le reste du corps rouge, presque de la grosseur, de la force & de la figure d'un Lion. Armée d'un triple rang de dents, elle dévore les hommes aussi-bien que les bêtes fauves ; ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Ces armes meurtrieres n'étoient encore que la plus foible partie de ce qu'elle avoit de redoutable. Sa queue d'environ une coudée, étoit hérissée de differens traits, longs d'un pié & aussi durs que le fer, qu'elle lançoit par-devant & par-derriere à cent pas de distance, dont le venin étoit sans remédes.

Il n'y avoit que l'Eléphant dont ils ne purent percer la peau ; aussi les Chasseurs ne l'attaquoient que montés sur cet animal. Soit que Philostrate parle de lui-même (c), ou

(c) Car il est certain que la vie d'Apollonius est composée sur differens Mémoires. Voïez les Préfaces d'Olearius.

qu'il rapporte fidellement ce qui étoit dans le Journal de Damis, il dit (*d*) qu'Apollonius demanda à Jarchas si ce que l'on disoit de la Manticore étoit vrai; & il ajoute que l'Indien lui répondit qu'il n'en avoit jamais entendu parler. Ruysch croit qu'on l'a confondu avec le Tigre (*e*).

Dragons. Si les monstres ne sont pas la beauté d'un Païs, ils le rendent du moins singulier & remarquable; c'est ce que l'on peut dire des Dragons des Indes. Quelque fécondes que l'Egypte & l'Ethiopie fussent en ce genre, elles ne produisoient cependant rien de semblable à ce que l'on voit encore dans les Indes. Des Egyptiens, qui connoissoient la curiosité de Ptolémée Philadelphe pour les raretés de la nature, lui aporterent d'Ethiopie deux Dragons (*f*), dont le plus grand avoit quatorze coudées, ou vingt-un piés de long; c'étoit tout ce qui avoit paru de plus

(*d*) L. III, c. 45.
(*e*) THEATR. *Anim.* tom. 2, p. 85.
(*f*) ÆLIANUS, L. XVI. c. 39.

monstrueux

monſtrueux. Mais ce n'étoit rien par comparaiſon à ce que l'on trouvoit aux Indes. On en a vu qui portoient juſqu'à (g) trente coudées & même le double, ſi l'on en croit différentes relations. Alexandre, ſuivant un Naturaliſte (*h*), en découvrit un de ſoixante & dix coudées que l'on tenoit dans un antre par reſpect ou par curioſité, dont les yeux & le ſifflement effraïerent les Macédoniens.

Le Dragon n'eſt dans ſa figure qu'un Serpent d'une groſſeur extraordinaire ; & il y en a de trois ſortes. Les uns (*i*) habitent ſur le haut des montagnes, d'autres dans les cavernes & les campagnes, d'autres dans les marais. Les premiers ſont les plus grands de tous ; ils ont les écailles dorées, du poil ou une eſpèce de barbe aſſez longue ſur le front & ſur la machoire, les ſourcils fort ouverts, le regard affreux & cruel, le cri extrêmement aigre

(g) S. Ambr. *De Moribus Brach.* p. 62. Strabo. L. XVI, p. 75. Voïez Bochart. *Hieroz.* Part. 2, L. III, c. 13.

(*h*) Ælianus, L. XV. c. 21. Ruysch. tom. 2. *De Serpentibus*, p. 34.

(*i*) Philostr. L. III, c. 6 *& seq.*

& portant une crête rouge sur la tête semblable à un charbon allumé. Ceux du plat Païs, ne différoient que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, & par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivieres. Les autres qui vivent dans les marais sont presque noirs, plus lents à la course, & n'ont point de crêtes, comme toutes les femelles. Strabon dit (*l*) que c'est contre toute vérité que les peintres leur donnent des aîles; mais les Naturalistes & les Voïageurs conviennent aujourd'hui qu'il en est plusieurs de cette espèce.

Pierre précieuse dans sa tête.

Les uns & les autres sont très-communs, sans être absolument dangereux; car on prétend (*m*) que leur morsure n'est pas venimeuse. Cependant Ruysch prouve le contraire par différens exemples.

On trouve dans la tête de cet animal une pierre précieuse (*n*) qui jette autant de feu que le diamant.

(*l*) STRABO. L. XVI, p. 775.

(*m*) PLINIUS. L. XXIX, c. 4. *Lect. tit.* p. 32.

(*n*) *Idem.* L. XXVII, c. 10. SOLINUS. c. 30. PHILOSTR. L. III, c. 8. ISIDOR. *Orig.* L. XVI 13. MARSILL. FICINUS. *De Triplici Vita.*

Il

naturellement taillée à différentes facettes, par où elle donne toutes sortes de couleurs. Mais pour conserver sa qualité & son brillant, il faut la tirer dans l'instant même que l'on coupe la tête au Dragon, sans quoi elle perd tout son prix ; & si l'Ouvrier ne la travaille dans ces premiers jours, il ne lui est plus possible de vaincre sa dureté. Fitin dit que lorsqu'on l'a laissée quelques tems dans le Vinaigre, elle se remue d'elle-même en ligne directe ; & qu'ensuite elle décrit plusieurs cercles.

La superstition donnoit différentes vertus au corps de ce monstre. Elle disoit (o) que sa tête mise sous la porte des maisons les rendoit heureuses ; que ses yeux pétris avec le miel guérissoient des frayeurs nocturnes ; que la graisse du cœur enfermée dans la peau de Daim, & attachée au bras avec un nerf de Cheval, rendoit le jugement d'un procès favorable ; que ses dents liées dans une peau de chévre liée avec un nerf de cerf appaisoit le courroux d'un Maî-

Vertus prétendues de sa chair.

(o) Plinius l. XXIX. c. [illegible]

tre irrité ; que sa chair broïée levoit le sort de tous les enchantemens, guérissoit plusieurs maladies, & devenoit un contre-poison souverain.

Manieres de les prendre.

De-là cette ardeur avec laquelle les Indiens lui faisoient la chasse. Ils étendoient à l'entrée des cavernes une grande piéce d'étoffe brochée d'or, qui servoit de charme aux yeux de ce monstre ; & lorsqu'ils l'avoient endormi au son de quelques instrumens, ils lui coupoient la tête. Il y avoit plus de risque & de peine pour ceux des montagnes, qu'il falloit poursuivre long-tems, & attaquer avec la fléche & la lance. Cet animal est par instinct ennemi mortel de l'Eléphant (*p*) ; il examine les endroits par où il a coûtume de passer, monte au haut d'un arbre, se jette sur lui, & l'entourre par tout le corps ; après qu'il lui a déchiré le ventre, il lui met sa tête dans les narines, lui fait perdre presque tout son sang & l'étouffe. Mais sa haine devient ici le symbole de celle des

(*d*) PLINIUS. L. VIII, c. 11. & 12. ÆLIA... L. VI, c. 21, POMP. MELA. L. III, *De In*...

hommes, presque toûjours également pernicieuse & meurtriere pour l'un & l'autre ennemi. L'Eléphant meurt, il tombe, & par sa chûte il écrase celui qui lui a donné la mort.

Sans les inondations qui arrivent tous les étés dans ce Païs, il seroit encore infecté par d'autres Serpens & insectes de différentes espèces (q) que la chaleur y fait naître & y entretient en très-grande quantité. De ce nombre est une espèce de Vipere très-dangereuse, & quelques autres reptiles dont la piquure est mortelle quand on ne se sert pas des simples qui en guérissent, & que la nature a heureusement rendu communs. Il est de ces Viperes qui ont neuf à dix coudées, d'autres un demi pié seulement, & celles-ci sont beaucoup plus à craindre, aussi-bien que le Scorpion & une infinité d'autres, que leur petitesse met à couvert de toutes les poursuites. Mais tous les ans la terre en est purgée par le dé-

(q) NEARCHUS & ARISTOBULUS *apud Strabonem*, XV, p. 706. & ARRIAN. *De Indicis*, cap 15. ROB. KNOX, *Relat. de Ceylan*, tom. 1, p. 73.

bordement des eaux ; sans quoi les maisons ne seroient pas habitables. Les Macédoniens en souffrirent beaucoup avant que d'en savoir le remède. Plusieurs en moururent, & les autres furent long-tems obligés de suspendre leurs lits à des branches d'arbres pour s'en garantir (r).

Les Fourmis.

Les Fourmis qui découvrent les mines d'or, sont d'autant plus singulieres dans leur espèce, qu'elles rendent un plus grand service, & qu'on n'en voit que dans la Province des Derdes, vers la source de l'Indus, & quelquefois en Ethiopie (s). Cet animal (t), ressemblant aux Fourmis ordinaires, est de la grosseur d'un Renard. Il a le poil de la couleur d'un Chat, & court avec toute la vitesse imaginable. Sa nature lui indique les endroits de la terre où est l'or le plus pur ; il s'y creuse un terrier, & jette dehors la mine qu'il y

(r) DIOD. L. XVII, p. 560.

(s) PHILOSTR. in vita Apoll. L. VI, c. 1.

(t) HEROD. L. III, c. 102. MEGASTHENES apud Strabonem, L. XV, p. 706. PLINIUS, L. XI, c. 31. ARRIAN. De Indicis, c. 15. CLEM. ALEX. Paed. L. II, c. [illegible] PHILOSTR. [illegible] De Indis. V. BOCHART, Hieroz. Part. II, L. VI, c. 4.

a trouvée. Mais, image naturelle d'un cœur avare, il n'en fait aucun usage, & ne veut pas permettre aux hommes d'en profiter, gardant jour & nuit son trésor, & écartant avec cruauté quiconque s'en aproche, même sans aucun dessein de le lui ravir. Il n'y a que les plus grandes ardeurs du Soleil qui puissent l'obliger à rentrer dans son antre pour en fuir les rayons. Lorsque la Fourmi avide de sa proie, est forcée d'en interrompre la garde, les Indiens profitent de ce moment, ils se tiennent plusieurs heures en embuscade, saisissent le tems où ils ne sont point aperçus, enlèvent la mine, & se sauvent sur leurs Chameaux en toute diligence, de peur d'être dévorés.

Fourmis communes.

Malgré le grand nombre de témoignages anciens qui parlent de cet animal extraordinaire, on n'en trouve aucun vestige dans les Voïageurs modernes. Mais ils assurent (a) qu'il y a dans toutes les Indes & aux Iles une si grande quantité de Four-

(a) Recueil des Voïages Hollandois, tom. I, p. 37.

mis, & qu'elles y font tant de mal, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. On ne peut rien laiſſer ſur la terre, ni vêtement ni toile, qui ne ſoit auſſi-tôt couvert de ces inſectes. Elles creuſent un pain tout entier en un moment. Pour en éviter l'incommodité, autant qu'il eſt poſſible, les lits, les coffres & les armoires des Indiens ſont élevés ſur quatre piés, qui poſent dans des vaſes pleins d'eau, & que l'on a ſoin d'éloigner de la muraille. Ceux qui veulent avoir des oiſeaux, & les empêcher d'être mangés par les Fourmis, ſont obligés de les mettre ſur un grand bâton ou pié fait exprès avec un vaiſſeau rempli d'eau. S'ils étoient ſuſpendus en l'air, elles s'y gliſſeroient par la corde; car elles marchent auſſi aiſément ſur un plafont que ſur la terre. Il y en a d'un doigt de long.

Gryphon. Le Gryphon, ſuivant les Anciens, aprochoit de la premiere eſpèce de Fourmi. Ceux qui en parlent (x), le

(x) CTESIAS. *in Indicis*, c. 13. HEROD. L. III, c. 116 & L. IV, c 13. PLINE. Liv. VI, cap. PHILOSTR. L. III, c. 48. ÆLIAN. L. IV, 27.

représentent

représentent comme un animal qui tient du terrestre & de l'aërien. Ils le disent à quatre piés, de la grosseur d'un Lion; mais couvert de plumes; la tête & le bec d'un Aigle; noir par tout le corps, excepté sur la poitrine qui aproche du rouge, & aïant des aîles à l'ordinaire, ou une membrane fine & déliée qui fait le même effet que des plumes. Les Anciens l'avoient consacré à Apollon, & l'atteloient au char du Soleil, parce qu'on croïoit qu'il pouvoit regarder fixement les raïons de cet Astre (y). Comme la Fourmi des Indes, il habitoit les déserts & les montagnes, il tiroit la mine d'or, & la gardoit avec le même attachement. Mais plus cruel & plus redoutable, il ne craignoit que le Lion, le Tigre & l'Elephant; & les Indiens ne s'exposoient à l'attaquer qu'après s'être assemblés en grand nombre. Ils alloient au clair de la Lune lui enlever ce riche butin, lorsqu'ils le croïoient endormi;

PHOTIUS *Codice* 72. SERVIUS *in Eclog.* VIII. RUYSCH. tom. 2. Mem. de l'Acad. tom. 3, Part 3.
(y) PIERIUS. *Hierogl.* L. XXIII, fol. 167.

mais il s'éveilloit presque toûjours ; & alors il falloit acheter par un sanglant combat, qui coûtoit la vie à plusieurs, ce qui servoit à enrichir les autres. On ne peut cependant dissimuler que cet animal ne soit regardé comme imaginaire (z), même par quelques Anciens (a), du moins suivant la figure qu'on lui donnoit ; quoiqu'il y ait encore aujourd'hui un oiseau gris-blanc & très-cruel que l'on nomme Gryffon (b).

Singe. Il seroit presqu'inutile de parler du Singe, si l'on ne devoit faire remarquer que c'est des Indes qu'il tire principalement son origine. On en voit dans ce Roïaume de toutes les couleurs & de toutes les sortes, (c), des gris, des roux, des blancs, des noirs ; & il en est venu en France de plus gros que des chiens ordinaires qui avoient la face d'un bleu

(z) *Dudum ea quæ finxit de Gryphe etiam explosit antiquitas*, dit BOCHARD. *Hierozoic.* Part. II, L. VI, c. 2. *Vide* RUYSCH. tom. I, *ad calcem.*

(a) ARRIAN. *Indic.* c. 15. PLIN. L. X, c. 49.

(b) Il y en avoit un dans la Ménagerie de M. le Duc, il y a quelques années.

(c) ÆLIAN. L. XV, c. 14. PLIN. L. VIII, c. 21.

céleste parfait. Cet animal est si commun dans quelques Villes (*d*), que souvent les maisons en sont couvertes, & qu'ils blessent toûjours quelqu'un dans la rue quand ils trouvent de quoi jetter aux passans. En quelques campagnes, ils se postent sur des rochers, & accablent les Voïageurs à coups de pierres. Leur instinct d'imitation en fait tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croissent le poivre (*e*) & le cocos, les Indiens se servent de son adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premieres branches, ils en cassent les extrêmités où est le fruit, l'arrangent par terre, comme par jeu & se retirent. Les Singes qui les ont examinés avec attention, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime, & disposent ces branches comme ils l'ont vû faire aux Indiens. Ceux-ci reviennent pendant la nuit, & enlevent la récolte.

(*d*) Thevenot. Voïage des Indes, chap. VI.
(*e*) Philostr. L. III, c. 4.

Maniere de les prendre.

C'eſt par cette même envie de vouloir copier les hommes, que le Singe leur enſeigne la maniere de le prendre. Les uns (*f*) portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le viſage devant eux, & y ſubſtituent adroitement de la glû, puis il ſe retirent. Les Singes qui les ont vûs de deſſus un arbre ou un rocher, s'aprochent auprès de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & ſe mettent dans l'impoſſibilité de fuir. D'autres portent des bottes qu'ils mettent & ôtent pluſieurs fois; & ils en laiſſent de petites enduites de glû. Quand ils ſont retirés, les Singes viennent pour les mettre, & ne peuvent plus les ôter ni éviter le Chaſſeur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on ſe regarde à différentes repriſes, & l'on en laiſſe d'autres où ſont des reſſors qui ſe relâchent & ſerrent dès qu'on les touche. Le Singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & auſſi-tôt il ſe trouve

(*f*) STRABO. L. XV, p. 699. DIOD. L. XVII, p. 160.

les deux pattes de devant engagées, & hors d'état de faire un pas. Mais le Lion lui fait une guerre plus cruelle. Il en aime la chair & sait qu'elle lui est bonne pour différentes maladies ; ainsi il le recherche avec avidité, & en fait sa nourriture.

Ils épouvantent les Macedoniens

L'avanture qui arriva aux troupes d'Alexandre à l'occasion de ces animaux, est singuliere. Comme elles marchoient toûjours en ordre, elles se trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de Singes (g), & l'on y campa la nuit suivante. Le lendemain, quand l'armée se mit en marche, elle aperçut à quelque distance une quantité prodigieuse de Singes qui s'étoient assemblés & rangés par escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien soupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi. On sonna la bataille, chacun se mit en armes, & se disposa au combat. Mais Taxile, Prince du Païs, qui s'étoit déja rendu à Alexandre, lui dit ce que c'étoit que cette armée prétendue, & qu'il lui suffisoit d'avan-

(g) STRABO. *ubi supra.*

cer pour la mettre en fuite.

Leur attachement mutuel.

Leur attachement les uns pour les autres est peut-être sans exemple dans le reste des animaux. On en peut juger par ce trait singulier que rapporte le Baron Tavernier (*h*) : » Revenant d'Agra avec le Chef ou » Président des Anglois qui retour- » noit à Surate, nous passâmes à qua- » tre ou cinq lieuës d'Amenabad » dans une petite forêt de ces arbres » qu'on apelle *Mangues*. Nous y » vîmes quantité de gros Singes, » mâles & femelles, & plusieurs de » celles-ci tenoient leurs petits entre » leurs bras. Nous avions chacun no- » tre carosse, & le Président An- » glois fit arrêter le sien pour me » dire, qu'il avoit une excellente & » curieuse arquebûse ; & sachant que » je tirois bien, il me pria de l'é- » prouver sur un de ces Singes. Un » de mes Valets qui étoit du Païs, » m'aïant fait signe de ne m'y pas » hasarder, je tâchai de dissuader le » Président de son dessein. Mais mal- » gré tout ce que je pus lui dire, il

(*h*) TAVERNIER, Voïage des Indes. L. I. c. 5.

» tua d'un coup d'arquebuse une
» femelle de Singe, qui demeura
» étendue entre deux branches, lais-
» sant tomber ses petits à terre. Je
» vis aussi-tôt arriver ce que mon
» Valet avoit prévu. Tous les Sin-
» ges qui étoient sur ces arbres au
» nombre de plus de soixante, des-
» cendirent incontinent en furie, &
» se jetterent sur le carosse du Pré-
» sident, qu'ils auroient étranglé,
» sans le prompt secours qu'on y
» apporta, en fermant les portieres,
» & en mettant tous nos domestiques
» pour les chasser. Quoiqu'ils ne
» vinssent point à moi, je ne laissois
» pas de craindre la fureur de ces
» animaux, qui étoient gros & puis-
» sans; & ils poursuivirent le carosse
» du Président près d'une lieue; tant
» ils étoient irrités.

Il n'est parlé du Poéphage que dans Ælien (*i*). Cet animal, une fois plus gros qu'un Cheval ordinaire, est extrêmement recherché des femmes Indiennes pour la beauté de son poil. Celui de la queue a trois Poéphage.

(i) *De animalibus*, L. XVI, c. 11.

piés de long ; il eſt plus fin que les cheveux, & elles s'en ſervent dans leurs coeffures de cérémonies. Mais c'eſt un ornement qu'il n'eſt pas aiſé d'avoir. Outre que le Poéphage eſt fort rare, ſa groſſeur ne diminue point ſa légereté. On ne le prend qu'à force de chevaux & de chiens. Quand il ſe ſent preſſé, il s'acule ; cache ſa queue dans des ronces ou des feuilles, & ſe défend avec ardeur. Souvent les chiens ne peuvent le vaincre ; alors les Chaſſeurs lui lancent des traits empoiſonnés, dont le venin eſt ſi prompt, qu'il en meurt bien-tôt après. La peau eſt auſſi précieuſe que la queue, mais la chair n'eſt d'aucun uſage.

Souris des Indes.

Ce qu'on appelle Souris des Indes eſt un ſorte de bête, groſſe comme un Chat, de la figure & du poil d'une Marmotte.

Caméléon.

Tout ce que les Anciens ont dit du Caméléon des Indes, eſt tellement rempli d'incertitudes, de fauſſetés & de ſuperſtitions, qu'on eſt forcé d'abandonner leur témoignage pour ſuivre celui des Modernes ; &

parmi ceux-ci on ne peut rien lire de mieux que la Dissertation de M. Perrault (*l*), apuïée également sur l'érudition litteraire & sur la dissection d'un animal de cette espece. La plus grande partie de ce que je dirai n'en sera qu'un extrait. D'autant plus que ses observations se trouvent conformes à celles de Mademoiselle de Scuderi dans une Relation qu'elle a publiée de deux Caméléons qui lui furent apportés d'Afrique.

Cet animal ressemble pour la taille à un gros Lezard, excepté qu'il a deux oreilles fort grandes & fort larges, qu'il rabaisse sur son cou. Sa demeure ordinaire est dans les rochers. Il a quatre piés, & cinq doigts à chacun, dont il se sert pour se percher sur des branches d'arbres ou de buissons, auxquelles il s'attache encore avec sa queue qu'il y entortille. Son mouvement est aussi tardif que celui de la Tortue; excepté sur les arbres, où il se plaît davantage que sur la terre. Les plus longs ne portent pas plus de onze à douze

Enflure de cet animal.

(*l*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. I, p. 53.

pouces depuis la tête jusqu'à l'extrêmité de la queue, & un peu plus de trois pouces de circonference, encore se rétrecit-il quelquefois de la moitié par tout le corps. Nous avons vû le nôtre, dit M. Perrault, désenflé pendant un long espace, & bien plus long-tems qu'enflé. En cet état il paroissoit si décharné, que l'épine du dos étoit aiguë, comme si la peau eût été collée sur les os; ce qui faisoit paroître plusieurs éminences. Les côtes se pouvoient compter, & les tendons des bras & des jambes se faisoient voir très-distinctement. Cette maigreur se connoissoit encore quand il se contournoit le corps, car il sembloit que c'étoit un sac aride que l'on tordoit; ce que Tertullien a remarqué quand il a dit que cet animal n'est qu'une peau vivante. Or cette maniere de s'enfler & de se désenfler dans le Caméléon est telle, qu'il paroît difficile de ne la pas attribuer à l'air qu'il respire; quoiqu'il soit encore plus difficile de concevoir par quelles voies l'air peut passer du poumon dans l'habitude du

corps, ainſi qu'il ſemble s'y communiquer. Cependant, malgré cette grande maigreur, on ne pouvoit ſentir le battement du cœur, qui étoit encore plus caché & plus obſcur que le mouvement de la reſpiration.

Sa peau étoit fort froide au toucher; la ſuperficie en étoit inégale & relevée par de petites boſſes comme le chagrin, mais pas ſi rudes, parce que chaque boſſette étoit fort polie. La couleur de ces petites éminences, lorſque le Caméléon étoit en repos à l'ombre, & qu'on avoit été quelque tems ſans le toucher, étoit d'un gris bleuâtre, à la réſerve du deſſous des pattes, qui étoit d'un blanc tirant ſur le jaune, & de quelques intervales où l'on appercevoit la peau, qui étoit d'un rouge pâle & jaunâtre. Il y a aparence que la couleur naturelle de la peau du Caméléon, qui, ſelon Ariſtote, eſt le noir, étoit dans le nôtre ce gris qui le revêtoit par tout lorſqu'il étoit en repos, & qui eſt demeuré à l'envers de la peau lorſqu'il a été écorché.

Changement de couleur.

Le dessus conserva encore quelque tems les taches & les différentes couleurs qui y étoient quand il mourut ; mais elles s'effacerent presque toutes quand la peau fut desséchée. Or ce gris qui coloroit tout le Caméléon exposé au grand jour, se changeoit, lorsqu'on le mettoit au soleil ; & tous les endroits de son corps qui étoient frapés de la lumiere, prenoient, au lieu de leur gris bleuâtre, un gris plus brun & tirant sur le minime. Le reste de la peau qui n'étoit point éclairée du soleil changea son gris en plusieurs couleurs éclatantes, qui formoient des ondes de la grandeur de la moitié du doigt. Elles étoient toutes de couleur isabelle par le mêlange d'un jaune pâle dont les grains se colorerent, & d'un rouge clair, qui étoit la couleur du fond de la peau qui paroissoit entre les grains. Lorsque le soleil cessa de donner sur lui, la premiere couleur grise revint peu à peu, & se répandit par tout le corps. Aïant été manié par quelqu'un de la compagnie qui vouloit l'examiner

de près, il parut aussi-tôt sur les épaules & sur les jambes de devant, plusieurs taches fort noires de la grandeur de l'ongle; ce qui n'arrivoit point quand il étoit manié par ceux qui le gouvernoient. Quelquefois il devenoit tout marqueté de taches brunes, qui tiroient sur le verd. Ensuite on l'envelopa dans un linge, où aïant été deux ou trois minutes, on l'en retita blanchâtre; mais pas si blanc que celui dont parle Aldrovande, qui sembla disparoître, étant devenu, suivant ce Naturaliste, entiérement semblable au linge dans lequel il avoit été mis. Le nôtre, qui avoit seulement changé son gris ordinaire en un gris fort pâle, se rebrunit peu à peu quelques momens après. Cette expérience nous fit connoître qu'il n'est pas vrai que le Caméléon prenne toutes les couleurs, excepté le blanc, comme veulent Plutarque & Solin. Car le nôtre paroissoit avoir tant de disposition à recevoir cette couleur, qu'il devenoit pâle toutes les nuits; & quand il fut mort, il avoit plus de

blanc que d'autres couleurs. Nous avons auſſi remarqué qu'il ne prend jamais la même par tout le corps ; mais qu'il change toujours par raies & par taches, contre ce que dit Ariſtote. Enfin pour achever l'expérience des couleurs que le Caméléon peut prendre, on l'envelopa dans différentes choſes de diverſes couleurs ; mais il n'en prit aucune, comme il avoit pris la blanche ; & même il ne la prit que la premiere fois, quoiqu'on réitérât cette expérience à différens jours.

Sa nouriture. Après l'examen de l'enflure & des variations de cet animal, il en reſtoit un troiſiéme, non moins important ; c'étoit de connoître l'aliment dont il ſe nourrit. Tous les Anciens, & même quelques Modernes ont aſſûré comme inconteſtable, qu'il vit de l'air & des raïons du ſoleil ; ce qui a occaſionné le proverbe, que ceux à qui l'on ne connoît pas de bien, vivent du vent comme le Caméléon. Mais cette erreur fut découverte & démontrée par différentes preuves. Les Naturaliſtes ne

s'étoient pas aperçus de la légéreté avec laquelle il se sert de sa langue pour prendre les animaux dont il se nourrit. Il s'y forme continuellement une glû naturelle qui attire les mouches & les autres insectes, & qu'il avale avec une si grande vîtesse qu'à peine peut-on s'apercevoir du mouvement qu'il fait en la retirant. Lorsqu'on l'examina avec un microscope, parce qu'elle est extrêmement petite, on y vit quantité de petites rides en travers, qui montroient la facilité du Caméléon à la mouvoir. En le disséquant, on trouva dans le ventricule & les intestins les mouches & les vers qu'on lui avoit vû avaler. Il vuida même des pierres de la grosseur d'un poids, qu'il n'avoit point avalées ; ce qui donna sujet à de nouvelles observations. Après les avoir examinées curieusement, on s'aperçut qu'elles étoient si légeres, que quand ont les eut mises dans le vinaigre distillé, elles s'élevoient du fond du vaisseau lorsqu'on l'agitoit ; qu'elles s'y dissolvoient ; & qu'une qui se fendit

enfermoit dans son milieu la tête d'une mouche, autour de laquelle la matiere pierreuse s'étoit amassée. On dit que le Caméléon ne craint pas la morsure du Serpent (*p*).

Musc. De tous les avantages que les Anciens retiroient des Indes ou des autres païs de l'Orient, nous n'en avons perdu que la teinture du pourpre; mais cette perte a été réparée par un grand nombre d'autres découvertes qui ne sont ni moins précieuses ni moins utiles. Le Musc est une des principales; & nous ne voïons pas qu'ils en aient eu connoissance. Pline qui n'a rien oublié de tout ce qui étoit intéressant dans la nature, n'a pas même écrit ce nom, que l'on trouve pour la premiere fois dans Arnobe & dans Apulée. On ignoroit donc anciennement l'usage de ce parfum exquis, quand il est temperé, & qui fait l'ame, la douceur & l'agrément de tous les autres par un heureux mélange.

Il nous vient d'un animal de la

(*p*) ÆLIANUS, *De Animal.*, Lib. IV, c. 33.

grosseur

groſſeur d'un Dain ou d'un Faon qui eſt très - commun aux Indes & à la Chine, & que l'on nomme *Moſch* ou *Muſc*. Le Muſc, diſent nos Voïageurs (*m*), eſt ſi pareſſeux que les Chaſſeurs ont de la peine à le faire lever, & qu'il ſe laiſſe égorger ſans aucune réſiſtance. On lui coupe auſſi-tôt une petite veſſie, couverte du duvet qu'il a au nombril, on en tire une eſpèce de ſuc ou de ſang caillé odoriferant; puis on l'écorche, & on le coupe en morceaux. Outre cette liqueur, qui fait l'élixir du Muſc, on en compoſe encore de trois manieres. On prend les quartiers de derriere de cet animal depuis les rognons, on les broie avec un peu de ſang dans un mortier de pierre, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en bouillie, que l'on fait ſécher & que l'on met dans de petits ſacs, faits de la peau de cet animal. Quand on en veut faire de moindre qualité, qui ne laiſſe pourtant pas d'être bon, on pile & on broie ſans diſtinction toutes les par-

(*m*) LE BRUN. p. 121. PHIL. MARTIN. Atlas de la Chine. MANDESL. p. 81.

ties de cet animal ensemble, & on les réduit de même en bouillie, en y mêlant un peu de sang, & on les met comme le premier dans des sacs de la même peau. La dernière espèce de Musc, qui est aussi fort estimée, quoiqu'elle ne soit pas si parfaite, se fait des parties de devant de cet animal, depuis les rognons jusqu'à la tête, de sorte qu'il ne s'en perd rien.

Quelques Auteurs ont prétendu que le Musc étoit le même animal que la Gazelle. Mais Messieurs de l'Académie qui ont dissequé plusieurs de celles-ci, n'ont pas même insinué la moindre ressemblance dans leurs Mémoires (*n*).

Le Filander. Le Voïageur moderne que nous venons de citer (*o*), parle d'un animal dont la singularité ne permet pas qu'on le passe sous silence. Voici comme il s'en explique : Etant à la maison de campagne du Général de Batavia, je vis un certain animal

(*n*) T. III, part. I, p. 95.
(*o*) LE BRUN. p. 347.

qu'on nomme *Filander*, qui a quelque choſe de fort ſingulier. Il y en avoit pluſieurs qui couroient avec des lapins, & qui avoient leurs tanieres ſur une petite colline environnée d'une paliſſade. Cet animal a les jambes de derriere beaucoup plus grandes que celles de devant, & il eſt à peu près de la grandeur & du poil d'un gros liévre ; il a la tête approchant de celle d'un Renard & la queue pointue. Ce qu'il a d'extraordinaire eſt une ouverture ſous le ventre, en forme de ſac, dans lequel ſes petits ſe cachent lorſqu'on aproche d'eux. On leur voit aſſez ſouvent la tête & le cou hors de ce ſac. Mais quand la mere court, ils ſe retirent tout au fond, parce qu'elle s'élance fort en courant.

Tels ſont les plus remarquables animaux terreſtres qui ſe trouvent dans les Indes. Il en eſt encore un grand nombre d'autres ſinguliers & uniques dans leur eſpèce ; mais auxquels nous ne croïons pas devoir nous arrêter, ſoit parce qu'ils ſont peu importans, ſoit parce que nous

les connoiſſons ſi imparfaitement, qu'on ne pourroit en parler d'une maniere capable de ſatisfaire. La mer qui borne ce païs, l'Indus, le Gange & les autres Rivieres produiſent des aquatiques auſſi extraordinaires. Voici les plus intéreſſans.

Dauphin. Les caracteres du Dauphin l'ont rendu le plus célébre de tous les poiſſons. Les Anciens n'en ont parlé qu'avec des termes d'admiration (q). Il n'en eſt point, ſelon eux, qui nâge avec plus de viteſſe & de légereté; il paſſe le vol d'un oiſeau, & il atteint preſque à la rapidité du trait; il eſt le ſeul qui ne puiſſe pas vivre la tête dans l'eau. Lorſqu'il plonge pour attraper les poiſſons dont il fait ſa proie, il revient avec tant d'agilité, qu'on en voïoit s'élever par-deſſus les voiles d'un na-

(q) ARIST. L. IX, c. 48. PLIN. L. IX, c. 8. STRABO. L. XV, p. 719. ÆLIAN. L. XII, c. 12. ATHEN. *Deipn.* L. XIII. PHILOST. *Icon.* L. I, c. 19. RUYSCH. t. 1, p. 154. Voſſius a recueilli fort au long tout ce que l'antiquité a dit des Dauphins. *De Idolol.* L. IV, depuis le Ch. 3 juſqu'au 37. Pierius en rapporte des choſes très-curieuſes dans ſes Hieroglyphes. Lib. XXVI. fol. 194 & 199.

vire. Il aime à s'aprocher des hommes, il joue agréablement devant les vaiſſeaux, & pouſſe une ſorte de cris ſemblable à un gémiſſement de tendreſſe. Ils diſent tous que cet animal étoit commun dans la mer des Indes ; dans l'Archipel & dans l'Océan Atlantique. Ils lui attribuent un inſtinct de douceur & de reconnoiſſance qui pourroit aller de pair avec les plus beaux ſentimens de l'humanité. Enfin les Mytologues (*r*) ont étendu leurs fictions juſques ſur cet animal, dont ils ont fait une conſtellation.

Mais les Naturaliſtes modernes prétendent que le Dauphin eſt un animal imaginaire, qui n'exiſta jamais dans la nature, tel qu'on le dépeint. Ils veulent que ce ſoit ou le Porc marin (*s*), ou le Thon, ou la Lamie, ou le Lamantin ; & il eſt vrai qu'on ne voit aujourd'hui aucun poiſſon qui reſſemble au Dauphin tel qu'il eſt dépeint dans les armoiries,

(*r*) HIGIN. Fab. CXCIV. ARAT. *Phænomen. in Delphino & Orione*. OVID. L. III, F. XI.

(*s*) Voïez les voïages des Hollandois. t. 1, p. 259.

& sur la couronne du premier Fils de France. Les meilleurs Auteurs qui en ont donné la figure, le représentent à peu près de la figure du Thon ou du Marsouin. J'ai vu faire à ceux-ci dans la Mer, quelque chose qui aproche de la familiarité que l'on attribue au Dauphin. Cependant on a de la peine à croire que tout ce qui a été dit de cet animal ne soit fondé que sur des fables & des impostures ; d'autant plus qu'en 1552, on prit (*t*) encore à Quinboroug & à Blackwal des Dauphins qui surpassoient le plus fort Chéval.

Voici ce qu'on en lit (*u*) dans Corneille le Brun, l'un des meilleurs, des plus exacts & des plus sinceres voïageurs que nous aïons. » Près de Mangeloor, nous prîmes, » le 30 Novembre 1705, des Dau» phins, tant avec des harpons qu'avec » des hameçons. On attache à ceux» ci un paquet de petites plumes, » & on les jette en mer au bout » d'un cordeau qui tient à une per-

(*t*) Dictionaire de Trévoux au mot *Dauphin*.
(*u*) Voïage du Levant. p. 324. & suiv.

» che. Les Dauphins qui prennent
» ces petites plumes pour des poiſ-
» ſons volans dont il ſe repaiſſent,
» voltigent continuellement autour
» du vaiſſeau, juſqu'à ce qu'ils ſoient
» pris. Cela eſt d'autant moins ex-
» traordinaire, que ces petits poiſ-
» ſons qui craignent les Dauphins,
» volent autant qu'ils peuvent au-
» deſſus de la ſurface de la Mer &
» le font même aſſez loin. Mais
» comme ils ſe replongent ſouvent
» dans l'eau, les Dauphins s'en ſai-
» ſiſſent, comme je l'ai vû ſouvent.
» J'en ai conſervé trois dans de l'eſ-
» prit de vin; qui étoient tombés en
» volant ſur le tillac de notre vaiſ-
» ſeau, choſe fort ordinaire. Nous
» prîmes un de ces Dauphins qui
» avoit quatre piés de long & la tê-
» te groſſe de dix pouces. Ils ont le
» ventre jaune, tacheté de bleu juſ-
» qu'aux yeux; le reſte en eſt d'un
» bleu clair, avec des taches d'un
» bleu plus foncé, ſur-tout autour
» de la tête. Les nâgeoires en ſont
» violettes, vertes & blanches, avec
» du jaune aux extrêmités. Ils chan-

» gent de couleur en mourant, &
» ressemblent à de la porcelaine. Ils
» ont une nâgeoire sur le dos depuis
» le col jusqu'à la queue, deux au-
» tres sur le ventre proche du col,
» & une autre à chaque côté de la
» tête, la queue fourchue, & la pru-
» nelle de l'œil entourrée d'un cer-
» cle blanc, avec une petite bouche
» & de petites dents. Au reste, la
» tête des mâles est beaucoup plus
» grosse que celle des femelles, &
» ils ont plus d'intestins. On les man-
» ge aprêtés comme la Merluche,
» & ils ont assez bon goût ». Selon la figure qui en est représentée au même endroit, & dessinée de la main de l'Auteur, le Dauphin a la tête écrasée comme la Solle, mais ronde & proportionnée à un poisson de quatre piés, le corps presque semblable à l'Esturgeon, l'arrête extérieure du dos de même qu'à la Perche, & la queue fourchue comme celle du Maquereau.

On attire aisément le Dauphin sur le rivage par le chant, ou le son d'un instrument de musique, ou l'apas de quelque

quelque nourriture. Il reconnoît ceux qui lui font du bien, & s'afflige quand il les voit se retirer. On a peint & admiré tant de fois avec plaisir l'histoire qui arriva dans la Campanie sous l'Empire d'Auguste, & qui fut attestée par Mécénas & plusieurs grands hommes de ce siécle. Un enfant de Baies (*x*) obligé d'aller souvent à Poussole aux Ecoles publiques, avoit aprivoisé un Dauphin en passant le Golfe qui séparoit ces deux Villes. Le poisson remarqua le tems où ce jeune homme venoit s'embarquer, & l'attendit sur le rivage. Il joua longtems auprès de lui pour gagner son amitié & sa confiance; il l'engagea par ses mouvemens à monter sur son dos, & le transporta à l'autre bord. Après la classe de l'écolier, le Dauphin vint le prendre, & le remit au Port de Baies. Cet exercice continua sans interruption pendant plusieurs années, & toute la Ville accouroit pour en être témoin. Mais l'enfant aïant été attaqué d'une ma-

(*x*) PLIN. Lib. IX, c. 8.

ladie dont il mourut, le poiſſon erroit ſans ceſſe ſur le rivage ; & ne voïant plus venir celui qu'il aimoit, il ſe laiſſa mourir de langueur.

La même choſe arrivée en pluſieurs endroits devient plus croïable. On l'a vu à Alexandrie ſous Ptolémée Philadelphe, avec des circonſtances particulieres. Un Dauphin s'aprocha d'une compagnie de jeunes gens (y) qui ſe baignoient dans la mer ; & après les avoir tous examinés, il s'attacha à celui qui étoit le plus beau. Il vint auprès de lui, & d'abord le jeune homme en fut effraïé ; mais voïant que le poiſſon cherchoit à lui plaire, il ſe raſſura, il monta ſur ſon dos, & ſe promena long-tems dans la Mer, en le conduiſant comme il vouloit. Il y revint à différentes repriſes, & cet exercice fut un ſpectacle public. Malheureuſement il donna autant d'affliction qu'il avoit cauſé de plaiſir. Un jour le Dauphin manqua de coucher aſſez bas les arêtes qu'il a ſur le dos ; il en entra une dans la

(y) ÆLIAN. L. VI, c. 15.

chair de celui qu'il portoit, qui lui perça une veine, & lui fit perdre tout son sang. Le poisson sentant le jeune homme sans connoissance, puisqu'il ne le gouvernoit plus, le ramena sur le bord; & le voïant prêt à expirer, il voulut s'en punir lui-même, & demeura sur le sable, où il mourut.

Si le trait de reconnoissance qu'on raconte, est véritable, il fait autant d'honneur à ces animaux que de honte à l'humanité. Cœranus, Négociant de Paros (z), vit à Byzance des Pêcheurs qui avoient pris des Dauphins, & qui se préparoient à les égorger. Il les acheta, & les fit remettre dans la Mer. L'instinct leur inspira tout ce qu'auroit pû dicter la raison. Ils s'attacherent au vaisseau de Cœranus qui revenoit en Grece, le sauverent du naufrage que fit son Navire, & le conduisirent à Paros. Cœranus conserva depuis une sorte de commerce avec eux. Quand il fut mort, ses parens l'inhumerent sur le bord de la mer. On ne sait

(z) ÆLIAN. L. VIII; c. 3.

Comment les Dauphins en eurent connoissance. Ils s'aprocherent du bucher le plus qu'il fut possible, & y demeurerent jusqu'à ce qu'il fût consumé, comme pour assister à ses funérailles. L'homme s'estimeroit heureux, si ceux à qui il a fait plaisir, ne prévenoient point sa mort pour le païer d'ingratitude.

Il est vrai que tous ne sont pas aussi traitables. Il y en a près l'île de Taprobane (*a*) qu'on peut appeller de vrais monstres marins, dont la dent est extrêmement dangereuse, & qui dévorent les passans. Mais les autres ont la douceur en partage. Ils aident les Mariniers à la pêche (*b*); ils s'aiment & se deffendent les uns les autres au péril de leur vie (*c*); c'est pour cette raison qu'ils ne vont jamais seuls. Le plus sûr moïen pour les prendre, est de les attirer sur le rivage (*d*) par le son d'un organe ou d'un instru-

(*a*) ÆLIANUS L. XVI, c. 18. ARRIAN. *Indicæ*, c. 39. STRABO L. XV, p. 719.
(*b*) PLIN. L. IX, c. 8.
(*c*) ÆLIAN. L. V, c. 6.
(*d*) PLIN. L. XI, c. 37.

ment mélodieux. Ils n'ont d'antipathie que pour le Crocodile qu'ils mettent en fuite, & qu'ils percent souvent avec les pointes qu'ils ont sur le dos. On ne sait pourquoi les Anciens (*e*) n'en vouloient pas manger la chair; à moins que ce ne fût par une suite du respect qu'ils portoient à ce poisson; comme les Cyrénéens qui lui avoient consacré un oracle (*f*). La même idée fit qu'Alexandre revenu à Babylone, nomma un enfant pour Prêtre de Neptune (*g*), parce que le Dauphin aime la jeunesse.

On ne trouve dans aucun endroit du monde, des monstres tels qu'en produisent la mer & les grands fleuves des Indes. Nous les connoissons par le témoignage des Ecrivains mêmes qui les avoient vûs. Nearque (*h*), Amiral des Macédoniens qu'Alexandre avoit embarqués pour retourner à Babylone, aperçut par un grand calme des montagnes d'eau

Monstres marins.

(*e*) *Vide* CASAUB. *in Athen.* L. VII, c. 7.

(*f*) STRABO. L. I, p. 56.

(*g*) PLIN. L. IX, c. 8.

(*h*) ARRIAN. *Indicæ.* c. 30. PLIN. L. IX, c. 3. PHILOST. *in vit Apol* L. III, c. 57.

qui se formoient dans la Mer, avec un bruit épouvantable. Ni lui ni les Grecs n'en savoient la raison. Quand ils eurent apris des Indiens que c'étoient des Baleines, ils en furent tellement effraïés, que les rames leurs tomberent des mains, & qu'ils se crurent au moment d'être engloutis. Nearque les rassûra difficilement : il fit ranger les vaisseaux de front, comme pour livrer un combat naval; & commanda aux troupes de pousser de grands cris & de sonner de la trompette pour épouvanter les monstres. L'expédient fut favorable; bientôt on les vit disparoître, & se précipiter dans le sein des eaux.

Les Grecs ne furent plus étonnés de ces mouvemens extraordinaires, quand ils connurent la grosseur énorme de ces animaux. Les flots de la Mer en jettent souvent sur les côtes des Icthyophages, & quelquefois elle se retire avec tant de promptitude qu'ils ne peuvent en suivre le torrent. Ils meurent ainsi sur l'arêne, & le peuple de ce païs

s'en sert pour bâtir des maisons. Des arêtes qui sont sur le ventre, on en fait des solives, les joues servent de portes ou de tables, & chaque jointure des nœuds qui sont sur le dos, forme un mortier où l'on moud le bled au défaut de moulin. Il est de ces Baleines qui portent cent coudées de long, & dont la peau a deux piés d'épaisseur.

Parmi ces monstres, il y avoit des Eléphans marins (i), cinq fois plus gros que ceux de terre, dont une côte avoit vingt coudées de long. On donnoit à quelques-uns de ces poissons le nom des animaux terrestres auxquels ils ressembloient. On les apelloit Lions, Pantheres, Beliers, Chiens, ou autrement. Mais il y en avoit plusieurs auxquels on ne savoit quels noms donner. Quelques-uns avoient la tête d'une femme, hérissée de pointes. D'autres étoient si extraordinaires que la parole ni le pinceau ne pouroient en faire le portrait. On en voïoit traî-

(i) PLIN. L. IX. ÆLIAN. L. XVI, c. 12 & 18. *Consule* RUYSCH.

ner de longues queues couvertes d'écailles ou d'une espèce de poil, avec des nageoires en forme de piés, ou des pattes semblables à celles d'une Ecrevisse. Quelques-uns sortoient de l'eau pendant la nuit pour aller paître dans les campagnes, où ils ravageoient les arbres & les moissons. Il s'en trouvoit de si venimeux, que leur seul attouchement étoit un poison mortel.

Ver particulier.

L'Inde & le Gange nourrissent une sorte de Ver (*l*) qui n'a point de semblable dans le reste de la nature. Il croît jusqu'à la longueur de sept coudées (*m*), & de deux piés de circonférence. Il n'a à chaque macheoire qu'une dent de quatre pouces; mais elles sont si fortes, que quelque animal qui vienne boire dans le Fleuve, soit un Cheval, un Bœuf, un Chameau ou un Eléphant, il l'entraîne, & lui déchire tout le corps, excepté les entrailles. On le prenoit avec un

(*l*) CTÉS. *Indicis*, n. 27. PLIN. L. IX, c. 15. ÆLIAN. L. V, c. 3. PHIL. *in vitâ Apol.* L. III, c. 1.
(*m*) PLINE dit soixante.

hameçon auquel on attachoit un Mouton ou un Chevreau. Les Pêcheurs le tiroient sur le rivage, & le suspendoient par la queue pendant trois semaines. Là il jettoit une huile qui s'enflammoit d'elle-même, quand on la laissoit à l'air. Pendant que les Rois de Perses eurent l'Empire des Indes, on étoit obligé de leur envoïer toute celle qui se faisoit; & ils s'en servoient dans les siéges pour jetter sur les portes des Villes, qui prenoient feu aussi-tôt. Il y a une autre espèce de poisson, que l'on nomme également Ver, dont la nature est d'autant plus singuliere, que les différens états par où il passe, semblent moins pouvoir s'acommoder à l'eau. D'abord il se forme dans un tuïau (*n*), d'où il ne montre que ses cornes; il en sort après quelque tems sous la forme d'un vermisseau; il se renferme ensuite dans une bogue comme un Ver à soie, & reparoît avec les aîles d'un Papillon. On fait de ce qu'il a filé pour construire sa bogue, les plus fines étoffes du païs.

(*n*) S. AMBR. *Hexameron*, L. V, c. 23.

Tortue.

Quoique la Tortue ne soit pas particuliere aux Indes, celles que l'on y trouve deviennent remarquables par-dessus toutes les autres par leur grandeur prodigieuse. Il y en a de trois sortes (*o*); les unes vivent sur la terre, les autres dans la mer, quelques-unes dans l'eau douce. La figure de cet animal est extraordinaire. Il a la tête fort petite, & nullement proportionnée au corps. Quoiqu'il n'ait point de dents ni de langue, il brise néanmoins les coquillages & la pierre même, par la dureté de ses levres. Ses pattes sont fort basses, & l'on en connoît la lenteur. Il a sur le dos un morceau de chair qui communique à l'écaille dont il est entierement couvert, qui s'étend bien au-delà de son corps, & le deffend des attaques & des coups qu'on lui porteroit. Cette écaille est la principale raison qui fait rechercher la Tortue. Il y en a de cinq & six piés de long; &

(*o*) PLIN. L. VI, c. 22, L. IX, c. 10 & 11, L. XXXII, c. 4. STRABO. L. XVI, p. 773. ÆLIAN. L. XVI, c. 14 & 17. Mem. de l'Acad. tom. III, part. 2.

ſi l'on en croit quelques Anciens, il en eſt de quinze coudées, & parconſéquent aſſez grandes pour couvrir une chambre où pluſieurs perſonnes peuvent habiter. Celles-ci ſe trouvoient principalement aux environs de l'île de Taprobane & dans le Gange. D'autres ſervoient à faire des Barques pour les Pêcheurs. On prend la Tortue de différentes manieres. Quand elle s'écarte pendant la nuit pour aller paître dans la campagne, ſouvent elle ſe remplit trop, & n'a plus la force de ſe retirer. Quelquefois elle eſt ſurpriſe par le reflu de la Mer trop précipité, & demeure ſur le ſable. Ou bien on la prend ſur ſes œufs, ſemblables à ceux des oiſeaux, mais dont elle fait juſqu'à cent. Carbilius Pollio, Romain célébre par le goût qu'il avoit pour les ouvrages qui introduiſent le luxe en dégénérant de l'ancienne ſimplicité, imagina le premier de ſcier l'écaille par lames, pour en plaquer différens ouvrages. Et depuis on a trouvé la maniere de la fondre ou de la pétrir.

Poiſſons vo-lans.

A cette peſanteur de la Tortue, la nature oppoſoit dans les Indes l'agilité des poiſſons volans. On appelle (*p*) ainſi certains aquatiques, qui ſortent habituellement des Fleuves & de la Mer, & ſe répandent dans les prairies en ſautant comme les grenouilles.

Ils ſe nomment *Hoangcioqu.*, ſelon le P. Martini, qui dit (*q*) que c'eſt un poiſſon jaune, ou plûtôt un oiſeau ; car en été il vole ſur les montagnes ; & quand l'automne eſt paſſé, il ſe jette dans la Mer, & devient fort délicat. Il parle d'un autre ſorte d'animal que l'on voit dans la mer de Canton, qui a la tête d'un oiſeau & la queue d'un poiſſon. On voit auſſi de ces poiſſons volans en Amérique (*qq*), qui ſortent de la Mer par groſſes troupes, qui volent à la hauteur d'une pique, & à cent pas loin, mais point au-delà, parce

(*p*) THEOPHR. *apud Athenæum* L. VIII, pag. 332. *Vide* CASAUB. *animadverſiones* L. VIII, c. 2. Voïages Arabes donnés par l'Abbé de Vertot, p. 15.

(*q*) MART. Atlas Sin, p. 171 & 173.

(*qq*) Hiſtoire des Antilles. c. 1, art. 1.

que leurs aîles se séchent au soleil. Ils sont presque semblables à des Harans, & leurs aîles aprochent de celles des Chauvesouris.

Pourpre.

Rien n'étoit plus célébre que la Pourpre. Les Pheniciens la connoissoient; elle devint la source de leurs richesses & de leur luxe. Mais le nom de Pourpre (*r*) est très-équivoque par lui-même, soit qu'on le prenne pour la couleur, soit qu'on veuille parler du poisson dont on la tiroit. Nous n'avons pas de termes françois pour exprimer les différentes sortes de coquillages d'où venoit cette teinture célébre & précieuse; & la plûpart des Auteurs, sur-tout des Poëtes, ont confondu la Pourpre véritable avec le *Conchylium*, le *Murex* & le *Buccinus*. Il est cependant certain que c'étoient autant de poissons différens, qui ne convenoient que dans le genre de coquillage; mais qui produisoient chacun leur couleur propre, ou du moins

(*r*) PLIN. L. IX, c. 36. & seq. ÆLIAN. L. VII, c. 34. & L. XVI, c. 1. V. BOCH. part. I, L. V, c. 11. ATHEN. *Deipn.* L. III, pag. 86 & seq. PIER. *Hieroglyf.* L. XXVIII, fol. 204 & seq.

leurs nuances particulieres; comme le bleu céleste, ou plus foncé, le violet simple, ou mêlé de cramoisi, ou de couleur de feu. Encore, comme il y avoit plusieurs espèces de Pourpres plus estimées les unes que les autres, on ne peut douter que la teinture n'en marquât la différence. Le *Buccinus* ressemble à la trompe des anciens, d'où est venu le mot de *Buccina*; qui exprime les trompettes d'à présent. La Pourpre au contraire, est droite; sa coquille finit en pointe, elle va en vis canelée, & augmente tous les ans d'un tour jusqu'au septiéme. La pêche s'en faisoit au Printems, dans une nasse de cordes ou d'osier, où l'on mettoit un poisson dont elle venoit succer le sang. Elle le tiroit avec tant d'avidité, que sa langue se grossissoit à ne pouvoir la retirer. Alors le Pêcheur levoit la nasse, il écrasoit d'un seul coup le coquillage & le poisson, sans quoi le moindre instant de langueur en faisoit perdre toute la vertu, il en saignoit aussi-tôt la langue à la principale veine, & la liqueur qui en sortoit fai-

soit cette teinture si recherchée. Quelquefois on teignoit des pièces d'étoffe entieres ; d'autres fois ce n'étoit que la soie filée ; & en la travaillant, on mettoit une raie pourpre & une raie blanche. Mais de quelque maniere qu'elle fût emploïée, elle étoit d'un si grand prix, que les Princes seuls ou les personnes extrêmement riches pouvoient en porter. C'est de cette étoffe unie ou raïée qu'étoient faits les habits des Rois de Perse. Ce qu'Alexandre en trouva dans le Palais de Persepolis, fut regardé comme la plus précieuse partie du butin, & montoit à des sommes immenses. On ne comprend pas comment cettte teinture fut depuis si négligée qu'on en perdit totalement le secret, & que personne ne sait aujourd'hui la maniere de teindre l'ancienne pourpre.

Perles.

Ce n'étoit pas la seule richesse que les Indiens tirassent de la Mer ; le luxe & l'idée des hommes convertirent en tresors ce que le hazard avoit fait trouver aux Pêcheurs, & qu'ils mépriserent long-tems. Mais

la vanité sut y mettre le prix ; & quand elle y eut pris goût, elle ne connut plus de bornes à sa dépense ni aux dangers qu'elle faisoit courir à ceux qui vouloient profiter de son empressement. C'est à la Perle que ces vérités appartiennent dans tous leurs points. Le poisson qui la produit (s) est une espèce d'huitre plus grande queles nôtres, très-commune sur les côtes d'Ormus, de Comorin & de Ceylan ou Taprobane ; on la nomme *Mere-perle*. Pour la prendre il n'est point de périls auxquels ne s'exposent les Pêcheurs. Il faut qu'ils plongent jusqu'à vingt & trente brasses dans une Mer remplie de monstres alterés du sang humain. Au lieu d'ancre pour tenir leur vasselle, ils jettent dans l'eau une pierre attachée à une corde, & plongent pour chercher les coquilles ; aïant un sac pendu au cou, & deux pier-

(s) PLIN. L. IX, c. 35. ÆLIAN. L. X. c. 13 L. XV, c. 8. ATHEN. L. III, p. 93 *suiv.* Hist. nat. des Indes de Joseph Acosta. L. IV, c. 15. Hist. génér. des Indes de Lopès Gomara. Lib. VI, c. ,. Voïages des Indes. t. V, p. 265. Amm. MARCEL. L. XXVIII, c. 12.

res à leurs côtés pour les ſoutenir contre les vagues (*t*). Plus le poiſſon eſt grand, plus il ſe tient avant dans la Mer; & ſi quelquefois on le trouve près du rivage, c'eſt un effet de la tempête qui l'y a porté. Lorſqu'il ſent que les plongeurs viennent pour le prendre, il s'attache ſi fortement aux rochers, qu'on ne l'arrache qu'avec de grandes difficultés; ſouvent on eſt contraint de l'abandonner, ou même on le prend pour une pierre. C'eſt dans ce coquillage que ſe trouvent les Perles, comme de petites bouteilles d'eau, qui ſe durciſſent à l'air, & que l'on nettoie avec art. Il eſt telle Huitre qui a dix ou vingt perles, & davantage (*u*), mais alors elles ſont très-petites. Quand il n'y en a qu'une, ſa groſſeur & ſa qualité la rendent plus précieu-

(*p*) Mandeſlo dit qu'en Perſe, on enferme la tête du Pêcheur dans un étui de cuir bouilli qui n'a point d'autre ouverture que par un tuïau qui va juſqu'au deſſus de l'eau, p. 72, mais cela ne paroît pas poſſible; car comment ſerrer aſſez ſur le cou pour empêcher l'eau d'entrer, ſans étrangler le Pêcheur.

(*u*) Conſultez ſur-tout ce détail les voïages de Tavernier aux Indes, tom. IV, L. II, ch. 20 & 22.

ſe que le grand nombre des autres. La coquille même de ce poiſſon a ſon prix ; c'eſt ce qu'on nomme *la nacre de perle*. On peut juger par les morceaux que nous en avons, de quelle grandeur elle ſont ordinairement.

Philoſtrate rapporte (*x*) une méthode particuliere de quelques Pêcheurs Indiens. Ils portoient un vaſe rempli d'un baume odoriferant, & le préſentoient aux Mere-perles, qui le ſuçoient avec avidité. Pendant qu'elles ſe rempliſſoient, ils ouvroient avec un poinçon les jointures de la coquille, d'où il ſortoit une liqueur blanche goute à goute, qui devenoit ferme un moment après, & formoit la perle. Si le fait eſt véritable, c'étoit donc une eſpece d'Huitre différente des autres; quoique Pline & Athenée ſemblent dire que la Perle venoit par l'écoulement d'une liqueur.

Aujourd'hui, dans quelques Iſles ſoumiſes aux Rois des Indes, il n'y a point de droit pour la vente des

(*x*) PHILOST. *in vita Apollonii.* L. III, c. 57.

Perles (y); mais le Prince en fait païer de très considérables pour le loïer des pierres qui sont nécessaires à la pêche. La plus abondante est à l'île Manar, près de Ceylan (z), que les Hollandois ont prise sur les Portugais. Ceux qui y pêchent païent un tribut aux Hollandois, qui font acheter par un Brachmane presque toutes les Perles que l'on en tire; & ils les ont ordinairement à bon marché; ce qui fait que les Pêcheurs ont peu de profit de leur travail, & que les Hollandois gagnent beaucoup. La même chose se fait à Tutucorin, vis-à-vis l'île de Manar. Les Perles de ces pêches sont plus belles que celles qui se prennent dans la mer de Perse près de Bahrein, mais elles ne sont pas si grosses. On a quelquefois gâté ces deux pêches des Indes, en jettant au fonds de la mer une drogue qui chassoit les Mere-perles, & les empêchoit pendant plusieurs années d'y reve-

(y) Voïages de le Brun, p. 331.

(z) Voïages de Thevenot, tom. III, part. I, II, c. 14.

nir. Ceux qui le faisoient alloient aussi-tôt sur les côtes où ils les savoient retirées, & devenoient riches avant qu'on eût connu que la pêche y étoit bonne. Depuis quelques siécles (*a*) on en a trouvé dans la mer du Nord. Ammien Marcellin dit que de son tems on en prenoit aussi dans la mer Britannique ; mais qu'elles étoient bien inférieures à celles des Indes.

Crocodile.

Quoique nous aïons déja parlé du Crocodile dans l'Histoire des Egyptiens, nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire ici quelque chose de ceux que l'on trouve aux Indes & dans les Isles voisines. Les plus monstrueux (*b*) que la nature produise, se voïent dans les marais sur le bord du Gange ; & ils sont si grands, qu'un homme pourroit se tenir debout entre les deux machoires lorsqu'ils ont la gueule ouverte.

(*a*) Hist. nat. des Indes, L. IV, c. 15.

(*b*) HEROD. L. II. CTESIAS, n. 27. ARIST. L. II, c. 10. ÆLIAN. *var. in locis*. PLIN. L. VIII, c. 25. STRABO. L. XV, p. 696. Q. CURT, L. VIII, c. 9. VOSS. *de Idolol.* L. III, c. 47 *& seq.* RUYSCH tom. II, p. 141. PIERR. *Hieregl.* L. XXIX, fol. 205. *& seq.*

Cet animal, suivant les Naturalistes, croît pendant toute sa vie, & il vit long-tems. Les nouvelles Relations raportent qu'on en a pris dans l'île de Madagascar, qui avoient dix toises de long, c'est-à-dire, soixante piés; en comprenant la queue, qui a pour l'ordinaire autant d'étendue que le reste du corps. Comme il ne peut vivre que dans les Païs chauds, & qu'il y grossit à proportion du dégré de chaleur, il n'est pas étonnant qu'on n'en ait pas vu de vivant en France avant 1681 (c); encore fallut-il que ceux qui l'aporterent par terre de la Rochelle, le missent souvent auprès du feu pour le ranimer. Il ne mangea plus depuis qu'il fut sorti du Vaisseau, & il mourut après qu'on l'eut gardé près d'un mois à Versailles. Lorsqu'on en fit la dissection, on ne lui trouva dans le ventricule que du sablon & des limaçons dans leur coquille. Herodote, Aristote & Pline, disent qu'il ne mange point pendant les quatre mois de l'hiver. On a fait l'expé-

(c) Mem. de l'Acad. t. III, part. III, p. 161.

rience de garder des Lezards, qui ont vêcu pendant deux mois, sans prendre de nourriture ; & le Crocodile est une espèce de Lezard. Les Indiens le prennent (*d*) en tendant trois ou quatre rangs de gros filets en travers de la riviere, dans lesquels il s'embarasse de lui-même. Ils le tirent ensuite hors de l'eau, où il se débat jusqu'à épuiser ses forces ; ils le blessent de plusieurs coups pour l'épuiser par la perte de son sang ; ils lui serrent la gueule, & avec la même corde, ils lui attachent la queue à la tête, & les pattes par-dessus le dos, afin de lui ôter tout mouvement, sans néanmoins le faire mourir.

Il seroit aisé d'entrer dans un plus grand détail sur les Poissons extraordinaires qui se trouvent dans la Mer & dans les Fleuves des Indes ; il ne faudroit pour cela que suivre Gesnere, Aldrovande & Ruysch. Celui-ci donne la description & les figures de trois cens Aquatiques d'espèces différentes que les Voïageurs ont

(*d*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. 2, p. 255.

découverts depuis l'établissement du Commerce & de la Navigation. Mais nous n'avons pas entrepris de faire une Histoire naturelle complette. Notre dessein se termine à donner quelques connoissances particulieres des animaux qui ont excité l'admiration & la curiosité de tous les siécles. Nous suivrons la même regle pour les Oiseaux.

L'Aigle a toujours été regardé comme le Roi de cette espece (*e*), soit par la supériorité de sa force, soit par la fraïeur qu'il inspire à tant d'autres animaux dont il fait sa proie, soit par sa fierté naturelle, soit par la rapidité & l'élévation de son vol. Ce furent ces caracteres qui déterminerent C. Marius, Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 650, avant Jesus-Christ 103, à supprimer (*f*) les figures de Loup, de Minotaure, de Cheval & de Sanglier, que l'on portoit à la tête des Aigle.

(*e*) Voïez la troisiéme Ode du quatriéme Livre d'Horace. *Qualem ministrum fulminis alitem.*

(*f*) PLIN. L. X, c. 4. Noël le Comte en donne une origine plus ancienne selon la Fable. *Mythol.* L. I, p. 85.

Légions Romaines, pour y ſubſtituer un Aigle à demi éploïé, comme un emblême qui renfermoit toute la ſignification des autres, & qui étoit plus propre (*g*) à exciter l'ardeur, le courage & l'émulation des Soldats. Ariſtomène l'avoit fait graver à ce deſſein ſur ſon bouclier (*h*).

Sa groſſeur. Des ſix ſortes d'Aigles que Pline (*i*) diſtingue, les deux plus connus & les plus remarquables ſont le Melanaëtos & l'Haliaëtos, Ruyſch y ajoute le Chryſaëtos, dont la nature eſt preſque ſemblable. Il eſt difficile de déterminer la groſſeur ordinaire de cet Oiſeau. Les Mémoires de l'Académie des Sciences (*l*) donnant la deſcription d'une Aigle femelle qui fut diſſéquée à Paris, diſent qu'elle avoit deux piés neuf pouces de long depuis l'extrêmité du bec juſqu'à celle de la queue, ſept piés & demi d'un bout de l'aîle

(*g*) On en voit l'effet dans Valère Maxime, L. I, c. 6, n. 11.

(*h*) PAUSAN. L. IV, p. 319.

(*i*) IBID. c. 3, & ARIST. L. IX, c. 32. RUYSCH. tom I, *de avibus*, c. 1 *& ſeq.*

(*l*) Tom. III, part. 2, p. 89.

à l'autre, lorſqu'elles étoient étendues dans toutes leur longueur, & que l'animal entier peſoit dix livres. Mais certainement il n'étoit pas de la grande eſpèce. On en trouva un nid en Europe même, entre Miſene & Dreſde, dans lequel il y avoit trois petits (*m*) qui n'étoient pas encore en état de voler, quoique leurs aîles euſſent enſemble ſept aunes de long. S'il eſt vrai que cet Oiſeau vive un ſiécle (*n*), & qu'il croiſſe juſqu'à ſa mort, on peut croire ce que dit Athénée (*o*), qu'au triomphe de Ptolémée on porta par ornement des Aigles, dont les aîles avoient vingt coudées. Ceux des Indes aïant toujours été regardés comme au-deſſus des autres, ils doivent encore exceder en grandeur.

Les Naturaliſtes (*p*) ont remarqué que l'Aigle avoit l'œil vif, menaçant, un peu enfoncé, couvert par une ſaillie de l'os du front, qui Sa nature.

(*m*) RUYCH. tom. I, *De Avibus*, p. 1.
(*n*) BOCHART. *Hierozoic.* Part. I, L. I, c. 3.
(*o*) *Deipnoſ.* L. V.
(*p*) Mem. de l'Acad. RUYSCH & ALDROVANDE, *Ornithologia.* L. II, c. 2. PIERR. *Hierogl.* L. XIX.

fait comme un sourcil avancé, au-dessous duquel est un rebord dur & osseux, composé de plusieurs pierres jointes & posées les unes sur les autres comme des écailles : la couleur de l'œil est un isabelle fort vif, & il a l'éclat d'une topaze. Sa langue ne se termine pas en pointe ainsi qu'à tous les Oiseaux ; elle est cartilagineuse & presque quarrée par le bout ; sa racine a deux pointes dures, semblables à celles qui sont au bas du fer d'une fleche. L'œsophage marque la voracité de cet animal. Lorsqu'on le soufle pour le dilater, il s'élargit jusqu'à deux pouces de diametre. Ses os sont extrêmement durs & n'ont que fort peu de moële. On prétend qu'il a la cervelle si chaude, que si l'on en prenoit en poudre, elle seroit capable d'aliéner l'esprit. Son sang est épais & fibreux ; son fiel acre, mordant, rouillant aussitôt tout ce qu'il touche ; ses plumes mêmes sont corrosives, & rongent celles que l'on mêleroit parmi elles.

Sa voracité. La voracité de cet animal est si grande, qu'il ravage tous les lieux

voiſins, qui ſuffiſent à peine à lui fournir la proie qui eſt néceſſaire pour ſa nourriture. Auſſi remarque-t-on qu'il ne ſe trouve point deux Aigles dans un même quartier. Ariſtote & Pline diſent que les Aigles chaſſent leurs petits, non-ſeulement hors de leurs aires ou de leurs nids, mais encore du Païs qu'ils habitent, quand ils commencent à pouvoir voler. Ils ne ſe contentent pas des grands Oiſeaux qu'ils prennent, comme des Poules, des Oyes & des Grues. Ils chaſſent les Lapins, les Liévres, les Moutons, les Chevreaux, qu'ils enlévent & qu'ils emportent. Ælien (q) raconte quelque choſe de plus extraordinaire, que l'on avoit vu dans l'île de Créte. Un Aigle d'une grandeur prodigieuſe attaquoit les Taureaux avec autant de hardieſſe que les animaux les plus foibles & les plus timides ; & ſa fureur lui donnoit l'induſtrie de les vaincre. Après s'être poſé entre leurs cornes, il leur déchiroit la tête à coups de bec ; ſouvent il leur cre-

(q) ÆLIANUS, *De Animal.* L. II, c. 39.

voit les yeux, ou les couvroit de ses aîles, jusqu'à ce que le Taureau furieux s'emportât de toutes parts, & allât se jetter dans un marais ou un précipice ; alors l'Aigle lui déchiroit le ventre & achevoit de le mettre à mort, pour en faire sa proie. Ne vivant ainsi que de la chair des animaux qu'il tue, il s'abreuve de leur sang, & ne boit jamais d'eau, excepté quand il est malade. On prétend (r) que le Cigne est le seul qui puisse lui résister, & que souvent il le fait avec succès. Un Ancien nous a laissé une description curieuse du combat de ces deux Oiseaux; mais elle paroît plus fondée sur son imagination que sur la vérité. Tous les autres animaux apréhendent l'Aigle au souverain dégré ; ils frémissent à son cri (s), & dès que le Dragon même l'entend, il se réfugie dans son antre. Les Poissons ne sont pas à l'abri de sa voracité. Il les aperçoit jusques dans le fond de

(r) STATIUS, *Thebaid*, L, III.

(s) ARIST. L. IX. c. 1. ÆLIAN. L. II, c. 26. OVID. *Met.* L. VIII, *Fab.* 2. ISIDOR. *Origin.* L. XII, c. 7.

l'eau en planant sur la Mer ou sur les Lacs, il plonge aussi-tôt avec la rapidité du trait, & les entraîne sur le rivage où il les dévore. C'est pour ces motifs que les Indiens lui font une guerre mortelle (*t*), en le tirant avec des fléches ardentes. On dit qu'il hait le Roitelet, & qu'il en a peur.

Cette vivacité de lumiere est une autre qualité de l'Aigle, qui le met au-dessus de tous les animaux. Il semble même sentir cet avantage, & être jaloux de le conserver dans son espèce. Dès que ses petits (*u*) commencent à prendre de la force, il les tourne contre le Soleil & les oblige à le regarder fixement. S'il s'en trouve quelqu'un des trois qui ne puisse soutenir l'ardeur & la vivacité de ses raïons, il le chasse de l'aire, comme s'il ne le jugeoit pas digne de vivre & de lui appartenir. Il s'attache aux autres avec une affection singuliere, jusqu'à exposer sa

Ses yeux & son vol.

(*t*) PHILOSTRAT. *Vita Apollon.* L. II, c. 3.

(*u*) PLIN. L. X, c. 4. ÆLIAN L. II, c. 40. LUCANUS. *Civ. Belli*, L. IX, v. 902. CLAUDIAN, *Præfat. in 3 Consulat. Honorii Aug.*

vie pour les conserver, & combattre vivement contre ceux qui voudroient les enlever. On le voit voltiger de différentes manieres autour de l'aire pour leur aprendre à voler. Il les prend ensuite sur son dos ; il les éléve de plus en plus à différentes fois ; il les quitte au milieu de son trajet pour les éprouver ; & s'il s'aperçoit qu'ils ne puissent encore se soutenir seuls, & qu'ils courent quelque risque en tombant, il s'élance sous eux avec rapidité, & les reçoit entre ses aîles. C'est le seul de tous les Oiseaux à qui la nature inspire cette espèce de manége, que l'Ecriture (x) a choisi comme un simbole expressif de la tendresse avec laquelle Dieu a protegé son peuple dans le désert.

Par ces premieres instructions l'Aigle aprend à porter son vol jusqu'à la plus haute region de l'air, où il se dérobe à nos yeux, malgré sa grosseur, & il tend toujours vers le

(x) *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, & super eos volitans. Expandit alas suas & assumpsit eum, atque portavit in humeris suis*, Deuteron. C. XXXII, v. 11.

Soleil. De-là est venue la fable de Ganymede, enlevé par un Aigle pour servir le Nectar des Dieux. La superstition ajouta qu'il portoit l'ame des Heros dans le Ciel (y). On dit (z) que la raison pour laquelle les Aigles, qui n'ont pas les fibres des yeux plus fortes que les autres animaux, peuvent cependant regarder plus fixement le Soleil, & en supporter plus facilement les raïons, est qu'ils ont deux paupieres; l'une dont ils se ferment entierement les yeux; l'autre, qui est plus délicate, dont ils se les couvrent lorsqu'ils regardent quelque corps lumineux, pour s'en rendre ainsi la lumiere plus supportable. Mais on ne parle point de cette paupiere intérieure dans l'anatomie des Aigles aux Mémoires de l'Académie; quoique la partie de l'œil s'y trouve très-détaillée. Quoi qu'il en soit, on convient que l'Aigle s'éléve vers le Soleil à une hauteur prodigieuse. Cet instinct lui

(y) *Vide* KIPPINGUM, *Antiquit. Rom.* p. 509 *& seq.*

(z) P. ANGE, Jésuite, *Traité d'Optique.*

procure un renouvellement de force & de jeunesse, dont les Sçavans & les Critiques mêmes conviennent. Tous les dix ans (*a*) ses plumes deviennent trop pesantes & moins propres pour voler. Alors, il fait un effort, il s'aproche du Soleil plus près qu'à l'ordinaire; & après s'être excessivement échaufé, il se plonge tout à coup dans la Mer; ses plumes tombent, & il en renaît d'autres, qui lui rendent sa premiere force. C'est peut être ce que David a voulu exprimer par ces paroles: *Votre jeunesse sera renouvellée comme celle de l'Aigle* (*b*).

Ælien (*c*) lui attribue un instinct particulier de reconnoissance. Il dit que celui que Pyrrhus avoit élevé & qui le suivoit par-tout, fut si sensible à la mort de cet illustre Guerrier, qu'il ne voulut point quitter son corps, ni prendre désormais aucune nourriture. Un autre se jetta dans le bucher où il vit qu'on bru-

(*a*) BOCHART, *Hierozoic.* II part. L. II, c. 1 & *seq.*

(*b*) *Psalmo* CII.

(*c*) *De Animalibus*, L. II, c. 40.

soit le cadavre de celui qui l'avoit fait vivre jusqu'à ce moment. On trouve dans l'aire ou le nid de l'Aigle, une pierre nommée *aëtitès* (*d*), que l'on dit être très-favorable à l'accouchement des femmes.

L'Autruche est aux autres Oiseaux pour sa grosseur ; ce qu'est l'Aigle par la supériorité de ses caracteres. Les huit qui furent disloquées à Paris, & dont M. Perrault (*e*) donne la description, étoient à peu près de la même force. Elles avoient sept piés de haut depuis le dessus de la tête jusqu'à terre ; savoir, environ quatre piés depuis le dessus du dos jusqu'à la plante des piés, & trois depuis la naissance du cou jusqu'au dessus de la tête. De-là jusqu'au croupion, le cou étant étendu en ligne droite avec le dos, elles avoient six piés de longueur. La queue en avoit un, l'aîle sans les plumes un & demi, & trois avec les plumes. Autruche.

(*d*) PLIN. *& alii.*

(*e*) Mem. de l'Acad. tom. III, part. III, p. 113. Voïez aussi PIERIUS *Hierogl.* L. XXV.

Tout paroît singulier dans cet animal. Sa tête, qu'il porte aussi droite & aussi fier que le Chameau ; dont les Anciens lui ont donné le nom, a quelque chose de celle de l'Oye, avec cette différence que le bec n'est pas si long, qu'il a une grande ouverture aux narines, selon quelques-uns, les yeux fort ronds, & menaçans ; le cou, la tête & les cuisses sans plumes, & deux doigts seulement à chaque pié.

Ses plumes. C'est des plumes de cet animal que l'on fait les panaches & les plumets ; & quoique tout le monde les connoisse, il ne sera pas inutile d'en montrer la singularité. Elles sont pour l'ordinaire blanches & noires alternativement ; & quelques-unes grises ; celles que nous voïons d'autres couleurs sont teintes. Tous les autres Oiseaux ont des plumes de deux sortes ; les unes molles & lanugineuses, pour leur servir comme de fourures, & les garantir du froid ou de l'eau ; les autres dures & propres à voler. Celles de l'Autruche au contraire sont

toutes presque aussi molles & aussi éfilées que le duvet ; & elles ne leur servent ni à voler, ni à les couvrir assez commodément pour les deffendre des injures du dehors. On remarque encore dans celles des aîles une autre égalité qui leur est particuliere : celles des autres Oiseaux ont toujours un côté plus large que l'autre, & se terminent en pointe ; mais celles de l'Autruche ont le tuïau précisément au milieu de la plume. Il y a sujet de croire que cette égalité est le fondement du Hieroglyphe des Egyptiens (*f*), qui représentent la Justice par une plume d'Autruche.

Pour mieux connoître la différence des siennes avec celles des autres Oiseaux, il faut remarquer que la nature les a construites de maniere à être propres pour voler, ce qui dépend de deux causes. La premiere, que l'air résiste beaucoup au battement de l'aîle, afin que l'Oiseau s'y apuie davantage ; la seconde, que le même air résiste le moins qu'il est

(*f*) Voïez PIERIUS, *Hierogl.* L. XXV, p. 178.

possible au rehaussement de l'aîle; afin qu'en la relevant, l'Oiseau ne perde pas l'avantage qu'il a déja gagné par le premier battement; & que l'effort qu'il fait en relevant l'aîle soit moindre que celui qu'il fait en l'abaissant. C'est pour ces raisons que le tuïau de leurs plumes, surtout aux aîles, a de la consistance dans toute sa longueur; que les branches de la barbe qui y tient, quoique fort minces, sont liées entr'elles dans la longueur; enfin qu'elles sont arondies & pliantes par-dessus, & qu'elles forment une espèce de cavité & de résistance par-dessous, dont l'arrangement augmente la force, en se soutenant les unes les autres, comme on le voit dans l'aîle, dont nous parlons principalement.

Elles ne peuvent lui servir pour voler.

Or toute cette mécanique, digne d'admiration, manque aux plumes & aux aîles de l'Autruche. Car les fibres des barbes qui sont aux deux côtés du tuïau ne sont jamais collées les unes contre les autres, mais flotantes & fléxibles. N'étant point

crochues, mais droites & égales, elles n'ont aucune des diſpoſitions néceſſaires à faciliter l'entrelacement que nous voïons dans celles des autres Oiſeaux. C'eſt cette obſervation qui a fait dire à Ariſtote (*g*), que les plumes de l'Autruche ſont ſemblables au poil des animaux terreſtres, c'eſt-à-dire, plus propres à couvrir ſon corps qu'à voler. Auſſi ne s'éleve-t-elle jamais de terre. Mais elle court d'une ſi grande rapidité (*h*), qu'on ne la chaſſe qu'avec des Levriers ou des Chevaux très-légers, dreſſés à cet uſage. Les Barbes d'Afrique qui y ſont propres, ſe vendent jusqu'à cent ducats. Tous les Naturaliſtes ont cru que le battement des aîles de l'Autruche, ne contribuoit pas moins à la vîteſſe de ſa courſe, que la hauteur & la fermeté de ſes jambes. Mais M. Perrault a fait voir dans les Mémoires de l'Académie (*i*), que la nature

(*g*) *De Animalib.* L. IV, c. 4.

(*h*) ÆLIAN. L. II, c. 27. PLIN. L. X, c. 1. JOB. XXXIX, v. 18. *Deridet equum & aſcenſorem ejus.*

(*i*) *Tom. cit.* p. 120 *& ſuiv.*

particuliere des plumes de cet animal, ne lui pouvoit être d'aucun secours pour cet effet; & qu'elles ne lui servoient au plus que comme les banderolles servent à un navire, non pas comme les voiles, ainsi qu'on se l'étoit toujours persuadé. Le mouvement des aîles de l'Autruche, dit-il, ne peut tout au plus servir que de la même maniere que celui de la queue des poissons, qui est un mouvement propre à les faire avancer. Mais il est constant que ses plumes ne peuvent faire cet effet, étant bouchonnées, éfilées & flottantes comme elles sont; car il faudroit pour cela que l'organe eût un plan droit, égal & ferme, tel qu'il est dans un gouvernail, dans un aviron, & dans l'aîle d'un moulin à vent; ce qui n'est pas. Il y a apparence que l'Auteur du Livre de Job, avoit fait réflexion sur toutes ces choses, quand il a décrit (*ii*) l'Autruche comme un animal à qui Dieu a refusé l'adresse qu'il a donnée aux autres Oiseaux, & qu'il ne l'a point

(*ii*) JOB. C. XXXIX., ỳ. 13.

aussi pourvu d'organes commodes pour exercer l'admirable action du vol, ne faisant gueres d'autre usage de ses aîles, que de les élever pour recevoir l'impulsion du vent, lorsqu'il est favorable à sa course. Encore a-t-on remarqué depuis peu dans la chasse de l'Autruche, que souvent elle a si peu d'adresse pour ménager le vent qui donne dans ses aîles, que les Chasseurs en tirent avantage, en la poursuivant du côté que vient le vent, qui pour l'ordinaire la fait trébucher quand il est fort. On prétend (*l*) qu'elle a l'industrie de prendre des pierres dans sa patte, & de les jetter adroitement aux Chasseurs qui la lancent.

L'interieur de cet animal n'est pas moins remarquable que l'extérieur. Nous ne parlerons que de son estomac, où se dissolvent les matieres les plus dures ; & nous suivrons encore ce que dit M. Perrault d'une des Autruches qui furent disséquées. Le gesier de ce sujet faisoit un ovale

Sa nourriture.

(*l*) ÆLIAN. *De Anim.* L. IV, c. 37.

qui avoit quinze pouces de long ſur huit de large. Il étoit ſéparé en dedans en deux ventricules par une éminence formée par ſa chair muſculeuſe, qui vers le milieu étoit plus épaiſſe qu'ailleurs de plus de deux pouces. On trouva ces deux cavités remplies de foin, d'herbes, d'orge, de féves, d'os & de cailloux, dont quelques-uns étoient de la groſſeur d'un œuf de poule; & environ ſoixante & dix liards. Ils étoient la plûpart uſés & conſumés preſque des trois quarts, étant raïés par leur frottement mutuel & par celui des cailloux; non par l'éroſion qu'une humeur ou eſprit acide auroit cauſé; parceque quelques-unes de ces piéces, qui étoient pliées & creuſes d'un côté, étoient tellemement luiſantes ſur la partie relevée, qu'on n'y voïoit plus aucune trace de monnoie; au lieu que le côté qui étoit cave n'étoit point endommagé, ſa cavité l'aïant garanti des effets du frottement. Tout le reſte de ce qui étoit contenu dans le geſier, tant les

pierres,

pierres, que les os, les légumes & le foin, étoit verdi.

Les Naturalistes anciens n'avoient donc pas fait attention à cette verdeur & à cette attrition des piéces de cuivre, quand ils ont dit que les pierres & le fer dont les Autruches se remplissent, se dissolvoient dans leur ventricule par une vertu particuliere que la nature a donnée aux ventricules de différens animaux, par laquelle les uns digerent les poissons, les autres les os & les chairs crues, & que l'Autruche a été pourvue de celle de digerer les métaux & les pierres. Car si le ventricule de cet animal avoit une faculté particuliere pour digerer les métaux, il les digéreroit de la même maniere que les autres choses, en les fondant & les liquefiant; or c'est ce qui est contraire à l'expérience, qui montre que la dissolution des métaux se fait dans son estomac de la même maniere qu'elle auroit été faite hors de ce ventricule, si le cuivre avoit été remué & broïé avec des herbes, ou quelque liqueur aci-

Comment elle digere.

de ou salée, de quelque nature qu'elle puisse être. Il est donc croïable que l'Autruche étant un animal vorace, qui a besoin d'avaler quelque chose de dur pour l'aider à broïer sa nourriture, elle abuse de l'instinct que la nature lui a donné pour cela, lorsqu'elle avale du fer & principalement du cuivre, qui se change en poison dans son estomac, au lieu de se tourner en nourriture. En effet, nous avons apris de ceux qui gouvernent ces animaux dans la Ménagerie de Versailles, que les Autruches qui avalent beaucoup de fer ou de cuivre, meurent bien-tôt après, & qu'ils ont ordre d'empêcher qu'on ne leur en jette.

Ses œufs. L'extrême chaleur de son temperamment ne contribue pas peu à sa fécondité. Sa ponte est ordinairement de quatre-vingts œufs, dont chacun pése douze ou quinze livres, & peut faire le repas de six ou sept personnes. Leur cocque est presque aussi dure que la pierre; ainsi ce n'est pas dans la crainte de les casser que l'Autruche les abandonne, & qu'elle

laisse au Soleil le soin de faire éclore ses petits. Il y a plus d'aparence que c'est ou par oubli, car elle les pond en différens endroits & les couvre de sable; ou par une dureté d'instinct, dont l'Ecriture (*m*) fait un simbole de cruauté. Ses petits n'en viennent pas moins heureusement; puisqu'on voit les Autruches par troupeau dans plusieurs Isles des Indes, dans l'Arabie, la Syrie, l'Afrique, & l'Amérique méridionale. La crédulité des Arabes leur a fait dire que cet animal couvoit ses œufs par ses seuls regards. Voici comment s'en exprime un Voïageur (*n*): » J'ai lu dans un vieux Manuscrit » Arabe, que lorsque cet oiseau » veut couver ses œufs, il ne se met » pas dessus comme font les autres, » mais le mâle & la femelle les cou» vent avec leurs regards seulement; » & lorsque l'un d'eux a besoin » d'aller chercher sa nourriture, il » avertit son compagnon par son

(*m*) JOB XXXIX; v. 14 *& seq. Item.* JEREM. *Thren.* c. IV, v. 3. V. BOCHARD, *Hieroz.* I. part. L. I, c. 3.

(*n*) LE P. VANSLEBE, Relat. d'Egypte, p. 103.

» cri, & celui-ci reste, continuant » à regarder ses œufs, jusqu'à ce » que l'autre soit revenu ; & de » même encore, quand celui-ci a » besoin à son tour d'aller chercher » sa nourriture, il avertit de la » même maniere son compagnon, » afin qu'il demeure, & afin qu'in- » cessamment l'un d'eux soit tou- » jours pour regarder ses œufs, jus- » qu'à ce que les poussins soient » éclos ; car s'ils discontinuoient » d'un moment, ils se corromproient » & n'auroient aucun poussin. » Mais cette prétendue observation est une fable qui ne mérite pas qu'on y ajoute foi. Les Ethiopiens mangent ces œufs (o), & les regardent comme un mets exquis. Ils font des vases de leurs cocques, ou même des bonnets qu'ils estiment beaucoup. Quoique la chair de cet oiseau soit dégoutante & de mauvaise odeur, les Peuples de Numidie ne laissent pas d'en manger. Il faut au contraire que la cervelle ait un goût particulier & excellent, puisque l'Empereur He-

(o) MARMOL. Descript. de l'Afrique.

liogabale (*p*) fit servir celle de six cens Autruches dans un grands repas qu'il donna à toute sa Cour. Ælien dit aussi (*q*) que les Rois des Indes en faisoient leurs délices.

Avant l'année 1597 (*r*), on n'avoit point vû de Casoar en Europe, & nul Auteur des Anciens & des Modernes n'en avoit parlé. Les Hollandois en aporterent un au retour de leur premier voïage aux Indes Orientales. Il leur avoit été donné comme une chose rare par un Prince de l'isle de Java. En 1671, le Gouverneur de Madagascar en envoïa au Roi un qu'il avoit acheté des Marchands qui revenoient des Indes, & qui vécut quatre ans à Versailles. C'est le premier qui ait paru en France, & depuis on en a aporté d'autres, qui ont été examinés & disséqués par Messieurs de l'Académie des Sciences. Casoars.

Cet Oiseau est, après l'Autruche, Sa description.

(*p*) LAMPRIDIUS *in Heliogabalo.*
(*q*) ÆLIAN L. XIV, c. 13.
(*r*) Memoires de l'Acad. tom. III, part. 3, p. 155 *& suiv.*

le plus grand & le plus gros de tous ceux que nous connoissons. L'un de ceux qui ont été disséqués à Paris, avoit cinq piés & demi de long depuis l'extrêmité du bec, jusqu'à celle des ongles ; les jambes avoient deux piés & demi depuis le ventre jusqu'au bout des ongles ; la tête & le col un pié & demi ; le plus grand des doigts, compris l'ongle, portoit cinq pouces de long ; & l'ongle seul du petit doigt avoit trois pouces & demi. Mais l'aîle qui n'est composée que de cinq tuïaux dégarnis, étoit si petite, qu'elle ne paroissoit point, étant cachée sous les plumes du dos. On voit par la figure qui est dans les Mémoires, que la tête, le col & la bosse de l'estomac de cet animal sont sans plumes ; que le reste du corps paroît plûtôt garni de poil que de plumes ; que les appendices de chair dont le bec des poules est ordinairement garni, sont au bas du col en cet oiseau ; que la tête est couverte d'une fort grande crête, semblable au cimier d'un casque ; que le bec est fendu par le

bout; qu'au lieu de plumes, les aîles n'ont que cinq tuïaux sans barbes; & que le croupïon & les piés sont extraordinairement gros.

Singularité de ses plumes.

Ce qui couvre le corps du Casoar ressemble mieux à du poil qu'à des plumes, tant leurs barbes sont dures, pointues & clair semées. La plûpart de ces plumes sont doubles, aïant deux longües tiges, qui sortent d'un même tuïau fort court, celles qui garnissent le croupion ont un peu plus d'un pié, & aprochent du crin du Cheval, ou des soies du Sanglier, sans jetter aucunes fibres. Leur tige est platte, noire, luisante, & par nœuds en-dessous; & de chaque nœud il sort une barbe. Tout le col du Casoar est dégarni de poil & de plumes comme la tête du Coq-d'Inde, & il est tacheté de marques bleues, violettes & rouges.

Pelican.

La fable s'est jointe à l'histoire pour faire du Pelican un simbole parfait de la tendresse paternelle, & de ce que nous avons de plus auguste dans la Religion. On n'a pas

encore découvert jusqu'à présent sur quelle autorité les Peres de l'Eglise ont dit (*ſ*), que la femelle du Pelican tuoit ses petits, à force de les caresser & de les frotter avec son bec ; qu'elle demeuroit auprès d'eux pendant trois jours, donnant les marques d'une extrême douleur ; que le mâle, encore plus sensible qu'elle, se déchiroit la poitrine à coup de bec, & que le sang qui en sortoit rendoit la vie à ses petits. On ne trouve rien de semblable dans tous les Naturalistes anciens qui nous sont connus. C'est, dit Vossius (*t*), une fable inventée par un esprit amateur des figures & des Hieroglyphes, pour faire allusion à Jesus-Christ, qui nous a rendu la vie par l'effusion de son sang.

Il est vrai qu'il y a quelque chose dans le Pelican qui peut avoir fait naître cette idée, quoique d'une maniere éloignée. Cet Oiseau a deux noms parmi les Anciens ; Aristote

(*ſ*) PHYSIOLOGUS EPIPHANII, c. VIII. AUG. *in Ps.* 101. ISIDOR. *Origin.* L. XII, c. 7 *& alii.* Vide PIERIUM. *Hierogl.* L. XX, p. 145 *& seq.*

(*t*) VOSSIUS *de Idolol.* L. III, c. 84.

(*u*) &

(*u*) & Ælien (*x*) l'appellent *Pelican*, ou *Pelecan*, & Pline (*y*) le nomme *Onocrotalus*. Le premier de ces noms signifie une chose qui coupe ou qui perce ; & l'autre, le bruit que fait un âne par sa voix. Les Modernes qui se sont plûtôt arrêtés à la signification de ces noms, & aux raports qu'ils ont aux propriétés de différens Oiseaux, qu'aux descriptions que les Anciens nous ont laissées de celui-ci, trouvent de la difficulté à marquer quel est l'oiseau que l'on doit apeller Pelican ; & ce que c'est que l'Onocrotale. Quelques-uns (*z*) croient que le Butor est l'Onocrotale, parce qu'il perce la terre avec son bec, & qu'il y fait un bruit considérable. D'autres (*a*) veulent que le Pelican des Anciens soit la Palette, à cause de la figure de son bec qui ressemble à une coignée. Mais on voit dans les Mémoires de l'Académie, que la

(*u*) *De Anim.* L. IX, c. 10.
(*x*) Lib. III, c. 20.
(*y*) PLIN. L. X, c. 47.
(*z*) BELON. Des Oiseaux, L. III, c. 2.
(*a*) MANDESLO, p. 88.

nature ne le lui a pas formé pour cet usage. Vossius (*b*) ne doute pas que ce ne soit le *Picus Martius*, & Bochart (*c*) rapporte plusieurs témoignages pour prouver que c'est le *Nicticorax* de David. Ce sont peut-être ces variations qui ont fait dire au Pere Hardouin (*d*) que le Pelican étoit un oiseau inconnu & fabuleux.

Sa description.

Cependant, la description que nous en ont laissé les Anciens, s'accorde si parfaitement avec les observations des Modernes, qu'on ne peut révoquer en doute l'existence de cet Oiseau, soit qu'on le nomme Pelican, soit qu'on le nomme Onocrotale, suivant ses deux propriétés différentes. Il en est de terre, il en est d'aquatiques, & la figure des uns & des autres, est à peu près la même. L'un de ceux dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie (*e*), avoit onze piés de long d'une extrémité des aîles à l'autre; cinq

(*b*) Vossius. *Loc. cit.*
(*c*) *Hierosoic.* 2 part. L. II, c. 20, p. 276.
(*d*) Plin. Lib. X, cap. 40
(*e*) Tom. III, part. 3.

depuis le bout du bec jusqu'à celui des ongles. Le bec, qui portoit un pouce & huit lignes de largeur, avoit quatorze pouces de long; les pieds, depuis le ventre jusqu'au bout des ongles, avoient quinze pouces; le plus grand doigt en avoit quatre & demi, & le col étoit long de dix pouces.

La force de cet Oiseau surpasse sa grandeur. Aldrovande (f) raporte d'après Sanctius qu'un Onocrotale laissa tomber un enfant Ethiopien, qu'il avoit enlevé extrêmement haut, de même que les Aigles emportent quelquefois des Lapins & des Agneaux pour les donner à leurs petits. Comme ceux-ci, qui ont la gloire de primer sur le reste des oiseaux, il prend son essor jusques dans les nues. Culmanus dans une Lettre écrite à Gesner célébre Naturaliste (g), parle d'un Onocrotale privé, qui s'élevoit si haut, qu'il ne paroissoit pas plus gros qu'un Hirondelle. Après avoir suivi long- Sa force & son vol.

(f) *Ornithol.* L. XIX, c. 2.
(g) *Ornithol.* L. III.

tems l'Empereur Maximilien, volant au-dessus de l'armée quand on marchoit, il fut ensuite nourri par l'ordre de ce Prince sur le pié de quatre écus par jour, & l'on assure qu'il vêcut quatre-vingts ans en Alemagne. Ces observations se raportent parfaitement à celles que l'on a faites sur plusieurs Pelicans qui ont été dans la Ménagerie de Versailles sous le regne de Louis XIV. On y a remarqué que c'étoient les seuls animaux dont il ne soit mort aucun pendant plus de douze ans.

Son plumage. Des deux qui furent disséqués à Paris, le premier avoit tout le plumage blanc, excepté les aîles, où il se trouvoit du noir & du brun en quelques endroits; la blancheur des autres plumes étoit mêlée d'un peu de rouge couleur de chair. Le second n'avoit point de blanc pur, mais il étoit par-tout de couleur de chair, sans aucunes plumes noires. On en a vu de gris presque par-tout le corps, à la réserve de l'extrêmité des aîles, qui étoit blanche. Quelques-uns ont une touffe de plumes

derriere la tête, d'autres ne l'ont pas; ce qui fait voir qu'il y a quelques légeres différences dans le plumage de cet oiseau.

Mais il est aisé de le reconnoître à une marque qui lui est particuliere. Il a sous le bec, que nous avons dit être de quatorze pouces de long, une large poche qui s'étend jusqu'au milieu du col, & qui est sans plumes, dans laquelle il garde ce qu'il prend pour sa nourriture, jusqu'à ce qu'il l'ait préparé à la digestion. Lorsqu'il n'y a rien qui puisse l'incommoder, il l'avale entierement; mais s'il sent quelque chose d'indigeste, il rejette tout, & ne choisit que ce qui lui est bon. Les Anciens l'ont expressément remarqué comme les Modernes. Les Pelicans aquatiques, dit Aristote (*h*), avalent beaucoup de coquillages, qu'ils gardent jusqu'à ce que la chaleur ou une liqueur dissolvante les aient fait ouvrir; ils les rejettent ensuite, & ne prennent que ce qui leur est bon. Ælien dit la même chose en termes Sa poche.

(*h*) *De Anim.* L. IX, c. 10 & *lib. Memorabilium*,

encore plus clairs (*i*). Ce qu'il dit ailleurs (*l*) de l'oiseau des Indes qu'il nomme *Cela*, ressemble si parfaitement en tout à l'Onocrotale, que Casaubon a remarqué que c'étoit le même oiseau sous deux noms différens. Suivant Pline (*m*), l'Onocrotale ne differe de l'Oie qu'en ce qu'il a sous la gorge une espèce de ventre fort grand, d'où il retire sa nourriture pour choisir ce qui lui convient.

Jean-Georges Volkamer dans ses Ephémerides de la nature, dit (*n*) avoir vû à la Foire de Leyde un Pelican, que son maître gardoit depuis cinquante ans. Il étoit plus grand & plus fort qu'un Aigle, mais très-semblable à cet oiseau par sa figure & par sa couleur, excepté que depuis la tête jusqu'aux aîles il blanchissoit de vieillesse. Il prétend que c'est de tous les oiseaux celui qui vit le plus long-tems, qu'il rajeunit comme l'Aigle, & que souvent

(i) *De Anim.* L. III, c. 20.
(l) Lib. XVI, c 4.
(m) *Hist. nat.* Lib. X, c. 47.
(n) DECAD. III, AN. IV, p. 247 & suiv.

il passe un siécle. Il ajoûte que ce faux œsophage qu'il a sous le col, forme une capacité assez grande, pour qu'on y puisse mettre la main, comme il fit; qu'il y mania les alimens qui y étoient; qu'il les sentit à demi digerés, si chauds qu'il lui brûloient la main; & que c'est de-là qu'il les retire pour les donner à ses petits.

Puisque les Anciens avoient déja observé comme Volkamer cette singularité du Pelican, il ne faut pas douter qu'elle ne soit le seul fondement sur lequel est fondée l'allusion des Peres de l'Eglise, quand ils ont dit que cet oiseau se déchiroit les entrailles avec le bec, pour nourir ou faire revivre ses petits du sang qui en découle. Mais on pourroit en dire autant de la plûpart des autres oiseaux, que tout le monde sait prendre une grande quantité de nourriture, dont ils se remplissent le gosier pour la porter ensuite à leur femelle quand elle couve, ou à leurs petits.

Ce que les Peres Latins ont attribué au Pélican, n'est rien par com- Phœnix.

paraiſon aux fables puériles que les anciens Grecs nous ont débitées ſur le Phœnix, oiſeau auſſi fabuleux que leur célébre chimere. Ils le repréſentoient (o) de la grandeur d'un Aigle, la tête timbrée d'un pennage exquis, les plumes du col dorées, les autres pourprées, la queue blanche, mêlée de pennes incarnates, & les yeux étincelans comme des étoiles. Le Sénateur Manilius eſt le premier qui en ait donné la connoiſſance aux Latins au retour d'une expédition en Orient. Ce qu'il en racontoit parut ſi merveilleux, que le bruit s'en répandit auſſi-tôt. On le crut d'autant plus volontiers, qu'il citoit le témoignage conſtant des Grecs & des Orientaux, & qu'on ne pouvoit eſperer de s'en aſſûrer par ſoi-même.

Fable ſur cet Oiſeau.

L'erreur étoit auſſi autoriſée que le fait le plus conſtant; & l'on en parloit comme d'une choſe avouée

(o) HEROD. L. II. PLIN. L. X, cap. 2. SOLIN. *Polyhiſtor*, cap. 33. PIER. *Hieroglyf.* Lib. XX, *fol.* 144.

pour certaine de tout le monde. Saint Clément Pape (p) écrivant aux Corinthiens, au nom de l'Eglise de Rome, se sert de l'exemple d'un Phœnix pour leur prouver la résurrection ; il raporte tout ce que l'on disoit de cet oiseau extraordinaire. Voici comment il s'exprime : « Considerons ce prodige qui arrive dans » l'Orient, où l'on voit un oiseau » qui s'apelle Phœnix ; qui est le » seul & l'unique de son espèce. Cet » animal vit l'espace de cinq cens » ans ; & lorsqu'il se sent près de » mourir, il se fait un nid de myrrhe, d'encens, & d'autres aromates ; » il y entre, & après un certain tems, » il y finit ses jours. De sa chair » pourrie il naît une espèce de Ver, » qui s'étant nourri quelque tems de » la substance de cet animal, commence d'abord à se couvrir de » plumes ; & lorsqu'il est devenu » plus fort, il prend le nid où sont » renfermés les os de celui dont il » est né ; & passant d'Arabie en E- » gypte, il s'avance jusqu'à la ville

(p) S. CLEM. *Epist.* I, n. 25.

» d'Heliopolis. Là en plein jour, & » à la vue de tous les spectateurs, » il vient en volant mettre ces os sur » l'Autel du Soleil ; & ensuite il se » retire. Les Prêtres Egyptiens vont » aussi-tôt consulter leurs annales, & » après d'exactes suputations, ils » trouvent que cet oiseau est venu » précisément au bout de cinq cens » ans ». De l'Italie la fable passa en Afrique, comme on le voit par Tertullien (*q*) qui cite cet exemple pour prouver la même chose que saint Clement. Mais les Anciens varient sur la mort du Phœnix. La plûpart disent (*r*) que lorsqu'il sent arriver sa fin, il se met sur son bucher, qu'il l'allume par le battement de ses aîles & par les raïons du soleil, qu'il s'y laisse consumer, & que c'est de ses cendres qu'il en renaît un autre, ce qui l'avoit fait consacrer au Soleil (*s*). La durée de sa vie fait un

(*q*) TERTUL. *De Resurrect. carn.* cap. 12, p. 387.

(*r*) Voïez ces endroits cités par le Pere Hardouin, au commencement du dixiéme Livre de Pline ; Voïez aussi Gattakerus. *Adversar.* I, pag. 180.

(*s*) TACIT. *Annal.* L. VI, c. 28.

second sujet de variations. Un Roi d'Ethiopie, dont la lettre à un Pape est citée dans Vossius (*t*), ne lui donne que trois siécles. Herodote, Ælien, Philostrate, Orus, Ovide, Tacite, Victor, lui donnent quatre cens quarante ou cinq cens ans. Pline, sur le témoignage de Manilius, dit six cens soixante. Martial & Lactance, mille ; & les Auteurs Arabes, Egyptiens, & les Rabins, vont bien au-delà, parce, disent-ils, qu'il n'a pas mangé du fruit deffendu (*u*). Malgré ces contradictions, & l'aveu même de plusieurs de ces Ecrivains, qui conviennent sincérement que ce que l'on dit du Phœnix est équivoque, Tacite n'en révoque point en doute la réalité, & il paroît convaincu qu'on avoit vu cet oiseau en Egypte dans certains tems (*uu*) D'autres (*x*) qu'il en étoit venu à Rome, dont la présence avoit an-

(*t*) *De Idolol.* L. III, c. 99.

(*u*) V. BOCHART. *Hieros.* Part. II, Lib. VI cap. 5.

(*uu*) *Ubi suprà*; & AUREL. VICTOR dit qu'il y parut la sixiéme année de l'Empereur Claude ; *In Claudio.*

(*x*) DION. CASS. L. LVII. XIPH. *In Tiberio.*

noncé aux Augures de sinistres événemens, comme la mort de Tibere. Le P. Martinius assure qu'on le vit paroître à la Chine au commencement du regne de Kahoar IV. Plusieurs le font venir des Indes.

Mais pour assûrer qu'un oiseau extraordinaire qui paroît est le Phœnix, il faudroit être soi-même certain que c'est le même qui avoit paru plusieurs siécles auparavant ; il faudroit l'avoir vu naître des cendres ou de la chair de son prédécesseur ; sans quoi on ne peut plus marquer sa naissance, la durée de sa vie, sa mort singuliere, & tout ce qui fait le merveilleux de cet oiseau. Or c'est ce qui n'est pas possible, puisque la plûpart des Auteurs le font naître aux Indes, quelques-uns en Arabie, d'autres vers les sources du Nil, tous dans des lieux retirés ou déserts. D'ailleurs c'est un oiseau passager qui ne donne pas le loisir de l'examiner, & qui ne revient, dit-on, qu'après plusieurs siécles. C'est donner du poids à de telles fi-

fictions que de s'arrêter à les réfuter.

L'erreur vient de l'équivoque (y) qu'il y a dans le mot de Phœnix, ou Φοῖνιξ qui signifie également un Palmier, ou un oiseau de ce nom. Parce que la moële du Palmier est très-nourissante, agréable au goût & bonne pour la santé, on a dit qu'elle faisoit vivre très-long-tems, qu'elle guérissoit de dangereuses maladies, & qu'elle retiroit des portes & des bras de la mort. Le même nom de Φοῖνιξ a fait transporter toutes ces qualités à l'oiseau qui le portoit. Il importe peu de savoir si ce sont les Grecs, les Rabins, les Arabes ou les Egyptiens qui ont commencé l'allusion, & qui l'ont ornée des belles circonstances, du nid, des parfums, de l'embrasement, de la mort, de la résurrection & d'un hommage rendu au Soleil dans la Ville où il est adoré. On sait qu'il fut toujours permis aux Poëtes & aux Peintres de hazarder des fictions, qui ne se-

Origine de l'erreur.

(y) BOCHART. *Loco cit.* Le P. LE BRUN, Pratiques superstit. t. 1, c. 5.

roient point recevables, si elles venoient de toute autre personne. Quelques vers accompagnés de la figure d'un oiseau qui renaît de sa cendre, suffisent pour donner du cours à l'erreur, parmi des peuples qui se repaissoient aussi volontiers de ces sortes d'imaginations, que ceux que nous avons nommés. Bede avoit déja découvert cette source d'illusion, en écrivant sur cet endroit du Livre de Job, où le saint Homme dit, qu'il (z) mourra dans le petit nid qu'il s'est fait, & qu'il multipliera ses jours comme le Palmier; c'est-à-dire, en stile figuré, comme le Phœnix. Tertullien, au contraire (zz), a substitué la comparaison de l'oiseau à celle de l'arbre, dans ces paroles de David: *Justus ut palma florebit.* Il a dit; *Florebit enim velut Phœnix de funere, id est de morte.*

Le Semende. Quoique toutes ces réflexions fussent connues à César Scaliger (*a*),

(z) JOB. C. XXIX, v. 18.
(zz) *De Resur. carn.* c. 12, p. 387.
(*a*) *Exercit.* 233.

Il a prétendu néanmoins qu'il y avoit un Phœnix réel, & que c'étoit le *Semendal* ou *Semendal*, que l'on a trouvé dans les contrées méridionales des Indes. Cet oiseau (*b*) a le bec percé à trois étages, comme des tuïaux d'orgue, par lesquels on dit qu'il rend des sons admirables, lorsqu'il est sur le point de mourir. Il se forme un bucher de bois odoriferens, qu'il allume par le battement de ses aîles; il s'y brule, & de ses cendres on voit sortir un Ver particulier, que le tems change en oiseau. Mais la fable se manifeste encore dans les propriétés imaginaires de cet animal. Ce chant mélodieux inspiré par les aproches de la mort, tel qu'on l'attribue aussi au Cigne & au Phœnix, est un discours fabuleux, dont on ne peut donner aucune preuve (*c*), quoiqu'on ait avancé que certaines nations, accoutumées aux exercices de la vie champêtre, en-

(*b*) CARDAN. *De Subtilit.* L. X. *Ex navigatione Nicolai Contii à Poggio data.*

(*c*) PHILOST. *In vitâ Apoll. Tyan.* L. I. c. 20 & L. III, c. 49. *cum notis Olearii.*

tendoient le sens du chant des oiseaux & du cri des animaux. Il est cependant vrai, suivant le témoignage de plusieurs Anciens, qu'il y avoit aux Indes (*d*) un oiseau peut-être unique dans son genre, qui vivoit au milieu des flâmes sans en être endommagé, qui y mettoit ses œufs, & forçoit ses petits à y entrer. On faisoit des habits avec ses plumes, & on les passoit par le feu pour les nettoïer. Les uns ont apellé cet oiseau *Semende* ou *Semendal*, & *Salamandre*. Mais celle-ci est une espèce de Lézard (*e*). S'il n'avoit rien d'extraordinaire que de résister aux ardeurs d'un élément qui semble être fait pour tout détruire, on ne devroit pas (*f*) par cette raison le regarder comme fabuleux. Tout le monde sait qu'il y a dans le bas Languedoc, une sorte de toile faite

(*d*) *Ex variis Autoribus Arab. apud* BOCHART. *Ibid.* p. 823.

(*e*) V. les Memoires de l'Académie, Tom. III, Part. III, p. 77. & PIER. *Hierogl.* L. XVI, f. 119, & seq.

(*f*) Casaubon en donne plusieurs exemples. *In Athen.* L. VIII, c. 13, p. 619.

d'une

d'une pierre particuliere, nommée *Alum de plumes*, dont on ſe ſert à table comme d'une ſerviette ordinaire, & que l'on jette dans le feu quand elle a beſoin d'être néttoïée; de la même maniere que l'on mettroit les nôtres à la leſſive.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

V

CHAPITRE VII.

Révolutions des Indes anciennes.

On ne trouve point de suites des Rois des Indes.

IL ne seroit point étonnant que dans une Histoire particuliere des Indes recueillie d'un si grand nombre d'Ecrivains tant anciens que modernes, le Lecteur s'attendît à trouver une suite des Princes qui ont régné dans ces vastes & florissantes contrées. Elle nous aprendroit sans doute, beaucoup d'événemens intéressans, soit pour la guerre, soit pour la paix, soit pour les arts & les sciences ; elle nous feroit connoître le caractere de la Nation & des Rois qui l'ont gouvernée ; l'histoire en seroit beaucoup plus instructive & plus amusante. Mais quelques recherches que j'aie faites sur cette matiere, je n'ai rien découvert ; & j'ose dire qu'il n'est aucun Ecrivain connu qui ait donné cette suite de Princes que j'aurois voulu trouver.

Tous ceux qui ont écrit sur les Indes, n'en ont parlé qu'en voïageurs qui s'attachent plûtôt aux curiosités, aux choses extraordinaires du païs & à son état présent, qu'à ce qui s'y est passé avant eux. Nous n'avons, d'ailleurs, point d'Ecrivains naturels de la Nation, qui nous ait donné la succéssion de ses Rois. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle nous soit entiérement inconnue.

Leurs forces militaires.

Cependant il est certain que le gouvernement des Indes fut toujours Monarchique; que les Rois y étoient plus multipliés que dans toute autre Nation du monde; & que plusieurs d'entr'eux s'étoient acquis l'Empire sur un grand nombre d'autres. Pline (g), qui avoit sous les yeux différentes Relations, raporte que les Indiens comptoient cent cinquante-trois Rois depuis les conquêtes de Bacchus jusqu'à celles du grand Alexandre; qui faisoient pour eux deux époques mémorables. Il est vrai que ce nombre de Souverains devient suspect par l'exagé-

(g) Hist. Nat. L. VI, c. 18 & 19.

ration de l'intervale qu'il met entre ces deux Conquérans, en comptant 6402 ans & trois mois; à moins que leurs années, du moins dans les premiers tems, ne fussent beaucoup plus courtes que les nôtres comme chez les anciens Egyptiens. Ce qu'il ajoûte n'a rien de contraire aux regles de la vraisemblance. Il dit que les sujets du Roi des Gangarides lui entretenoient soixante & dix mille hommes de pié, mille chevaux & sept cens éléphans; que les Galmodresiens & leurs alliés soldoient à leur Prince cinquante mille hommes de pié, trois mille chevaux & quatre cens éléphans; que la Province des Andares, plus riche & plus étendue que toutes les autres, avoit pour la deffense de ses confins cent mille hommes de pié, deux mille chevaux & mille éléphans; que la contrée des Prasiens dont Palimbrote étoit la capitale, pouvoit lever six cens mille Fantassins, trente mille Cavalliers & neuf mille éléphans. A la faveur de ce foible raïon de lumiere, on voit, 1°. combien les Indes é-

toient peuplées, puisque la seule classe des gens de guerre fournissoit un si grand nombre de combattans dans chaque Province. La raison en est aisée à concevoir, c'est que l'air y est très-pur, les alimens fort sains & abondans, & que jamais les Indiens ne sortoient de leur païs pour aller s'établir ailleurs. 2°. Il semble que l'usage étoit parmi eux de ne point païer d'impôts & de subsides annuels au Prince ; mais qu'ils se chargeoient de défraïer sa maison & ses troupes, comme il se pratiquoit chez les Perses leurs voisins, sous les régnes de Cyrus & de Cambyse. 3°. On voit combien les Eléphans étoient communs dans le païs, & de quelle utilité ils étoient à la guerre. 4°. Il paroît, au contraire, que les Chevaux y étoient rares ; puisque dans les armées, il n'y avoit aucune proportion de la Cavalerie à l'Infanterie. Ceux qui naissent dans le païs sont d'un médiocre usage ; les bons viennent de Perse.

Au défaut de plus grandes Iu- Révolutions

mieres, il faut avoir recours à quelques révolutions éclatantes qui ont occasionné un changement dans le gouvernement de la partie occidentale des Indes. Ces contrées ont fait de tous tems un objet d'émulation pour les Héros de l'Asie, de l'Egypte & de la Grece. Une ancienne tradition aprenoit que Bacchus & Hercule y avoient porté leurs armes. Mais comme il y eut plusieurs Conquérans de ce nom, les Auteurs varient (*h*) sur ceux qui pénétrerent les premiers jusqu'aux Indes; & après de longues discussions, on laisseroit encore des difficultés à résoudre sur ce point & des incertitudes réelles. Il semble néanmoins que ce Bacchus étoit le fils de Sémele; mais on ne peut rien décider sur Hercule.

Megasthene dit dans Arrien (*i*), que Semiramis, qui avoit formé le

(*h*) Voïez sur cette question Lucien *in Bacch*. ARRIAN. *de Exped. Alex.* pag. 318, 319 & 321. DIOD. L. II, p. 123. STRABO. L. XV; p. 711. Q. CURT. L. VIII, c. 10. PHILOST. *Vita Apoll.* L. II, c. 8 & 9. PLIN. L. VI, c. 16 & 17.

(*i*) *In Indicis* c. 5.

projet d'envahir toute l'Asie, fut surprise par la mort, lorsqu'elle se préparoit à marcher contre les Indes.

Quoique Arrien révoque en doute l'expédition de Sesostris dans ces Provinces reculées, elle est si formellement attestée (*l*) par d'autres, qu'on ne peut se refuser à leurs témoignages. Mais elle n'eut aucune suite pour le gouvernement, ce Prince n'aïant pas même rendu tributaires les peuples qu'il avoit subjugués par la terreur de ses armes, content de les avoir soumis à sa puissance. Ses successeurs n'entreprirent pas même de conserver ses conquêtes.

Sous Sesostris.

Celles de Darius fils d'Histaspe eurent des suites plus réelles. Confus d'avoir eu un si mauvais succès dans les déserts de la Scythie, il tourna ses armes contre les Indiens. Il entra dans leurs Roïaumes par surprise (*m*), il les réduisit sous son

Sous Darius Histaspe.

(*l*) V. l'Hist. d'Egypte. p. 232 & suiv.
(*m*) V. l'Hist. des Perses. p. 218.

obéissance; il leur imposa un tribut de soixante talens d'or, qui font près de onze millions par an; il fit de sa conquête la vingtiéme Satrapie de son Empire, & rendit les peuples ses vassaux. Ils servirent désormais en cette qualité sous les enseignes de la Perse. On en voit dans le dénombrement des armées de Xercès, d'Ochus & de Darius Codoman, le dernier de cette Monarchie.

Sous Alexandre. Il est vrai-semblable que le fils d'Hystaspe n'avoit conquis que jusqu'au fleuve Indus; mais Alexandre s'étendit bien au-delà (*n*). Ce Prince à qui rien ne résista jamais efficacement que ses Soldats, avoit résolu de pénétrer jusqu'aux extrémités du continent, pour profiter des faveurs de sa fortune, & il se préparoit à passer l'Hyphase quand les Macédoniens refuserent de le suivre. Aussi les Anciens ne connurent-ils exactement les Indes que jusqu'à ce Fleuve. Déja le vainqueur possédoit

(*n*) Voïez l'Hist. des Macédoniens, Part. V, Lib. V.

sous

sous sa puissance la plus grande partie de ce vaste Roïaume. Le bruit de sa valeur & de ses victoires contre les Perses & les Bactriens y avoit retenti long-tems avant son arrivée. Dès qu'il fut entré sur les frontieres, Taxile, l'un des plus illustres Princes de la Nation, alla lui faire hommage de sa couronne. Mais le Héros, content de sa soumission, le laissa sur le Trône de ses peres, & lui montra que la générosité & la grandeur d'ame n'étoient pas moins estimables en lui que les vertus guerrieres, qui l'avoient annoncé de si loin. Presque tous les Rois du païs marcherent sur les traces de Taxile, & s'en retournerent aussi satisfaits. Porus qui avoit témoigné tant de résistance jusqu'au moment où il n'étoit plus en état de résister, fut moins vaincu par les armes que par l'humanité d'Alexandre. Ce Prince le traita en Roi comme il l'avoit demandé ; il agrandit la puissance de son sceptre ; il l'établit sur la plus grande partie des Rois qui étoient devenu vassaux & tributaires du Hé-

ros de Macédoine, & il ordonna qu'après son départ Porus représenteroit Alexandre. Nous avons par effet remarqué (*o*) qu'un des successeurs de cet illustre Roi des Indes, envoïa des Ambassadeurs à César, pour l'assûrer que quoiqu'il commandât à six cens Rois de sa Nation, il étoit néanmoins prêt à lui obéïr, & à le suivre avec tous ses sujets par-tout où il voudroit le mener combattre.

L'expédition d'Antiochus-le-Grand dans les Indes, ne paroît pas avoir été bien considérable. Il y fit seulement alliance avec Sophagazone (*oo*), qui lui donna plusieurs éléphans & des vivres. Ne voulant pas pénétrer plus loin pour des raisons que les Historiens ne nous apprennent pas, il repartit pour l'Arachosie, laissant Androstènes de Cyzique pour avoir soin d'emporter l'argent que Sophagazone étoit convenu de lui donner.

(*o*) *Supra*, p.
(*oo*) POLYB. L. XI, Hist. c. 8.

CHAPITRE VIII.

Du Commerce des Anciens aux Indes.

CEtte connoissance que les Indiens avoient de la valeur & du mérite du Conquérant Romain, supofoit donc en eux un commerce habituel (*p*) & fréquent avec les Occidentaux depuis la guerre des Macédoniens. Les Gouverneurs & les Colonies qu'Alexandre y avoit laissées, introduisirent dans le païs, non-seulement la langue (*q*), mais encore la Religion des Grecs; ce qui occasionna des voïages continuels & réciproques de la Grece, de la Syrie & de l'Egypte aux Indes. Le récit avantageux que l'on faisoit de ces Roïaumes nouvellement découverts, engagea Ptolémée Philadelphe à y envoïer Megasthène & Denys (*r*), pour lui rendre un compte exact du caractere de ces

(*p*) STRABO, p. 118. PLIN. L. VI, cap. 23 PHILOST. *in vitâ Apoll.* L. III, c. 35.

(*q*) PHILOST. *Vita Apoll.* L. III, c. 14.

(*r*) PLIN. L. VI, c. 17. STRABO. L. II. p. 70. & L. XV. *per totum.*

contrées, du génie de la Nation, & de la force de ses Rois. Mais l'un & l'autre en imposerent au public les fables ridicules, dont ils crurent embellir leur relation. Il auroit fallu porter la crédulité au dernier excès pour ajoûter foi aux contes puériles qu'ils débiterent, peut-être afin d'enchérir sur ceux de Ctesias, de Néarque & d'Onesicrite. Daïmaque & Eratosthène marcherent à peu près sur les mêmes traces. Ils cherchoient plus à dire des merveilles surprenantes, que des choses véritables.

Plus ils relevoïent les raretés & les richesses de ce païs, plus ils inspiroient d'envie aux Marchands d'y tenter le négoce. Philadelphe qui n'avoit pas moins à cœur d'enrichir l'Egypte, que d'y faire fleurir les sciences, leur en facilita les voies. Il fit bâtir la ville de Bérénice (s) sur le bord occidental de la Mer-Rouge. Mais ce Port ne s'étant pas trouvé aussi favorable qu'on l'avoit cru, on se servit de celui de Myos-Hormos qui étoit proche & beau-

(s) STRABO L. XVII, p. 815. PRID. *Ad an.* 259, p. 16. Edit. de Hollande. MAFFEY. *Hist. Jud.* Part. I, L. I, c. 18.

coup meilleur. C'étoit-là que venoient aborder toutes les marchandises que l'on tiroit des Indes, de la Perse, de l'Arabie & de l'Ethiopie. De-là il fit tirer jusqu'à Coptos, ville bâtie sur le Nil un peu au-dessus de Thebes & à douze journées de Bérénice, un grand canal par lequel on y transportoit les marchandises, quand on ne vouloit pas se servir de chameaux ; & il ordonna que l'on bâtît sur la route de fréquentes Hôtelleries, où les voïageurs trouveroient tout ce qui leur étoit nécessaire. De Coptos, les Négocians conduisoient leurs effets par le Nil jusqu'à Alexandrie, d'où on venoit les enlever de tout l'Occident ; & de l'échange qui s'y faisoit, on augmentoit de jour en jour les cargaisons suivantes pour les Indes.

Pline (*t*) décrit exactement la route que tenoient les Marchands qui faisoient ce voïage. D'Alexandrie, ils remontoient le Nil jusqu'à Coptos; de-là ils passoient à Berenice, & s'embarquoient à Myos-Hormos. En sortant de la Mer-Rou-

(*t*) Hist. nat. l. VI, c. 23.

ge, ils alloient ſurgir à Ocelis Port d'Arabie à l'extrémité du Golfe, à celui de Cana, un peu plus oriental dans la même contrée, ou au Cap de Syagrus, aujourd'hui Fartak. De-là, ſans s'arrêter, on faiſoit voile pour Patale, ſituée ſur une des embouchures de l'Indus, ou pour Muſiris, ou pour Barace, qui n'en étoit pas fort éloignée, ou pour l'île de Taprobane, à préſent Ceylan. Les vaiſſeaux partoient vers le commencement de l'été, & rentroient en Egypte avant le ſolſtice d'hyver de la même année.

Ce commerce faiſoit un des grands ſujets de l'ambition des Romains, & un preſſant motif pour les engager à s'emparer de l'Egypte. Lorſqu'ils s'en furent rendu maîtres, ils le rendirent beaucoup plus brillant qu'il n'avoit été avant eux. Tous les ans ils y portoient du moins pour cinq millions de marchandiſes, & ils gagnoient le centuple ſur celles qu'on en raportoit. Ce trafic leur étoit d'autant plus avantageux qu'il n'enlevoit point l'eſpèce de la Républi-que ou de l'Empire, & qu'il y en

amenoit beaucoup par la vente des choses rares & précieuses qui venoient du Levant. Tel étoit alors l'usage des Indiens, & principalement de ceux de Taprobane, de ne se point servir de monnoie dans leur négoce (*u*). Ils en avoient même peu pour l'intérieur du Roïaume; puisqu'au lieu d'argent, ils donnoient chaque année (*x*) mille talens d'ambre à leur Prince. Le tribut de soixante talens d'or qu'ils païoient aux Perses, provenoit aussi vraisemblablement de la vente des marchandises que ceux-ci en recevoient. L'éloignement des lieux & la maxime des Indiens, de ne jamais sortir de leurs contrées, les tenoit dans l'ignorance du prix des choses qu'on leur portoit; & aïant chez eux en abondance l'ivoire, la pourpre, les métaux, les pierreries, les perles, les soies & les épiceries, ils les donnoient pour des choses qui sont très-communes en Europe, le fer étoit la seule chose que les Loix Romaines deffendissent d'y porter (*y*). C'est ce

(*u*) PAUS. Lib. III, c. 12, p. 235.
(*x*) CTES. p. 670.
(*y*) PROCOP. De *Bello Persico.* L. I, c. 19.

qui fait encore aujourd'hui l'avantage des Compagnies qui s'y sont établies depuis deux siécles.

Le profit immense que l'on retiroit de ce commerce engagea plusieurs Princes & de riches particuliers à l'entreprendre comme les Romains. Mr. Huet (z) montre qu'on pouvoit le faire, & qu'on le faisoit fréquemment du côté du Nord par différentes routes ; & qu'en profitant de la Méditerranée, du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, & d'un grand nombre de Fleuves navigables qui se trouvent sur le chemin, il reste un médiocre trajet par terre. Tous les peuples du Nord étoient forcés de suivre cette route beaucoup plus pénible que celle de l'Océan, par la loi que les Romains s'étoient imposée de ne donner l'entrée dans la Mer-Rouge à aucun étranger. Quoique les Historiens aient négligé de nous aprendre l'état du commerce sous les Empereurs, depuis le regne de Tibere, il est toutefois certain que ces Princes le

(z) Voïez son Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, depuis le chapitre 51, jusqu'au 56.

continuerent avec assiduité (*a*). Delà vint la multiplication des Daces & Gabelles pour les épiceries, drogues, étoffes, teintures, animaux & autres singularités, la plûpart peu connues aujourd'hui, comme on le voit par le dénombrement qui en est raporté dans le Droit Civil (*b*).

Mais il étoit entiérement abandonné dès le cinq ou sixiéme siécle, à cause des guerres que l'on avoit été obligé de soutenir contre les Barbares, & des pertes que l'Empire en avoit souffertes ; ou par la négli-

(*a*) V. PIERRE GERBERON. *Traité de la Navigation*. c. 4. Cet Ouvrage est à la tête du nouveau & curieux Recueil des voïages en Asie depuis le XII jusqu'au XV siécle. A la Haye, 1735.

(*b*) DIGEST. L. XXXIX, t. 4. *De Publicanis & Vectigalibus. Species pertinentes ad Vectigal, Cinnamomum, Piper longum, Piper album, Folium pentaspherum, Folium barbaricum, Costum, Costamomum, Nardi stachis, Cassia turiana, Xilocassia, Smirna, Amomum, Zingiberi, Malabatrum, Aroma indicum, Calbane, Laser, Alchelucia, Sargo galla, Onix arabicus, Cardamomum, Xilo cinnamomum, Opus byssicum; Pelles Babilonicæ, Pelles Parthicæ, Ebur, Ferrum indicum, Carpasum, Lapis universus, Margarita, Sardonix; Cerannium, Hyacinthus, Smaragdus, Adamas, Sapphirinus, Callainus, Beryllus, Chelimæ; Hopia indica vel adserta, Metaxa, Vestis serica, vel subserica, vel attincta, Carbasea, Nema sericum, Spadores, Indici Leones, Leænæ, Pardi, Leopardi, Pantheræ, Purpura, item Marocorum, Lana, Ficcus, Capilli Indici.*

gence des Empereurs. La Soie entr'autres étoit devenue extrêmement chere en Occident, lorsqu'on y aprit comme par un effet du hazard, le moïen de la rendre commune & de la fabriquer. Vers l'an 550, quelques Moines Indiens, étant venus a Constantinople (*c*), sçurent que l'Empereur Justinien souhaitoit avec empressement d'en avoir dans ses Etats. Ils lui offrirent de lui en procurer, & ce Prince les y engagea par de grandes promesses. Ils retournerent aux Indes, & raporterent de la contrée de Serinde des Vers à soie, qu'ils firent éclore, & qu'ils nourirent avec des feuilles de Mûriers; ils ensçignerent la maniere de mettre en œuvre la soie que les Vers formerent, & en commencerent la manufacture dans l'Empire. J'ai raporté au long dans un autre ouvrage (*d*), comment les Turcs firent alliance avec les Romains neuf ans après à la faveur de leur commerce de soie, qui en diminua beaucoup le prix dans l'Empire.

(*c*) PROC. *Hist. Arcane.* c. 17.

(*d*) Hist. Romaine sous le nom de Laurent Echart. T. X, P. 22.

Jusques-là on n'en avoit fabriqué pour l'Europe (*e*), qu'à Tyr & à Berite, deux Villes de Phénicie; & elle étoit encore si chere que l'Empereur Justinien fut obligé de la taxer à huit écus d'or la livre; ce qui revient à quatre-vingt seize livres de notre monnoie; somme considérable, qui néanmoins causa un grand trouble dans le commerce, parce que les Marchands prétendoient y perdre.

CHAPITRE IX.

Révolutions des Indes dans le moïen âge.

LE commerce que les Romains, les Syriens & les Arabes établirent aux Indes, depuis qu'Alexandre eut fait connoître ces riches contrées, ne produisit aucune révolution pour le gouvernement. Bornés aux richesses & aux trésors qu'ils en re- Liberté & indépendance laissées aux Indiens.

(*e*) L. cit. c. 25.

tiroient, ils ne firent aucunes tentatives ni sur les peuples de ce continent, ni sur les îles adjacentes pour s'en rendre les maîtres & les assujettir; ils négocierent avec eux, comme avec des amis & des correspondans fidéles, dont ils ne vouloient point alterer la paix & le repos. C'est la différence qui se trouve entre ces peuples anciens & les conquérans des derniers siécles. Ceux-ci, après avoir découvert la route maritime des Indes, ne se sont pas contentés du commerce qu'ils y pouvoient faire comme les autres Nations; ils se sont crus en droit de déclarer une guerre ouverte aux Indiens, de s'emparer de leurs villes, de leurs ports, de leurs fonds, & de les asservir. Jusques-là ils avoient joui d'une douce franchise, qui les avoit conservés dans l'indépendance de toute domination étrangere. Alexandre lui-même n'avoit ambitionné sur eux que le titre de vainqueur, sans interrompre la suite héréditaire des Princes. Il les laissa tous sur le Trône de leurs peres,

avec les mêmes assujettissemens qu'ils avoient à des Monarques superieurs & plus puissans, comme il est encore d'usage aujourd'hui parmi eux. Connoissant leur délicatesse sur ce point, & craignant d'aggraver ses conquêtes, il renonça à la qualité de Roi des Indes. Il la céda au généreux Porus(*a*), comme à celui dont la grande ame méritoit de commander à toute sa Nation ; & il mit sous sa puissance plusieurs petits Princes particuliers, que la terreur du nom Macédonien amena de loin aux piés du Héros, ou que l'on soumit à peu de frais.

Les Princes tributaires ou vassaux accoutumés de longue main à cette espèce de dépendance, la supportoient sans murmurer, & les sujets naturellement dociles, pacifiques, & simples, ignoroient jusqu'au nom de la révolte. Leur étude principale étoit au contraire, de plaire à leur Souverain. On le voit par la maniere

Respect du peuple pour les Princes.

(*a*) ÆLIANUS, L. V, c. 20. PLUT. *in Alex. & de ejus Fortunâ.* STRABO. L. XVI. DIOD L. XVIII. p. 559. JUSTIN. L. XII, c. 8. Q. CURT. L. VIII, c. 13.

respectueuse avec laquelle ils s'aprochoient de sa personne. L'usage étant chez les Orientaux de ne se jamais présenter devant leur Prince les mains vuides, les Indiens lui offroient communément des fleurs ou de l'eau qu'ils en avoient distillée, simbole de leurs sentimens à son égard, & lui répétoient plusieurs fois à genou, au pié du Trône, cet éloge flateur, qui avoit passé en formule. « Soïez à jamais heureux (*b*), » Prince digne de nos hommages; » astre brillant, qui n'emprunte » point son éclat d'un autre; beau» té ravissante, qui orne la pourpre » & le diadême; vous qui êtes la » source de notre bonheur, & qui » vous levez comme un autre So» leil, pour répandre la lumiere & » la joie dans le cœur de vos sujets. » Aussi salutaire & bienfaisant que » ce premier des astres, vous don» nez à la terre la vertu & la fécon» dité qui nourissent les hommes : » vous éclairez ceux-ci dans leurs

(*b*) PIER. VALERIANUS *Hierogl.* Lib. LV. p. 401.

» démarches, vous leur inspirez la » sagesse, vous les conduisez dans » le bien. Le Dieu du ciel a déposé » en vous les marques de sa puissan» ce; vos mains soûtiennent en son » nom l'un & l'autre pole; c'est » par vous qu'il fait mouvoir le fir» mament, qu'il conduit les étoiles » dans leur course, qu'il les rend » resplendissantes. C'est de votre » face qu'elles tirent leur bril» lant, parce que vous êtes vous» même l'image vivante de la lu» miere céleste. Rien ne me sera » donc plus précieux, Seigneur, que » votre bienveillance, votre ami» tié, vos bontés, vos faveurs, par» ce qu'elles feront la cause & la » certitude de ma félicité ». On exposoit ensuite la demande que l'on venoit faire. Des sentimens aussi profondément respectueux, mettent le Trône à l'abri de toute rébellion, & sont les gages les plus assûrés d'une paix solide & durable.

Conquêtes des Tartares.

On en jouissoit aux Indes depuis plus de quinze cens ans, à dater

d'Alexandre, quand il s'éleva dans le Nord un Prince aussi rempli d'ambition que le Héros de Macédoine, & qui porta la désolation presque dans toute l'Asie. A ces traits on peut reconnoître le fameux & redoutable Zingiscan, que d'autres nomment Gengis, Gehinghis, Cingis, Gangius ou Guingiskan. Il n'est point d'Histoire qui présente une révolution aussi subite & aussi éclatante que celle des Tartares, dont Zingis fut, à proprement parler, le premier Kan, c'est-à-dire, Roi ou Monarque. Dans l'espace de quarante ans, lui & ses fils subjuguerent la Chine, les Indes, la Perse, la Syrie, toutes ces vastes contrées qui sont au-dessus de la Mer-Caspienne & du Pont-Euxin, jusqu'à la Mer-Glaciale, la Russie, la Pologne, & une partie de l'Allemagne. Nos Rois mêmes en furent saisis d'étonnement, d'admiration & de fraïeur. Ils paroissent avoir apréhendé que les vainqueurs de la Chine ne vinssent attaquer la France, puisqu'ils menaçoient tout l'univers. Réservant à un

autre

autre tems de faire usage des Mémoires que nous avons recueillis sur ce sujet, nous ne raporterons des conquêtes des Tartares que ce qu'il est absolument nécessaire d'en dire pour l'Histoire des révolutions & de la religion des Indes.

Parmi cette multitude presqu'infinie de peuples qui habitoient les régions septentrionales de l'Asie & de l'Europe, il en étoit un extrêmement nombreux, qui occupoit tout le païs supérieur à la Chine, aux Indes, & jusqu'à la Mer Caspienne. Ces hommes, ignorés jusqu'alors du reste des Nations, en devinrent le fléau dès qu'ils commencerent à se faire connoître, par les guerres de leur fameux Zingis Kan (c). Il naquit dans la Province de Dongouz, l'an 1154 de Jesus-Christ (d), 549 de l'Hegire, & selon d'autres (e), dix ans plus tard, dans le mois du

Commencement de Zingis Chan.

(c) V. Gerberon, Histoire des Tartares, & Petis de la Croix, Hist. de Geingis Kàn.

(d) D'HERB. Biblioth. Orient. au mot GEINGIS.

(e) ABULGASI BAYADUR KAN, Hist. généal. des Tartares, part. III, c. 1. C'est aussi l'Auteur que nous suivrons comme le plus probable.

Pourceau, suivant la maniere de compter des Tartares. Il étoit fils de Jessugi Bayadurkan, Prince Tartare, chef de trente ou quarante mille familles, qui lui païoient toutes la dîme de leurs troupeaux; premier & principal titre de souveraineté parmi eux. Des Ecrivains (*f*) l'ont fait naître d'un vil artisan, ou pour le rendre méprisable, ou pour donner plus de merveilleux à son Histoire. Zingis n'aïant que treize ans à la mort de son pere, se vit abandonné des deux tiers des familles qui relevoient de lui par le tribut. Celles-ci mécontentes de Jessugi Bayadur, profiterent de la circonstance pour se venger & pour se mettre sous la protection de Burganay-Kariltak. Zingis, à qui la nature avoit donné supérieurement l'esprit & la valeur en partage, ne parut point ébranlé de cette désertion. Il se fit de bonne heure aimer & estimer de ses sujets: il leur inspira cet

(*f*) Voyez Haiton, Armenien, Histoire orient. chap. 16, & les Observations du Moine Bacon, p. 18.

amour des armes avec lequel il étoit né ; il les poliça, il les forma insensiblement aux exercices militaires ; il les anima par l'espérance de les rendre un jour les maîtres du monde entier.

Il va à la Cour du Prêtre Jean.

Avant que d'en entreprendre la conquête, il jugea à propos d'aller passer quelque tems à la Cour du célébre Prêtre Jean, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Abissinie. C'étoit (g) un Prêtre Nestorien de Syrie, ou des environs de Babylone, que le zéle, la curiosité ou l'ambition avoient conduit en Tartarie. Ses discours & ses manieres insinuantes, gagnerent l'estime & l'admiration de ces peuples rustiques. Plusieurs le prirent pour leur Chef ; un grand nombre de familles lui rendit les honneurs qui caractérisent le Souverain. Séduit lui-même par les attraits d'une fortune qui venoit se présenter, il sut accommoder ses intérêts avec ceux de la religion qu'il prêchoit, & dans peu il

(g) MARCO PAULO. Lib. I, c. 51 & suiv. Le Moine Bacon, p. 18.

ſe vit à la tête d'une puiſſante Monarchie. C'eſt ce qu'on nomma le Roïamme du Prêtre Jean. Les Orientaux l'apellent Avenk, ou Ungh Chan ; & Abulfarage dit Malek Johanna, le Roi Jean.

Il ſoumit ſes ſujets rébelles.

Zingis aïant épouſé (*h*) une de ſes filles, qui étoit Chrétienne, pour ſe procurer le ſecours d'un Allié auſſi puiſſant & auſſi capable de l'aider dans ſes projets, retourna dans ſa Province à deſſein de les exécuter. Les premieres armes qu'il avoit faites avec ſuccès au ſervice du Prêtre Jean, furent l'heureux prélude de ce grand nombre de victoires qu'il devoit remporter en ſon nom. Il entroit dans la trente-huitiéme année de ſon âge ; lorſqu'un homme des Tribus qui s'étoient ſouſtraites à ſa domination (*e*), vint lui donner avis que quelques-unes d'entr'elles penſoient à le ſurprendre. Zingis, qui avoit déja conſidérablement augmenté ſes forces en ramenant une

(*h*) D'HERBELOT.
(*i*) ABULG, Hiſtoire des Tartares, part. III, ch. 2.

partie des familles révoltées, donna un rendez-vous général à celles qui étoient demeurées dans son obéissance. Il assigna à chaque Tribu le poste qu'elle devoit occuper ; il livra la bataille à ses ennemis ; il les partagea entre la mort & la captivité. Pour jetter la fraïeur parmi ceux qui voudroient désormais lui résister, il fit plonger la tête de ses principaux prisonniers dans des chaudieres d'eau bouillante. Ce trait de sévérité intimida le reste des Tribus rébelles. Elles reconnurent le vainqueur pour Kan, l'an 1187, suivant Marc Paul, dont le calcul (*l*) ne s'accorde point avec celui du Prince Abulgasi.

Souverain d'un peuple nombreux, Zingis se crut à portée de demander en mariage la fille d'Unx-Chan, fils & successeur du Prêtre Jean. Mais le motif qu'il pensoit devoir l'autoriser dans cette proposition, fut la cause du refus qu'il essuïa. L'étendue de sa puissance & la rapidité de

Il s'empare du Roïaume du Prêtre Jean.

(*l*) Marc Paul avoit passé plusieurs années à la Cour de Coplaï Fils de Zingis, & Abulgasi est un Prince Tartare qui a écrit l'Histoire généalogique des Princes de sa Nation.

ses conquêtes, donna de la jalousie aux Chefs de sa Nation. UNK-CHAN, apréhendant que cette seconde alliance ne servît de prétexte à Zingis pour lui enlever la couronne, répondit aux Députés de ce Prince, qu'il sacrifieroit plûtôt sa fille à Vulcain que de la lui donner pour épouse. Zingis s'en crut offensé. Il déclara la guerre au Roi Nestorien; il le défit à la tête de ses armées; il s'empara de son Roïaume, & fut proclamé Kan général des Tartares, l'an 1202, & 599 de l'Egire.

On le proclame Kan général des Tartares.

Lors de cette cérémonie, un des beau-peres de Zingis lui déclara qu'il venoit de la part de Dieu, lui dire de s'apeller désormais *Zingis*, & de faire publier que tous ses sujets le reconnussent sous ce titre. Jusques-là il n'avoit pas eu d'autre nom que celui de *Tamuzin*, Mais celui de *Zingis* le mettoit au-dessus de tous les Princes Tartares; *Zin* en langue Mogole, voulant dire Grand, & la terminaison de *gis* ajoutant le superlatif, *très-grand* ou *le plus grand.*

Conquêtes des Indes.

Zingis se crut obligé de soutenir

par de nouvelles conquêtes la haute dignité qu'il venoit de recevoir. Il entra à main armée dans la presqu'île de l'Inde en deça du Gange, que les Tartares nomment le roïaume de Tangut ; & toujours précédé de la victoire il s'avança jusqu'à la capitale du païs. Le Prince (*m*), qui y régnoit alors comme premier Monarque des Indes, étoit d'un âge fort avancé. Il se renferma dans son Palais, & munit la place de tout ce qui étoit nécessaire pour sa deffense. Malgré ses soins & sa vigilance, Zingis s'en rendit le maître par un assaut général qu'il donna après un siége de quelques semaines. Il fit mourir cruellement le Prince Indien pour avoir deffendu sa couronne ; il rasa les murailles de la Ville ; il se fit reconnoître pour Souverain dans tous les Roïaumes particuliers ; & il y laissa des Gouverneurs chargés de contenir le peuple dans l'obéissance & la soumission où il l'avoit réduit.

Soumission de la Chine, de la Bactriane & de la Perse.

De-là il alla porter ses armes victorieuses jusques dans la Chine. Les

(*m*) ABULG. part. III, ch. 6.

peuples de ce Roïaume, aussi agué-ris que policés, lui résisterent avec une vigueur incroïable. Mais Zing... que nul obstacle ne rebutoit, & q... pouvoit aisément renouveller ses troupes aussi souvent qu'elles en a-voient besoin, sentoit ranimer son courage par les difficultés qu'il ren-controit à chaque pas. Sa constan-ce le conduisit enfin, après quatre ans de victoires & de défaites, jus-qu'aux murs de Pekin capitale de la Chine, qu'il emporta comme tant d'autres places, l'an 1210. Satisfait de cette conquête, il acheva de sub-juguer les Provinces septentrionales du Roïaume, & à son retour il s'em-para de l'Inde en-delà du Gange. Jusqu'à sa mort, qui arriva en 1227, il n'interrompit point le cours de ses victoires, aïant à la fois plusieurs armées sur pié, qu'il commandoit par lui-même & par des Généraux, qui répondoient toujours à son attente. Ce fut ainsi qu'il réunit à son Empire la Bactriane, la Sogdiane, & le païs d'Iran, c'est-à-dire, la Perse presque toute entiere; car elle ne fut tota-lement

lement asservie que par Taulaï &
Ugdaï, deux de ses fils & ses successeurs.

Fléchissant ainsi sous le poids des années & des fatigues d'une vie toujours errante & pénible, il sentit approcher sa derniere heure, & il résolut de prévenir les contestations qui pourroient s'élever après lui sur le partage de ses Etats. Quoiqu'il eût eu un grand nombre de femmes, toutes illustres par leur extraction, il n'adopta pour ses successeurs que les enfans qu'il avoit eus de la premiere, & ceux-ci furent Zuzi, Zagataï, Ugdaï, & Taulaï. Il leur recommanda instamment, non-seulement de ne pas laisser enlever les Roïaumes que sa valeur avoit conquis; mais encore de marcher sur ses traces, de répondre à sa gloire, de regarder la conquête du monde entier comme l'accomplissement d'un devoir qu'il leur imposoit, & de ne quitter les armes qu'avec la vie. Pour cet effet, il les conjura de demeurer inviolablement unis entr'eux.

Mort de Zingis.

Il déclara pour son successeur sur

Partage de son Empire.

le Trône Impérial (*n*) de S[illegible]merlan de, Ugdaï ou Octaï, [illegible] mination s'étendoit sur le païs [illegible] Mogols & sur tous les autres qu'[illegible] avoit subjugués jusqu'à la Chi[illegible] la [illegible]tentrionale inclusivement. Z[illegible]cà[illegible] eut la Tansoxane, c'est-à-dire [illegible]is Provinces au-delà de l'Oxus, & [illegible] Roïaume des Usbecs, qui est proprement le Turquestan. Le Chorassan, qui comprenoit la Bactriane & la Sogdiane, fut donné à Taulaï avec la Perse & les Indes, dont il avoit conquis en personne une grande partie. Ses successeurs, Mangu, Coplaï & Holagu se rendirent célébres dans l'Histoire. Comme Zuzi, l'aîné des fils de Zingis, étoit mort six mois avant son pere, ses fils rentrerent dans ses droits. Batu, le premier de tous, lui fut substitué, & eut en partage cette vaste étendue de païs qui est au-dessus de la mer Caspienne. Il y trouva du côté de l'Occident, une vaste carriere pour accroître son Empire, & il ne tarda pas à en profiter. Ce fut lui qui traversa la Russie,

(*n*) D'HERB. Biblioth. orient.

, la Pologne, la Hon-
& qui se préparoit à marcher
onstantinople, quand la mort
rêter le cours de ses victoires
s projets ambitieux. Tochta-
, le neuviéme de ses succes-
s, prit sur le Czar Demetrius
Vanowitz, les villes de Moscou &
& de Volodimer en 1382. Telle est
en peu de mots l'histoire de Zingis
Chan, que l'on peut comparer au
grand Alexandre.

Révolte de Tamerlan.

Ses descendans en ligne directe avoient joui du vaste Empire des Tartares pendant près de deux siécles, lorsqu'il s'éleva un nouveau fléau de l'humanité dans la même Nation, & originairement de la même famille, le fameux Timur-Lenk plus connu sous le nom de Tamerlan. Cabull, Bisaïeul de Zingis (o), étoit la souche commune d'où ils descendoient; mais l'audace & la fortune n'avoient pas également illustré les deux branches de cette famille. Quoique vassal d'Adill (p), l'un des

(o) ABULG. Hist. des Tartares, p. 152.
(p) Idem. part. V, c. 3.

deſcendans de Zagataï, étoit néanmoins chef de la Tri Burlaſſ, & ce titre lui faiſoit avec plus de peine ſon état d pendance. L'affoibliſſement d puiſſance d'Adill lui offrit une o ſion d'en ſecouer le joug. Dep quatre régnes, le Trône s'ébranloit de jour en jour par la nonchalance de ceux qui y étoient aſſis. Il ne leur reſtoit qu'une ombre d'autorité; des Tribus entieres ſe ſéparoient impunément; elles ſe donnoient des Kans particuliers, & ſe croïoient en droit de preſcrire les bornes de leur obéiſſance & de leur ſoumiſſion. Tamerlan trop foible pour former de ſes propres ſujets un parti capable d'attaquer le Prince, ſe lia avec Amir Huſſein qui penſoit comme lui. Après avoir réuni leurs forces, ils déclarerent ouvertement la guerre à Adill, ſon armée fut miſe en déroute; les vainqueurs le firent priſonnier; ils lui lierent les piés & les mains, & le précipiterent dans un torrent.

Il s'empare de l'autorité.

Tamerlan donna à ce meurtre les couleurs d'un ſervice rendu à la pa-

ries, & pour faire croire qu'il n'en voulait point à la couronne, il la mit sur la tête de Cabull, issu de Zagataï. Peu de tems après, elle passa à Soiruc Tamisch, & ensuite à Mahomet son fils. Mais celui qui disposoit ainsi du sceptre s'en reservoit l'usage & l'autorité. Il profita du nom du Prince pour faire la guerre aux autres Kans descendans de Zingis; il les asservit ou les détrôna, & s'apropria enfin tellement ses victoires, qu'il parvint à se faire regarder comme le premier Kan des Tartares. Amir Hussein jaloux de voir toute la gloire des conquêtes, auxquelles il avoit eu part, rejaillir sur la seule personne de Tamerlan, cessa d'être son collegue pour devenir son rival. Ses murmures se manifesterent avec éclat; on vit les deux chefs de tous les troubles armés l'un contre l'autre; la plaine de Balc, dans le Roïaume qui porte ce nom près du Chorasan, fut le champ de bataille où Hussein perdit la vie à la tête de ses troupes.

Sa chute fit l'élévation de Ta- Il monte sur

le Trône de Zingis. merlan. Tous les Emirs (q) les Princes, les Généraux de l'[illegible] de Zagataï, les Kans de Termed [illegible] le Prince des Chérifs s'assemblerent à Balch ou à Samarcande, & choisirent Tamerlan pour remplir le siége impérial de Zagataï. Après la proclamation, il monta sur le Trône, il prit la couronne d'or, & se ceignit de l'écharpe impériale. Les Grands de la Nation qui assistoient à cette cérémonie se prosternerent aux piés du nouveau Souverain, ils lui adresserent leurs vœux pour sa prospérité, ils répandirent à pleines mains l'or & les pierreries sur sa tête, selon la coutume qui subsiste encore aujourd'hui chez les Tartares, non-seulement au couronnement des Princes, mais encore aux mariages des particuliers; ils lui donnerent les titres pompeux d'Empereur du siécle & de conquérant du monde, & dès-lors tout le païs fut soumis à ses loix.

Il soumet la Perse. C'est à ce jour que les Historiens

(q) Histoire de Timur-bec, traduite du Persan, L. II, ch. 1. L'Auteur, qui se nomme *Cherefed in Ali* est plûtôt le Panegyriste, que l'Historien de son Héros.

[…]taux fixent l'époque du régne [de] Tamerlan (r), qui tombe sur l'an 1379 de Jesus-Christ 781 de l'Hegire, & le trente-quatriéme de l'âge de ce Prince. Son élévation sur le Trône lui parut une obligation de marcher sur les traces de Zingis son illustre Fondateur, & de recouvrer les Provinces qui s'étoient soustraites à la domination des Tartares. Il marcha contre les Princes du Chorassan, du Segestan, de Candaliar; il les dépouilla de leurs souverainetés, & mit des Gouverneurs à leurs places. Il s'ouvrit ainsi le chemin dans la Perse qu'il subjugua toute entiere.

L'an 800 de l'Hégire, 1409 de Jesus-Christ, il entreprit la conquête des Indes. Il trouva sur sa route plusieurs Châteaux occupés par des rebelles ou des brigands. Il se saisit de toutes ces places, purgea le païs de ces tyrans usurpateurs, & d'un grand nombre de Guébres ou idolâtres, adorateurs du feu, qui s'étoient réfugiés dans la Perse sur les

Il fait la conquête des Indes.

(r) D'HERB. au mot *Timour* & autres.

confins de l'Indostan. Cachemire fut la premiere Ville dont il s'empara, & qui fit peu de résistance. Mais il en trouva davantage devant la capitale du païs nommée Uldugin, qui passoit pour une place imprenable. Comme son armée étoit trop nombreuse pour l'occuper toute entiere à ce siége, il en envoïa plusieurs détachemens dans les Provinces méridionales & du côté de Dehli, où régnoit le Sultan Mahmoud. Après avoir forcé la Ville & la Citadelle d'Uldugin, il s'avança contre ce Sultan, qui avoit joint à ses meilleures troupes celles de plusieurs Princes voisins qu'une même cause animoit également. Tamerlan leur livra une bataille générale, les mit en déroute & les fit poursuivre avec chaleur jusques sur les bords du Gange. Cette campagne le rendit maître de tout le païs, qu'il distribua en plusieurs Gouvernemens aux Officiers de son armée qui avoient montré le plus de valeur. Le butin fut le partage & la récompense du soldat.

Sa mort.

Il étoit rentré triomphant à Sa-

[illegible]ande, le siége de son Empire, [illegible] il aprit qu'Ahmed étoit revenu dans Bagdat, d'où il l'avoit chassé quelques années auparavant. Son grand âge ne l'empêcha pas de marcher contre le Sultan, à qui la [illegible]nte fit évacuer la Mésopotamie. Peu de tems après, Bajazet Empereur des Turcs eut le malheur de devenir son ennemi; & cette expédition fut plus funeste au fier Otoman qu'elle ne l'avoit été au Sultan de Bagdad. Sa défaite & son humiliation permirent au vainqueur de retourner à Samarcande, où il fit aussitôt des préparatifs redoutables pour la conquête de la Chine. Mais il fut arrêté au commencement de sa carriere. Il n'étoit encore qu'à Otrar, lorsqu'il se sentit frappé de la maladie dont il mourut, dans la soixante-sixiéme année de son âge, la trente-sixiéme depuis son couronnement, 807 de l'Hégire, & 1405 de Jesus-Christ.

A sa mort commença le célébre Empire des Mogols, le seul qui soit

Histoire des Mogols & ses successeurs.

demeuré dans sa famille, & dont la succession nous soit connue, parmi le nombre prodigieux d'autres Roïaumes répandus dans les îles & dans le continent des Indes. Il est à propos d'en donner une idée succinte, tirée de l'Histoire du Pere Catrou, sur les Mémoires de M. Manouchi, Vénitien, qui avoit résidé quarante ans à la Cour du Mogol, en qualité de Médecin de l'Empereur.

Année 1405. Miracha.

L'Iraque Persienne, le Cabulestan & les Indes (s), étoient échues en partage à Miracha troisiéme fils de Tamerlan. Ce Prince fit dresser son Trône dans Hérat capitale du Korassan. La politique ne lui permettoit pas d'en user autrement. Son pere s'étoit à la vérité emparé des meilleures Forteresses de l'Indostan; il y avoit mis des Gouverneurs fidéles; ses garnisons empêchoient le peuple de remuer, il levoit des tributs considérables sur tous les Rois, ou Gouverneurs du païs; mais son autorit

(s) CATROU. Histoire du Mogol, BERN. THEV. TAVERN. & autres.

ne subsistoit aux Indes que par la terreur de son nom. Miracha dont la valeur n'avoit pas acquis le même dégré de terreur ou de respect, eut de la peine au commencement de retirer les fruits de la victoire que Tamerlan avoit remportée sur les Indiens. Il venoit tous les ans se montrer à eux à la tête d'une armée redoutable, pour lever les tributs, & entretenir un air de domination & de souveraineté. Année 1405.

Son ingratitude & sa mort.

Le Roi de Cascar fut le seul qui refusa de se soumettre; il osa prendre les armes contre Miracha, & le fit prisonnier dans un combat. Mais usant généreusement de la victoire, il lui rendit la liberté à condition que le Roïaume de Cascar seroit exemt de toutes charges. Miracha, qui jusqu'à sept fois avoit éprouvé la fortune contraire dans les guerres qu'il avoit eues contre le Roi de Cascar, fut enfin assez heureux pour le vaincre & pour le prendre à son tour. Fier de son triomphe, le Tartare montra qu'il avoit moins d'humanité & de générosité que l'Indien. Loin de ren-

Année 1405. dre à son prisonnier la liberté qu'il en avoit reçue avec tant de gr[illegible] d'ame, il le retint dans les fe[illegible] lui fit crêver les yeux. Une liber[illegible] tude si énorme, fut punie [illegible] moien là même contre qui on l'avoit exercée. Le Raïa tout aveugle qu'il étoit, sut faire passer la mort dans le sein de Miracha avec une fléche empoisonnée. C'est un trait qui n'a peut-être point d'exemple. Le Prince captif étoit si habile à tirer de l'arc, qu'il donnoit juste dans le but, pourvû que l'on fît du bruit à l'endroit où il falloit tirer. Le récit de cette adresse parut fabuleux au Mogol, il voulut l'éprouver lui-même. Il se plaça à la portée du trait, & fit entendre sa voix. Le Raïa décocha incontinent sa flécle du côté que la voix étoit partie; & perça le corps de Miracha, qui avoit régné 46 ans.

Année 1451. Abouchaïd chassé & rétabli.

Abouchaïd son fils & son successeur révolta ses sujets par la molesse & l'oisiveté de sa vie. Ils le chasserent du Palais, & ils y établirent son frere. Mais ils mirent une hydre sur

le Trône à la place du serpent qu'ils *Année 1451.* [illegible]ient rejetté. Bien-tôt ils regret[illegible]ent Abouchaïd; ils le firent cher[illegible] les Faquirs, ou Pauvres [illegible]is, dont il avoit embrassé [illegible] profession; ils le dépouillerent eux-mêmes de ses haillons, & lui rendirent la pourpre. L'expérience qu'il avoit faite de l'adversité, lui aprit à user modérément de la fortune. Une conduite pleine de sagesse & de valeur, répara son indolence passée & le crime tout récent qu'il venoit de commettre sur la personne de son frere, à qui il avoit fait trancher la tête pour venger son usurpation & sa tyrannie. Mais s'il parut changé pour la douceur du gouvernement, le fonds resta toujours le même, & plus d'une fois on vit reparoître son caractere au naturel.

Tandis qu'il étoit occupé à la conquête de Samarcande & des contrées voisines, on travailloit à lui enlever la ville d'Herat. Ibraïm Mirza jeune Prince, sur qui la nature sembloit avoir épuisé ses faveurs, avoit su toucher le cœur d'une des *Il dissipa une conjuration.*

Année 1451.

Princesses du sang Mogol, qu'Abouchaïd forçoit au célibat dans son Se[illegible]rail. La Princesse à qui l'absence [illegible] Roi donnoit un peu plus de [illegible] qu'à l'ordinaire, trouva le [illegible] d'y faire entrer Ibraïm; elle gagna les Eunuques en sa faveur, elle le fit proclamer Roi dans Herat. Le nouveau Sultan se mit en état de conserver par les armes une couronne qu'il avoit reçue des mains de l'amour. Il se procura tous les secours qui lui furent possibles; il alla attendre Abouchaïd sur le chemin de Samarcande, dans une plaine qu'il eut le tems de choisir à son gré, & paroissoit s'impatienter des délais de la victoire. Sa présence surprit Abouchaïd, qui précédoit de loin le plus grand nombre de ses troupes. Mais celui-ci étoit trop proche pour reculer, & déja son rival, supérieur par la multitude, commençoit à enveloper l'armée du Roi, quand le reste de ses bataillons arriva. Ibraïm, qui ne faisoit la guerre que pour les intérêts les plus sensibles du cœur, attaqua avec fureur & com-

battit avec courage. Malheureusement il étoit trop jeune pour tenir contre l'expérience d'Abouchaïd. Dès le premier choc son armée tumultuaire fut mise en déroute, & lui-même prit la fuite vers Damegan, moins inquiet de son malheur que du sort de la jeune Princesse qui l'avoit fait couronner. Il avoit sujet de le penser ainsi. Les nouvelles de cette bataille ne furent pas plûtôt arrivées à Hérat & portées dans le Serrail, que chacun y craignit pour sa vie. Les femmes & les Eunuques du Palais, mobiles de la rébellion, jugerent à propos de prévenir la justice du vainqueur par le fer ou par le poison. La Princesse qui en avoit été la principale occasion ne fut pas des dernieres à s'exécuter. Elle eut le courage de donner la mort à son fils encore à la mamelle, en lui enfonçant une piéce d'or dans la gorge, qui lui ferma les organes de la respiration; c'étoit le seul fruit de ses amours avec Ibraïm. Elle prit ensuite le poison qu'elle tenoit caché depuis long-tems sous le chaton Année 1451.

Année 1451. d'une bague ; & elle expira dans quelques momens. Ce fut ainsi que les rébelles sauverent au vainqueur la haine que lui eût attiré leur mort.

Sa fierté lui coute la vie. Cette heureuse issue accompagnée de tant d'autres, persuada Abouchaïd, que désormais il pouvoit tout entreprendre. Sous prétexte qu'Usum - Cassan, Prince Tartare descendant de Zingis, & qui possédoit une partie de la Perse occidentale, avoit détrôné un de ses voisins successeurs de la puissance de Tamerlant, il alla lui déclarer la guerre. Usum-Cassan effraïé de voir le petit-fils de Tamerlan marcher sur les pas de son aïeul, s'efforça en vain de détourner par des soumissions l'orage qui le menaçoit. Contraint de se deffendre, il retrancha sa petite armée entre des lacs & des montagnes inaccessibles, d'où harcelant sans cesse l'ennemi, il lui coupa les vivres, & consuma par la disette cette multitude effroïable de Tartares, d'Indiens & de Perses, devant lesquels il lui eût été téméraire de se présenter en bataille. Abouchaïd

[illegible] reconnut trop tard, qu'il est souvent dangereux de refuser la paix à un ennemi qui la demande avec des offres avantageuses. Ce superbe Mogol réduit à une retraite qui tenoit de la fuite, fut pris par les fils d'Usum-Cassan, qui le conduisirent à la tente de leur pere. Il montra une bonne contenance en présence d'un vainqueur qui n'avoit pas osé paroître devant lui le fer à la main. Il lui en fit des reproches, & irrita par ses discours contempteurs la clémence du Sultan qui l'avoit d'abord reçu avec humanité. Condamné à perdre la tête, il subit le traitement que sa fierté méritoit. Le vainqueur poussant plus loin son ressentiment, fit apliquer un fer chaud sur les yeux des trois aînés d'Abouchaïd qu'on avoit arrêtés dans leur déroute.

Avant que de se mettre en marche pour cette funeste expédition, Abouchaïd partagea entre ses enfans les Roïaumes dont il avoit hérité & ceux qu'il avoit conquis. Samarcande & la Tartarie méridionale étoient

Année 1469. Sec-Omor. Il régne en paix.

Année 1493. échues à Sec-Omor le cine... d'entr'eux, & il s'assûra de... aussi-tôt après la mort de son pe... La possession lui en fut confirmée pa... la douceur avec laquelle il gouverna ses sujets. Son régne fut con... la paix, & sa vie une étude assidue de l'Alcoran. Il mourut d'une chute vingt-quatre ans après son élévation sur le Trône.

Année. 1493. Babar. Il pert Samarcande.

Le repos qu'il avoit procuré à ses sujets devint fatal à Babar son fils & son successeur. Schaïbec-Kan savoit qu'ils s'étoient amollis dans le sein de la paix, & il en profita pour reprendre Samarcande qu'Abouchaïd avoit enlevé à son pere plûtôt par perfidie que par valeur. Sa victoire & la fuite de Babar établirent deux des plus grandes Monarchies du monde. Les Ubeks, nation du vainqueur, prirent possession de Samarcande, qui depuis a toujours été la capitale de leur Empire; & Babar, obligé de fuir, alla porter aux Indes la domination Mogole, qui y subsiste encore aujourd'hui. Après

[illegible] té poursuivi de Ville en Ville, [illegible] fut sa derniere retraite. Là il [illegible] vertu renaître après la perte de son Roïaume. Déja il recueilloit ses troupes errantes à dessein de la [illegible] ivrer, quand Ranguildas Gouverneur de Cabul, le fit changer de sentiment, en lui inspirant de s'affermir plûtôt dans la possession des Indes, & d'y étendre sa domination. Année 1494.

Ce parti aïant été préferé, on dit que l'un & l'autre se cacherent sous la mandille des Faquirs, & parcoururent tout le Païs pour en connoître les Cours, les Villes, les forteresses, le caractere, la maniere de combattre. Après s'être instruits de tout, ils retournerent à Cabul, & se préparerent à exécuter leur projet. Babar à la tête d'une armée nombreuse envoïa sommer Amwixa Roi de Dely, de quitter le nom & la qualité de Souverain, dans un Païs qui apartenoit aux Tartares depuis la conquête de Tamerlan. Amwixa lui fit réponse, qu'un Roi tributaire ne cessoit point d'être Roi; & que, puisqu'on lui disputoit ce titre, il

Il fait la conquête du Roïaume de Dely.

Année 1493. refusoit. aussi à un inconnu, chassé de ses Etats, un tribut dont il n'étoit pas digne. Babar ne s'attendoit pas à une réponse aussi fiere. Il s'avança vers Dely, & rencontra sur sa route Amwixa qui venoit au-devant de lui avec des troupes que la multitude rendoit formidables. Mais elles n'étoient point aguerries. Elles furent enfoncées dès le premier choc. Cette déroute les déconcerta; elles abandonnerent leur Roi, qui périt à la maniere des braves, & elles se réfugierent hors du Roïaume dans les montagnes du Tibeth ou du Turkestan. Babar, maître du terrein, transporta son trône à Dely, où les Mogols ses successeurs ont fait depuis leur résidence ordinaire.

Année 1500. Il s'y attribue le domaine universel.

Il établit les Loix qu'il voulut, dans un Païs de conquête. La principale & qui est regardée comme fondamentale de l'Etat, est celle qui adjuge en propre au Souverain toutes les terres de l'Empire. Elles ne passent point chez les particuliers du pere au fils; mais elles retournent au Prince, après la mort de celui à

qui on en avoit donné l'usufruit. Ainsi les peuples ne, sont à proprement parler, que les fermiers de l'Empereur. Les Officiers mêmes de la Cour ne subsistent que par les bienfaits de leur maître ; nul n'est riche de son fonds, nul n'est grand que des gratifications du Prince.

Année 1500.

Les Tartares, anciens sujets de Babar, accoururent en foule pour s'enrichir sous le nouveau Monarque. Ce fut alors que les Indiens donnerent indifféremment à tous les Tartares le nom de Mogols, qui n'étoit propre qu'à la famille Roïale. On vit aussi un grand nombre de Persans arriver à Dely, & y chercher fortune. Les Charges dont on les honora à la Cour en attirerent d'autres. Ainsi les Mahometans étrangers devinrent bien-tôt les plus forts ; ils occuperent tous les Gouvernemens & les premiers postes du Païs. Enfin les Raïas ou Gouverneurs, qu'on avoit considerés d'abord par nécessité, tomberent insensiblement dans le mépris, & la Religion Mahometane devint la Reli-

Les Tartares passent aux Indes.

Année 1500. gion dominante. Babar mourut en 1530, après en avoir régné cinq à Samarcande, trente à Dely, & en avoir passé trois dans l'intervale qui sépara ces deux Roïaumes. La loi du sang mit *Amayum* sur le trône.

Année 1530. Amayum. Il est chassé de son Roïaume.

L'Histoire du fils retraça en partie celle du pere. *Chira*, Seigneur Patane de la race de ceux que Babar avoit vaincus, profita en homme habile du crédit & de l'avantage que lui donnoient les grandes places qu'il remplissoit à la Cour & dans les armées du Mogol, pour venger les malheurs de sa Nation. Le projet étant sur le point d'éclore, il changea son nom de *Chira*, qui veut dire un jeune Lion, en celui de *Chircha*, qui signifioit le Lion roïal ou le Seigneur Lion. Amayum voulut réprimer cet orgueil, mais il étoit trop tard. Les mesures de Chircha étoient prises, son parti tout formé, ses troupes prêtes à se montrer au combat. Une sanglante bataille fit la ruine d'Amayum. Il n'échapa au carnage des siens que par la protection de quelques braves Persans,

qui le couvrirent de leur propre corps, & l'escorterent jusqu'en Perse où il se réfugia. C'étoit l'onziéme année de son regne, que le tumulte des guerres civiles avoit agité sans relâche. Le Sophi ou Roi de Perse le reçut avec toute la générosité qui convient à un grand Prince envers un Empereur fugitif. Il lui donna un Palais & des Officiers, il lui assigna des revenus considérables ; il fournit même à ses plaisirs ; il peupla son serrail ; il l'exhorta à la patience, jusqu'au tems qu'une occasion favorable se présenteroit de le rétablir dans son Roïaume. Année 1550.

Chircha lui en ferma toutes les issues par la sagesse d'un régne qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'estime & l'affection de ses sujets. C'est à lui que les Indiens sont redevables de l'établissement des *Carvenseras*, ou logemens publics, qu'il fit bâtir de distance en distance sur les grandes routes pour la commodité des Marchands, qui y trouvent à un prix modique tout ce qui est nécessaire pour eux & pour leurs Année 1559. Etablissement des Carvenseras.

Année 1539. chevaux. La mort qui l'enleva la neuviéme année de son usurpation, fit succeder la tristesse à la joie qu'on avoit eue de le posseder. Comme il n'avoit laissé aucun enfant mâle, tous les Raïas voisins aspirerent à sa succession.

Année 1549. Il remonte sur le Trône. Amayum instruit de ces troubles domestiques comprit que le moment étoit venu de rentrer dans ses Etats. Il reçut du Sophi quelqu'infanterie & environ douze mille chevaux, esperant que ses Sujets viendroient grossir son armée dès qu'ils le lauroient aprocher des confins. Tous les passages leur furent ouverts jusqu'à Lahor, dont il s'empara par stratagême. Cent jeunes Persans pleins de zéle pour lui, se déguiserent en Pelerins qui revenoient de la Meque, & allerent sur le soir se présenter aux portes de la Citadelle, priant qu'on leur donnât le couvert pour cette nuit. Le Gouverneur crut faire un acte de religion en les recevant. Lorsqu'on les croïoit accablés de sommeil & de lassitude, ils se jetterent tout à coup sur la garnison;

ſon; ils poignarderent ſans pitié le Gouverneur & les Soldats; & livrerent la fortereſſe à Amayum, qui entra dans Lahor ſans réſiſtance. De-là il avança à grandes journées vers Dely. Une ſeule bataille donnée à trois lieues de cette Ville, renverſa toute la reſſource de ſes rivaux, & aſſura aux ſucceſſeurs de Tamerlan l'Empire qu'ils poſſedent encore aujourd'hui. Amayum ne ſurvécut à ſon rétabliſſement que deux ans, neuf mois & quatorze jours. Il mourut en 1552, vingt-deux ans après avoir pris poſſeſſion du Roïaume pour la premiere fois. Année 1549 & ſuiv.

Akebar ſon ſucceſſeur avoit hérité de la vertu & du courage de Tamerlan le plus illuſtre de ſes aïeux. Né en Perſe la premiere année de la retraite de ſon pere Amayum, il ne pouvoit avoir que treize ans lorſqu'il monta ſur le trône. Son adoleſcence fut confiée aux principaux de la Nation, qui s'appliquerent à lui aſſurer la Couronne en retenant les troupes Perſannes aux Année 1552. Akebar. Il ſoumet les Rois de Guzarate & de Decan.

Anneé 1552. & suiv.

Indes par les établissemens avantageux qu'ils leur procurerent. Le jeune Prince avoit mis à profit les leçons de politique & de sagesse que lui avoient données les Ministres de sa minorité; & il en fit usage dès que les années le lui permirent. Son Roïaume étoit plus considérable par l'étendue que par les richesses. Celles-ci se trouvent principalement dans la partie méridionale de la Presqu'île en deça du Gange, que Tamerlan n'avoit pas subjuguée. Akebar entreprit d'en faire la conquête, & il en vint à bout malgré la résistance des Rois de Guzarate, de Decan & des Portugais, qui s'étoient puissamment établis aux Indes depuis environ soixante & dix ans.

La Princesse *Candé* ne deffendit pas avec moins de générosité la ville d'Amanadagar dont elle étoit Souveraine. Elle vit sans effroi le Mogol, déja vainqueur de plusieurs Roïaumes, environner la Capitale de son Etat; elle le retint plus de deux mois autour de ses remparts. Enfin, obligée de ceder à la constance des assiégeans, elle inventa un moïen

bisare pour se venger de son ennemi. Année 1558, & suiv.
Elle fit fondre tout l'or & l'argent du Païs en boulets de canon, sur lesquels on grava les plus grandes malédictions contre l'usurpateur; & on les tira dans le camp des Tartares. Après ce coup de désespoir, elle se rendit à composition, & elle parut se repentir bien-tôt de sa fureur. A la vue de son vainqueur elle cessa d'être son ennemie. Akebar la mit au nombre de ses femmes, il la traita toujours en Reine, ou plûtôt il la considera long-tems comme la Sultane favorite. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ces boulets de canon aux environs d'Amanadagar. M. Manouchi en vit un d'or de huit livres, dont il lut l'inscription avec plaisir.

La conquête des deux plus riches Roïaumes du Païs, rendus tributaires, établit l'autorité d'Akebar dans toutes les Indes. Ce fut avec la confiance que donne un grand pouvoir qu'il abandonna la Ville, & qu'il résolut d'en bâtir une autte plus magnifique, soit pour immortaliser

Année 1552, & suiv.

son nom, soit pour accomplir le vœu qu'il avoit fait d'ériger une Mosquée en l'honneur de Mahomet, pour obtenir du Ciel un fils qui fût l'héritier de son Empire. Agra, alors peu considérable, lui parut l'endroit le plus avantageux pour y exécuter ses desseins, & l'ouvrage fut conduit avec tant de rapidité, que bientôt on y compta plus de 660000 habitans. Plusieurs Historiens rapportent que pendant le long repos de cette paix glorieuse, Akebar entendit parler des Missionaires chrétiens, que les Portugais entretenoient aux Indes; qu'il en fit venir quelques-uns à sa Cour; & que leurs discours sur la Religion ébranlerent son esprit. Un poison subtil qu'il prit par mégarde l'enleva subitement la cinquante-troisiéme année de son regne.

Année 1605. Jehan Guir. Révolte de ses fils.

Il y avoit quelques années que Jehan-Guir, l'aîné de ses fils, avoit tenté de lui ravir la Couronne & la vie. Ce crime méritoit une punition rigoureuse; mais la tendresse du pere fit grace à un fils dénaturé. Akebar

se contenta de lui montrer qu'il étoit maître de son fort, en le tenant plusieurs jours humilié dans l'obscurité d'une prison, & en lui faisant voir les têtes de cent conjurés qu'il avoit fait suspendre à un arbre. Jehan-Guir aussi frapé de ce spectacle, que honteux de la faute qu'il avoit commise, s'efforça de la réparer par un attachement plein de zéle, & mérita, suivant quelques Ecrivains, que son pere le nommât pour son successeur un peu avant que d'expirer. Cette déclaration n'aïant pas été revêtue des formalités ordinaires, Cosrou fils de Jehan-Guir, prétendit que le sceptre lui apartenoit au lieu de son pere, par la promesse qu'Akebar lui en avoit souvent réiterée lors de sa colere, & en présence de toute la Cour. Fondé sur ce seul titre, il se forma un parti de mécontens que la mauvaise conduite de son pere avoit déja soulevés, & il lui disputa la Couronne à la tête d'une troupe de rébelles. Mais le premier combat les mit en fuite, & leur Chef fut renfermé dans une Cita- Année 1605, & suiv.

Année 1605, & suiv.

delle avec ses femmes & ses enfans. Il y périt de la main de son frere Chorròm, qui esperoit s'assûrer le Trône par ce lâche fratricide. Les précautions qu'il avoit prises pour ensevelir son crime dans les ténébres, qu'il avoit choisies pour le commettre, ne purent cependant le tenir caché. L'Empereur découvrit l'auteur du meurtre, & n'eut plus que de l'indignation pour celui qu'il avoit tendrement aimé; il l'exila dans son Gouvernement de Guzarate. Sa disgrace ne fit qu'irriter son ambition. Il ne s'occupa qu'à former des alliances secrettes avec les Raïas voisins, à gagner les Grands du Païs, à se concilier l'amitié du peuple. Ainsi il n'eut pas de peine à rassembler une armée formidable de personnes dévouées à son service. Sachant que l'Empereur devoit faire transporter à Lahor le trésor de l'Empire, il s'avança à la tête de soixante mille hommes pour l'enlever sur le chemin. Mais un contre-ordre donné à propos frustra ses espérances, & manifesta sa révolte.

Il se vengea sur la ville d'Agra & sur les environs, qu'il mit au pillage. Année 1605, & suiv.

Irrité de cette audace, Jehan-Guir rassembla toutes ses forces, & marcha en personne contre son fils. L'ardeur & la résolution se montroient également de part & d'autre. Après un combat opiniâtre, les révoltés furent mis en déroute près de Dely, & le jeune Prince se retira dans des montagnes inaccessibles, d'où il tâcha d'apaiser la colere de son pere par la voie de la négociation. Pendant le combat, Sultan Bolaqui son fils signala son zele & sa fidélité pour les intérêts de l'Empereur. Non content d'avoir contribué à la victoire, il entra à la tête d'un corps d'armée jusques dans le sein du Roïaume de Guzarate, & mit le siége devant Amadabat, capitale du Gouvernement, où Chorròm son pere s'étoit établi une espèce de Souveraineté. Il en fit rompre les portes par des Eléphans, il s'empara de la Ville, enleva les trésors de son pere, brisa son Trône d'or, & distribua aux Officiers les diamans

Année 1605. & suiv.

dont il étoit orné. Jehan-Guir d'autre part songeoit à poursuivre son fils rébelle, qui vouloit traiter de pair avec lui. Il envoïa deux de ses Généraux pour le forcer dans son asile, avec ordre de lui livrer bataille, & de l'amener mort ou vif. Le fier Chorròm ne se découragea pas. Il recueillit le reste de son armée, & fit tête au parti de l'Empereur. Les rébelles eurent d'abord quelque avantage en de légeres escarmouches, mais la confiance que leur donnoient ces petites victoires leur en fit perdre une grande. Ils furent battus & défaits dans une action générale.

Quoiqu'il ne restât qu'environ cinq mille hommes à Chorròm, il ne se regarda pas comme vaincu. Il se retira au-delà du Gange, & se retrancha derriere le canal de Thonex, qui n'est qu'un écoulement de ce Fleuve aux environs de Patna. Les Généraux de l'Empereur le poursuivirent dans sa retraite, ils lui livrerent une des plus sanglantes batailles dont l'Histoire des Indes mo-

dernes fasse mention ; & quoique leur perte fût beaucoup plus grande que celle des révoltés, ils remporterent néanmoins tous les honneurs du triomphe. Année 1605, & suiv.

Chorròm resté avec trois mille hommes seulement pensa recouvrer toutes ses espérances par les intrigues de Nur-Jaham premiere femme de Jehan-Guir, dont il avoit épousé la niéce. La Sultane considérant que cette guerre, poussée avec tant de chaleur, étoit contraire aux interêts de sa famille, trouva le moïen de faire disgracier le plus grand fléau de Chorròm, Mahobet-Cham, le premier des Généraux de l'Empereur. Outré de voir son zele, ses services, son sang païés d'une si noire ingratitude, ce brave Officier résolut de s'en venger. Il rassembla autour de lui plusieurs des anciens Capitaines, qui servoient depuis long-tems sous ses ordres ; & cinq mille Rageputes, les plus intrépides des Indes, embrasserent le parti d'un Chef que la victoire avoit toujours suivi. Avec ce petit corps d'armée,

Année 1605, & suiv.

il forma le dessein d'aller enlever l'Empereur, qui se transportoit avec sa Cour d'Agra à Cabul. Ce projet lui réussit comme il l'avoit esperé ; & s'il n'en tira pas tout l'avantage qu'il pouvoit, ce ne fut que par un excès de générosité & de respect pour son maître. Il prit le moment que l'escorte du Prince avoit déja passé la riviere de Tziunab avant le lever du Soleil ; il investit inopinément le camp de Jehan-Guir, qui reposoit encore dans sa tente ; il dispersa sans peine les Soldats de sa garde ; & presque sans verser de sang, l'Empereur, la Sultane, Bolaqui & les principaux de l'Empire tomberent entre ses mains.

Les premieres nouvelles de cette détention porterent le trouble de toutes parts ; on ne savoit auquel des trois partis il falloit s'attacher. Agra prit ouvertement celui du nouveau Vainqueur ; & livra la Citadelle à un de ses amis. Pour peu que Mahobet eût voulu mal user de la victoire, il auroit pu faire un Empereur de sa main, & choisir quelqu'un

des fils ou des petits-fils des Mogols, qui l'auroit élevé au premier rang par reconnoissance. Le fonds de vénération qu'il conserva inviolablement pour son maître, le fit user de modération à son égard. Il se contenta de lui donner une escorte pour le conduire à Cabul, de l'accompagner en personne, & de lui faire assidument sa Cour. Cette modération pensa lui être plus funeste que sa premiere disgrace. La Sultane désesperée de se voir sous la puissance de son ennemi, craignit pour comble de malheur qu'il ne s'emparât de l'esprit du Prince par ses manieres insinuantes. Elle fit savoir à l'armée Imperiale que ceux qui avoient enlevé Jehan-Guir n'étoient au plus que cinq mille hommes; elle engagea les Chefs de son parti à venir la délivrer de la servitude; elle leur en marqua le moment & les moïens. Ses vœux furent heureusement acomplis. Plus de cinquante mille hommes, rassemblés de toutes les Provinces voisines, se mirent en embuscade sur les bords

Année 1605, & suiv.

Année 1605, & suiv.

d'une riviere où l'Empereur devoit passer avec tout son cortege pour arriver à Cabul. Mahobet averti des embuches qu'on lui dressoit, jugea à propos d'abandonner ses prisonniers & de retourner sur ses pas. La crainte des ressentimens de la Sultane l'obligea à demander un asile à Rana, l'un des principaux Raïas de l'Empire. Loin d'en abuser par de nouvelles entreprises, il s'en servit pour travailler au repos & à la tranquillité publique, en réconciliant par ses négociations, l'Empereur avec le Sultan Chorròm. Ce fut la noble vengeance qu'il tira d'un Souverain qui le persécutoit. Jehan-Guir ne songea plus qu'à jouïr des douceurs du repos. Il y passa le reste de sa vieillesse, & il mourut à Dimber l'an 1627, après un regne de 22 ans, que les guerres civiles avoient perpétuellement agité.

Année 1627, Troubles dans l'Etat.

Sa mort partagea l'Empire en trois factions. L'Imperatrice se déclara pour Scheriar l'époux de sa fille. Bolaqui avoit pour lui l'armée

Imperiale & toute la Garde du Palais. Les deux Ministres Asaph Cham, & Mahobet-Cham favorisoient ouvertement le Sultan Chorròm. La Sultane n'eut le crédit de faire reconnoître Scheriar Empereur, que dans l'étendue du Serrail. Mais ce parti, qui se terminoit à des femmes & à des Eunuques, devint bien-tôt le plus foible. Bolaqui, proclamé par les troupes, s'assura de l'Imperatrice & de son gendre; il retint l'une dans une étroite prison, & fit perdre les yeux à l'autre en y appliquant un fer chaud. Ce Prince, en croïant ne travailler que pour soi, aplanissoit par ses cruautés les chemins du Trône au Sultan Chorròm son oncle. Une intrigue conduite par Mahobet & par Asaph, le mit en possession de la Couronne, sans répandre de sang. L'Histoire mérite bien d'en être rapportée. Elle fait voir que dans un Païs que l'on s'imagine n'être remplis que d'hommes grossiers & barbares, il n'y a pas moins de finesse qu'on en trouveroit parmi les esprits les plus déliés de l'Europe.

Année 1627, & suiv.

Année 1617, & suiv.

Stratagême par lequel Chorrô monte sur le Trône.

Aussi-tôt que Bolaqui se fut assis sur le Trône de son grand-pere, il députa un des principaux *Omhras* ou Seigneur de sa Cour, vers son oncle Chorròm. L'Envoyé avoit ordre d'exiger du Sultan le tribut ordinaire, de l'engager à reconnoître la Souveraineté de Bolaqui, & même de menacer, s'il trouvoit dans le Prince un esprit de révolte. La nouvelle de son arrivée rendit ses instructions inutiles. Il trouva le Sultan qui vomissoit le sang à gros bouillons. Ce spectacle l'attendrit; il dépêcha un Courier à Bolaqui, pour l'instruire de l'état où son oncle étoit réduit. Mais la maladie de Chorròm n'étoit qu'une feinte. Ce qu'il vomissoit étoit le sang d'une Chévre, dont il s'étoit rempli la bouche un moment avant l'entrée de l'Omhra. Le bruit de sa maladie fut bien-tôt suivi d'une nouvelle encore plus fausse. On publia par-tout que Chorròm étoit mort, & en effet il disparut.

Mahobet avec quelques autres Officiers les plus attachés au Prince,

eurent ſeuls le ſecret de l'intrigue. Année 1627, & ſuiv.
Ils parurent inconſolables, & donnerent toutes les démonſtrations du plus grand deuil. L'Envoyé y fut trompé comme les autres ; il ſe hâta d'aller l'aprendre à ſon maître, & on le pria de lui demander la permiſſion de faire porter le corps du Sultan dans le ſépulcre de ſes Peres. Bolaqui accorda avec joie tous les honneurs de la ſépulture à un Prince de ſon ſang, dont la mort, à ce qu'il croïoit, l'avoit délivré ſi à propos. On prépare le convoi avec toute la magnificence poſſible. Le cercueil vuide étoit conduit par plus de mille hommes choiſis entre les principaux Officiers du mort ; Mahobet étoit à leur tête, & Chorròm ſuivoit lui-même ſes propres funerailles en habit déguiſé. On avoit diſpoſé par intervalles des eſcadrons de Rageputes, qui groſſiſſoient la pompe funebre comme par honneur, & qui la ſuivirent juſqu'à Agra. D'une autre part, le miniſtre Aſaph, inſtruit du ſecret, perſuada au jeune Empereur qu'il étoit de

Année 1627. & suiv.

son devoir & de la bienséance d'aller au-devant du convoi, & de conduire dans le tombeau un Prince dont il n'avoit plus rien à craindre. L'artifice réussit. Bolaqui sortit assez mal accompagné hors des portes d'Agra, en habit de deuil & dans l'équipage d'un Prince qui va rendre les derniers devoirs à un parent. Effraïé de voir une escorte si nombreuse à la suite d'un mort, il comprit aussi-tôt qu'on en vouloit à sa Couronne & à sa vie. Il prit la fuite, & se refugia en Perse, pour se dérober à la cruauté d'un rival ambitieux.

Il prend le nom de *Cha-Jaham*.

Chorròm, maître de la Citadelle & du Palais d'Agra, prit le nom de *Cha-Jaham*, qui veut dire, *Roi du monde*. Le premier Acte de son autorité fut de s'assurer de Scheriar. Il le retint enfermé pendant trois mois avec ses deux fils; mais craignant qu'ils ne lui échapassent malgré sa vigilance, il fit murer la porte de leur prison, & les laissa tous trois mourir de faim. On assûre que cet endroit n'a point encore été débou-

ché.

ché. La guerre qu'il fit quelques années après aux Portugais, donna lieu à d'autres inhumanités qu'il exerça sur les vaincus, principalement en haine du Christianisme. Il avoit quatre fils, qu'il envoïa en différens Roïaumes de l'Empire en qualité de Vice-Rois. *Cha-Chuïa* eut la Principauté de Bengale; celle de Décan tomba à *Oramg-Zeb*; & le Roïaume de Guzarate échut à *Moradbax*. *Dara* l'aîné de tous demeura à la Cour. Tandis que l'Empereur se livroit à toutes sortes d'amusemens & de plaisirs, Dara s'emparoit du gouvernement & de l'autorité; lui seul faisoit la fonction d'Empereur, il ne lui en manquoit que le titre & la couronne. Si quelqu'un ne rampoit pas devant lui, le massacre ou le poison suivoient de près. Année 1627, & suiv.

Ces cruautés jointes à des manieres impérieuses ne pouvoient manquer de le faire haïr universellement, & de lui enlever le Sceptre auquel il aspiroit. Il avoit d'ailleurs en la personne d'Oramg-Zeb un rival d'au- Commencemens & caractere d'Oramg-Zeb.

Année 1657, & suiv.

tant plus dangereux, qu'il paroissoit moins à craindre. La conduite de celui-ci, pleine de moderation & d'équité, faisoit un contraste honteux pour celle de Dara; & il n'affectoit tant de douceur que dans ce dessein. Dès que l'âge l'eut rendu susceptible d'ambition, il porta ses regards vers le Trône, & il forma le plan qu'il jugea plus propre à l'y mener. La nature lui avoit donné tous les avantages nécessaires à un homme qui en veut imposer. Il étoit d'une taille avantageuse, & d'un tour de visage naturellement doux. La maigreur lui donnoit un air de pénitence qu'il savoit acompagner de discours de piété. On le voïoit toujours have, le tein livide, les yeux enfoncés. Il paroissoit rêveur & taciturne, ne parlant gueres que de zele pour la Religion de Mahomet, & pour l'observation de sa Loi. Presque toujours il portoit l'Alcoran sous le bras; ses oraisons étoient fréquentes; il récitoit chaque jour un certain rôle des louanges de Dieu avec une attention capable d'attirer du respect. Aussi disoit-on qu'il s'étoit

fait, recevoir au nombre des Faquirs; & lui-même assûroit qu'aussitôt qu'il pourroit se délivrer des soins du siécle, il iroit se consacrer à la pénitence près du tombeau de Mahomet. Ces discours de retraite entroient dans le sistême d'ambition. Par-là il vouloit se préparer un asile s'il ne pouvoit franchir les barrieres qui lui fermeroient le chemin du Trône. La haute dévotion qu'il professoit en public, ne lui faisoit pas négliger l'exercice des vertus guerrieres. Mais il avoit soin de donner une couleur de piété & de zele à tous ses projets. Ce fut sous ce prétexte qu'il tenta de dépouiller le Roi de Golconde, parce qu'il étoit attaché à la secte des Parsis ou Persans. Si cette entreprise ne lui réussit pas dans son entier, il en tira du moins de grands avantages. Année 1657, & suiv.

La fortune lui réservoit ses faveurs toutes pures pour une ocasion plus précieuse. Une maladie dangereuse dont l'Empereur Châ-Jaham fut attaqué, donna ocasion aux bruits de sa mort qui se répandirent dans Révolte des fils de Cha-Jaham.

Année 1627. & suiv.

tout l'Indostan. Cha-Chuïa le plus vif de ses trois fils qu'il avoit établis Vice-Rois, se mit le premier en campagne avec quarante mille chevaux, résolu d'enlever le Sceptre à Dara son aîné. L'Empereur instruit d'une démarche aussi éclatante, lui écrivit que sa maladie n'avoit point eu de suites; qu'il pouvoit retourner à son Gouvernement de Bengale; & réparer par une obéissance exacte les mouvemens que son affection lui avoit fait précipiter. Le Prince dissimula les ordres qu'il avoit reçus de son pere; il continua sa route vers Dely, & fut arrêté en chemin par l'armée Imperiale que le fils aîné de Dara conduisoit. Le mauvais succès d'une bataille le découragea entierement, & il se retira aussi-tôt après.

Oramg-Zeb excite son frere Moradbax.

Le même prétexte qui lui avoit fait prendre les armes servit également à déterminer ses deux freres Oramg-Zeb & Moradbax. Quoique le premier eût fait tous ses préparatifs, il ne voulut point éclater avant que son frere se fût mis en marche.

Profitant alors des avances séditieuses que l'un & l'autre avoient faites, il écrivit à Moradbax en ces termes pleins de dissimulation. » Vous n'ignorez pas le dessein que j'ai pris » de vivre le reste de mes jours dans » la retraite & dans la pénitence. » Les grandeurs du siécle n'ont rien » qui soit capable de toucher mon » cœur. L'unique passion qui me » reste est d'établir le culte du vrai » Dieu & la Loi de son Prophéte » dans toute leur pureté. Je considere que de tous les fils de Cha-» Jaham, dont la mort n'est que » trop certaine, vous êtes le seul » qui conserviez du respect pour » l'Alcoran. Dara est un impie qui » n'a d'attachement que pour les » Religions de l'Europe. Cha-Chuïa » est un hérétique, livré à la secte » d'Ali, & qui entretient des liaisons avec les Schismatiques de » Perse. Vive Dieu & son Prophéte, » je ne souffrirai point que l'impiété » & l'hérésie soient assises sur le » Trône. Vous seul, mon cher » frere, que j'honore dès à présent Année 1657. & suiv.

Année 1626. & suiv.

» comme mon Seigneur, & que je
» salue comme mon Maître, méri-
» tez de porter la Couronne. Vous
» êtes un vrai Musulman & le seul
» défenseur des fidéles. Permettez-
» moi donc de joindre mes troupes
» aux vôtres, & de défendre avec
» vous le parti le plus juste en com-
» battant pour la Religion. Je ne
» vous demande pour toute récom-
» pense de mes services que de me
» permettre après la victoire, d'al-
» ler couler en paix le reste de ma
» vie près du tombeau de Mahomet
» dans la pénitence & dans la prie-
» re. »

Ses artifices frauduleux.

Une Lettre si artificieuse fut reçue avec joie de Moradbax. Il y répondit par une autre remplie de politesses, qui partoient d'un cœur plus sincére. Toutefois, lorsqu'il consentit de joindre ses troupes à celles de son frere, il ne comptoit pas que l'armée d'Oramg-Zeb dût être superieure à la sienne. Il la mesuroit sur les bornes étroites du Roiaume de Decan, & sur la médiocrité des revenus qui en provenoient. Mais il

ne savoit pas qu'Oramg-Zeb s'étoit préparé de longue main à cette révolution; que sa frugalité lui tenoit lieu de grandes richesses; & qu'il avoit engagé Mirza-Mula, qui faisoit la guerre pour l'Empereur dans le Visapour, à lui donner les troupes qu'il commandoit. Les deux Princes convinrent d'une entrevue dans les montagnes de Manddo. D'aussi loin qu'Oramg-Zeb aperçut son frere, il descendit de son Eléphant; il courut au-devant de lui, il se prosterna en sa présence, & le salua comme son Souverain: Il lui fit prendre le titre d'Empereur, il le traita en public & en particulier comme tel; par tout il lui céda le pas; & pour le commandement des armées, il recevoit toujours l'ordre de son frere, qu'il savoit amener où il vouloit par la force de la persuasion. Les troupes s'avancerent à grandes journées vers Dely.

Année 1617. & suiv.

Il prend les armes contre son pere.

Au bruit de leurs aproches, Dara fut effraïé pour sa personne & pour celle de l'Empereur. Il leur écrivit que leur pere n'étoit point mort, &

Année 1627, & suiv.

qu'il étoit inique de venir troubler le repos de sa vieillesse. Moradbax dont le cœur étoit droit, fut ébranlé lorsqu'il vit le crime de si près. Il douta s'il iroit plus loin, quand il sut que Cha-Jaham étoit plein de vie, & qu'il étoit faux que Dara lui eût fait prendre du poison. Oramg-Zeb s'aperçut de son inquiétude ; il leva ses scrupules & le rassûra par des Lettres que ses Emissaires lui envoïoient exprès de Dely. Comme ils avançoient de jour en jour, l'Empereur proposa dans son Conseil de se mettre lui-même en campagne, & de paroître à la tête de ses troupes, pour désarmer ses enfans par sa présence. Un ami secret d'Oramg-Zeb s'oposa fortement à cet avis, par des remontrances sur la foible santé du Prince, & sur les mauvaises suites que pourroit avoir la perte d'une bataille, où la valeur ne décide pas toujours. Cha-Jaham se détermina à garder son Palais, & Dara ne crut pas devoir le quitter.

Il défait l'armée Impériale.

Sur les bords de la rivire d'Ugen, s'éleve un côteau en forme d'amphithéâtre

phithéâtre, où l'armée Imperiale campa pour disputer le passage aux troupes confédérées. Elle sortit d'Agrâ vers la fin du mois d'Avril, dans le tems de la plus grande chaleur aux Indes. Oramg-Zeb, qui conduisoit l'avant-garde des rébelles, parut le premier en présence de l'ennemi. Mais comme le reste de l'armée n'étoit pas encore arrivé, tout son soin fut d'empêcher les Imperiaux de passer la riviere qui étoit basse & guéable en plusieurs endroits. Il y rangea promptement son artillerie, & fit un feu terrible sur les ennemis, postés à l'autre rive. Cependant Moradbax, qui conduisoit l'arriere-garde arriva. Son impétuosité naturelle & sa valeur, ne lui permirent pas de déliberer longtems. Il se jetta à l'eau avec une intrépidité qui donna du courage aux siens, & passa le fleuve à leur tête, tandis que le canon d'Oramg-Zeb les soutenoit. Des deux Généraux de l'Empereur, l'un étoit d'intelligence avec les rébelles, & disposa tellement son aîle, qu'elle fut mise en

Année 1657, & suiv.

Année 1657, & suiv.

déroute dès le premier assaut. L'autre signala son zele & son courage ; mais accablé par le feu & par la multitude des ennemis, il se vit contraint de faire sa retraite, accompagné seulement de cinq cens chevaux. La honte & le chagrin le déterminerent à passer dans ses Terres, pour ne plus reparoître à la Cour.

Cha-Jaham cede l'autorité à Dara l'aîné de ses fils.

Tout y fut dans la désolation quand on aprit ces tristes nouvelles. La désertion des Généraux, la perte de la plus grande partie de l'armée, l'artillerie & le butin qui alloient donner de nouveaux avantages à Oramg-Zeb, les chemins ouverts de toutes parts, les mécontens qui passoient en foule dans le parti des conféderés, étoient autant d'objets capables d'abattre le courage de Cha-Jaham, & il y succomba. Inspiré sans doute par un ami d'Oramg-Zeb, il remit toute son autorité à Dara ; il ordonna de ne plus reconnoître d'autre Souverain, du moins pour un tems. Cette démarche fatale causa la ruine du pere, & ôta le Sceptre des mains du fils. Bien des Sei-

gneurs, que le devoir attachoit encore à Cha-Jaham, refuserent d'obéir à Dara; & le peuple déchargé de la soumission qu'il avoit jurée au vieil Empereur, fit paroître beaucoup d'indifférence pour le nouveau. Année 1656, & suiv.

Malgré l'infidélité presque universelle des Grands, & le réfroidissement du peuple, Dara ne laissa pas que d'assembler encore cent mille chevaux & cinquante mille hommes de pié. On tira des Arcenaux d'Agra cent piéces d'artillerie, dont les moindres étoient de douze livres de balle; tous les Officiers qui servoient le canon étoient Européens. On équipa soixante Eléphans chargés de leur Tour, dont chacun portoit sa piéce de campagne, & les bagages du Prince suivoient sur cinq cens Chameaux. A voir cette effroïable multitude s'étendre à perte de vue, & couvrir les vastes plaines qui sont aux environs d'Agra, on auroit cru que le Prince devoit forcer la victoire à se déclarer en sa faveur. Les plus sensés n'en jugeoient

Dara leve une armée nombreuse.

Année 1656, & suiv.

pas ainsi, & Dara étoit presque le seul qui ne se doutoit pas de son malheur. Cependant le tems étoit venu auquel les Grands de l'Empire devoient se venger du déshonneur que Cha-Jaham leur avoit fait en débauchant leurs femmes, & des railleries ameres qu'ils avoient reçues du Prince. On appercevoit aussi dans les principaux membres de ce grand Corps certain levain de haine contre le Chef.

Il est trahi par ses Généraux.

Après quatre jours de marche, il arriva sur les bords du fleuve Chambal, où il jugea à propos d'atttendre l'ennemi. Oramg-Zeb sentit qu'il auroit été téméraire de tenter le passage sous les coups d'une armée aussi nombreuse. Il eut recours au stratagême d'Alexandre contre Porus; & alla de nuit traverser le fleuve quelques lieues plus haut. Cette nouvelle jetta le trouble dans le camp de Dara; & son malheur voulut qu'il mît à la tête des troupes qui devoient repousser l'ennemi Calil-Kan, ami secret d'Oramg-Zeb. Le perfide, agissant de concert avec

les rebelles, leur donna le tems de se poster avec avantage, sous prétexte de les laisser consumer par la faim, dans un lieu qui n'offroit aucune ressource. L'ardeur de Dara ne put souffrir de plus longs délais, il voulut absolument commencer l'attaque. Calil, qui s'étoit emparé du commandement général, avoit gagné le Chef des Canoniers, & lui avoit défendu d'obéïr à d'autres ordres qu'aux siens. Avant qu'on fût à la portée du canon, il fit faire une décharge de toute l'artillerie, dont aucun coup ne porta sur l'ennemi. La fumée & la poussiere déroboient à la vue de Dara la trahison du Général. Bien-tôt après on entendit pour la premiere fois trois coups qui furent tirés dans le camp d'Oramg-Zeb. C'étoit le signal dont il étoit convenu avec Calil, pour l'avertir que ses troupes étoient prêtes. Le perfide courut alors vers Dara, qui commandoit le corps de bataille. » Il est tems, Seigneur, lui dit-il, » d'aller vaincre un ennemi déja » presque en déroute par la force de

Année 1656, & suiv.

Année 1656. & suiv.

» votre artillerie. Les ennemis en
» manquent ; ils ne nous ont ré-
» pondu jusqu'ici que par trois coups
» de canon inutiles. Paroissez seule-
» ment & vous vaincrez. »

Sanglante bataille.

Animé par ses discours insidieux, Dara fit ébranler à la fois les trois corps d'armée, & le sien fut le plus diligent. Ses troupes croïant marcher à la victoire, pousserent des cris effroïables en s'aprochant de l'ennemi. Oramg-Zeb les entendit sans s'effraïer ; il reçut de même cette grêle de traits dont l'air fut obscurci ; il fit ensuite tirer si à propos son canon, sa mousqueterie, ses Archers, qu'on vit tomber autour de Dara un nombre prodigieux de morts & de mourans. Mais il lui en restoit encore assez pour combattre avec espérance. Il s'avança au milieu des escadrons d'Oramg-Zeb ; il pénétra jusqu'à l'endroit où l'ennemi avoit dressé les batteries dont on étoit le plus incommodé ; il mit les Canoniers Portugais en fuite ; puis il tourna tous ses efforts vers le gros de soldats dont Oramg-Zeb étoit environné.

Maradbax ne fut pas poussé avec moins de vigueur par Ramsing, second Général de l'Empereur. Ce Raïa suivi de ses Rageputes avoit enfoncé le front de bataille du Prince Mogol, & étoit arrivé assez près de lui pour pouvoir le combattre d'homme à homme. Celui-ci étoit porté sur un Eléphant de guerre, dans une espèce de trône découvert, pour donner ses ordres de toutes parts. Il reçut trois coups de fléches au visage, qui ne lui firent que de légeres blessures. Le Raïa, dont le carquois étoit vuide, sauta de cheval pour aller enfoncer sa lance sous le ventre de l'Eléphant du Prince. Tandis qu'il s'avançoit en téméraire, Moradbax le perça de son dard & le jetta sur la poussiere. A la vue de ce malheur, les Rageputes découragés prirent la fuite, & causerent la perte de la bataille. Année 1656, & suiv.

Leur désertion n'affoiblit point la constance de Dara ; il lui restoit encore assez de troupes pour vaincre. Déja il avoit dissipé l'aîle que commandoit Mahamud fils d'Orang-Zeb.

Année 1656, & suiv.

Dès qu'il vit arriver Moradbax au secours de son frere, il s'attacha principalement à lui, & le chargea avec tant de fureur, qu'il le mit en fuite. Orang-Zeb demeuré seul ne se deffendoit plus qu'avec peine, lorsque le perfide Calil-Kan acheva de consommer sa trahison par un mauvais conseil, qui ruina les espérances de Dara, & qui rendit inutiles tous les fruits de sa valeur. » Vous » êtes victorieux, Seigneur, lui dit-» il, en s'humiliant, & la premiere » de vos campagnes efface la gloire » de tous les Mogols. Pour cou-» ronner l'ouvrage que vous avez » commencé, il ne vous reste plus » qu'à poursuivre les deux freres » fugitifs, & qu'à les faire servir à » l'ornement de votre triomphe. » Descendez de dessus l'Eléphant » qui vous porte. Vous êtes trop » exposé aux fléches pour soutenir » plus long-tems sans péril une mê-» lée si dangereuse. Montons à che-» val, & volons à l'ennemi. »

Retraite de Dara.

Cette ardeur qui transportoit Dara l'empêcha de réfléchir sur les suites

du parti qu'on lui inſpiroit. Monté ſur un de ces chevaux Perſans que leur vîteſſe rend ineſtimables; il s'élança & ſe fit jour au travers des ennemis. Ses Soldats ſurpris de ne le plus voir ſur ſon Eléphant, le crurent mort, & ſa perte leur glaça le courage. Ils ſe débanderent, & prirent la fuite avec une promptitude qui étonna le Général, & qui le fit appercevoir, mais trop tard, de la trahiſon de Calil-Kan. Le perfide avoit déja pris ſes ſûretés. Suivi d'un gros eſcadron dévoué à ſon parti, il étoit paſſé du côté d'Oramg-Zeb. L'infortuné Dara qui vit l'un de ſes Généraux tué, l'autre tourné vers l'ennemi, ſes deux freres devenus les plus forts par la déſertion de ſes troupes, & la plus grande partie de ſon armée miſe en déroute, ne ſongea plus qu'à la retraite. Il la fit en meilleur ordre qu'on n'eût pu l'eſperer de ſon peu d'expérience dans la guerre. Le combat finit à ſon départ après avoir duré dix heures, mais la guerre ne fut point terminée. Année 1656, & ſuiv.

Les vainqueurs s'avancerent aux Oramg-Zeb trompe ſon pere.

Année 1656, & suiv.

portes d'Agra, & firent le siége de la Citadelle. Dara s'étoit retiré à Lahor pour recueillir les restes de son armée, & lever de nouvelles troupes, l'Empereur demeura chargé de deffendre la place. L'artificieux Oramg-Zeb l'envoïa assurer par un Eunuque, qu'ils n'en vouloient point à sa personne; & qu'ils conservoient pour lui les sentimens les plus sinceres de tendresse, de respect & d'obéissance; & qu'ils n'étoient irrités que contre un frere qui regnoit en Tyran. L'Empereur répondit qu'il étoit prêt de pardonner à ses fils rébelles, pourvû qu'ils vinssent eux-mêmes implorer sa clémence. Rien n'étoit plus éloigné de leur dessein. Ils avoient résolus de s'emparer du Trône, quelque crime qu'il leur en coutât pour y parvenir. Oramg-Zeb prit sur soi l'éclat de cette exécution.

L'Empereur est renfermé dans une prison.

Feignant d'être retenu à deux milles d'Agra par une maladie, il pria l'Empereur d'agréer que son fils Mahamud allât en son nom lui faire les soumissions qu'il deman-

doit; ajoutant qu'une meilleure santé lui permettroit bien-tôt d'aller lui-même se jetter à ses piés. Cha-Jaham y consentit & prépara au jeune Sultan des présens d'un prix inestimable. C'étoit un apas pour attirer Oramg-Zeb dans le piége. Mahamud entra dans la Citadelle où l'Empereur s'étoit retiré. Il gagna les Soldats du premier corps de garde; il se fit suivre jusques dans l'intérieur du Palais par une grosse troupe; & pénétra ainsi dans l'apartement Imperial. On mit à mort sans distinction tout ce qui se trouva sur le passage; Soldats, Femmes, Esclaves & Eunuques. Mahamud parvenu à Cha-Jaham lui-même, osa prononcer l'Arrêt qui décidoit de son sort. » Ton grand âge, lui dit-il, t'empêche de regner. Acheves le reste » de tes jours dans la tranquillité, » & renferme-toi avec tes femmes » dans ces jardins délicieux que tu as » fait orner à si grand frais. Nous ne » t'envions point la lumiere du jour; » mais céde à tes enfans une place » que tu dèshonores. » A ces mots il

Année 1656. & suiv.

Année 1656, & suiv.

s'éleva un grand cri de toutes ces femmes Tartares qui servent le Prince dans son apartement, & qui sont exercées comme des hommes à manier les armes. Leurs menaces furent inutiles. Il fallut céder à la force, & passer dans l'apartement des Jardins, hors l'enceinte de la Citadelle.

Oramg-Zeb feint de vouloir couronner Maradbax son frere.

Dès ce moment, les deux Princes diposerent des Charges publiques; tous les ordres émanerent de leur bouche; ils partagerent par moitié les trésors de Cha-Jaham & les revenus de l'Empire. Après qu'on eut passé quelques jours à regler le gouvernement, l'armée se mit en marche pour aller à la poursuite de Dara, qui faisoit ses préparatifs de guerre aux environs de Dely. On étoit arrivé devant le célébre Temple ou Pagode de Matura, lorsque Oramg-Zeb en prit occasion de dire qu'il n'y avoit point de lieu plus convenable pour le couronnement de Moradbax, à qui il avoit toujours cedé en aparence ses prétentions. On fixa le jour de la cérémonie au 15. de Juin 1656. Jamais les caresses &

la déference d'Oramg-Zeb pour son frere ne parurent plus sinceres. Lui-même se chargea de faire décorer la plaine avec toute la magnificence convenable. Tandis qu'on étoit ocupé à préparer les tentes, les présens, les habits, les Chevaux & les Eléphans, les Chefs & les Soldats de Moradbax se livroient au plaisir, on n'entendoit dans la tente du Prince que concerts, que comédies : on ne s'y ocupoit que de danses & de festins. Malgré la Loi de Mahomet, le vin n'y étoit pas épargné ; on en buvoit jusqu'à l'yvresse. Du côté d'Oramg-Zeb, tout se passoit dans la retenue. L'ordre de la guerre y étoit exactement observé; on y faisoit la priere le matin, sur le midi & le soir, avec la même ponctualité que dans les Villes. On y tenoit souvent des conseils. Les principaux Chefs, instruits des desseins de leur maître, n'entretenoient leurs Soldats que du bonheur d'avoir pour Souverain un Prince aussi vertueux qu'Oramg-Zeb. Année 1656, & suiv.

La veille du couronnement, il Il l'enivre

Année 1656, & suiv.

& le fait enfermer.

feignit une indispofition, & pria Moradbax de paffer dans fa tente pour confulter enfemble les Aftrologues, & favoir fi le jour feroit heureux. Moradbax s'y tranfporta accompagné feulement de quelques Officiers de fa Cour. Oramg-Zeb le reçut avec toutes les démonftrations poffibles de tendreffe & de refpect. Il le fit affeoir à la place d'honneur, il chaffoit lui-même les mouches qui l'incommodoient; il effuïoit avec un linge la fueur qui couloit fur fon vifage; il ne l'appelloit que fon Maître, fon Seigneur, & fon Souverain; il lui fit préparer un bain d'eau rofe, puis l'on fervit un grand repas. Les deux freres mangerent feuls, tandis que les Officiers de Moradbax étoient régalés par les Généraux d'Oramg-Zeb en des tentes éloignées. L'Eunuque Cha-Abas refta feul auprès de fon maître. La joie du feftin fut animée par la mufique, & par les danfes. Oramg-Zeb, qui ne quittoit jamais l'air de dévotion dont il faifoit parade, ne but que de l'eau. Morad-

bax, moins scrupuleux, prit du vin avec excès. Un sommeil profond fut la suite de son yvresse. Cha-Abas conduisit le Prince dans une tente voisine pour le laisser reposer, & s'assit au pié du lit. Quelques momens après, Oramg-Zeb fit ôter au Prince son sabre & son poignard. A l'instant, six Soldats entrerent, se saisirent de Moradbax & de l'Eunuque, les chargerent de chaînes, & leur mirent la main sur la bouche, pour les empêcher de se faire entendre. Oramg-Zeb, qui couvroit toutes ses démarches d'un voile de piété, s'écria en levant les mains au ciel: Qu'on venge la Loi de Mahomet des mépris d'un Prince intempérant; & qu'on s'assure d'un homme qui s'est rendu indigne du Trône par son impiété. Les deux captifs furent mis chacun dans une litiere fermée, & conduits l'un à Agra, l'autre à Dely avec une bonne escorte. Année 1656, & suiv.

Ce coup se fit avec tant de secret qu'on n'en sut rien dans le camp de Moradbax, ni dans les tentes où l'on Il se fait couronner en sa place.

Année 1656, & suiv.

régaloit ses officiers. Oramg-Zeb eut soin de faire continuer la musique toute la nuit, comme si les deux freres y eussent encore été dans la joie. Au point du jour, les soldats des deux armées se rassemblerent dans cette vaste enceinte qu'on avoit ornée pour la cérémonie du couronnement. L'ordre étoit de s'y trouver sans armes pour éviter les querelles qui pourroient naître. Lorsqu'on n'attendoit que le moment de voir arriver Moradbax & de le proclamer, quelques personnes apostées en différens endroits, s'écrierent en même-tems : *Vive l'Empereur Oramg-Zeb !* Ce premier bruit causa de l'étonnement au plus grand nombre ; insensiblement il fit du progrès, & les deux partis répeterent comme de concert: *Vive l'Empereur Oramg-Zeb*. Le Prince parut aussitôt sur l'estrade qu'on avoit dressée pour son frere ; il s'assit un moment sur le Trône & se retira. Rien ne prouve mieux la légereté, l'inconstance & le peu d'attachement des

Indiens

Indiens que toute la suite de cette Histoire.

Année 1656, & suiv.

Son adresse pour rendre suspect le meilleur Officier de Dara.

Orang-Zeb leva le masque de son hypocrisie dès qu'il fut tems de régner. Ce Faquir artificieux, qui peu auparavant disoit n'aspirer qu'à finir ses jours dans l'exercice d'une vie pénitente, n'avoit pas apréhendé de sacrifier à son ambition par les plus noires perfidies la liberté d'un pere imbécile & celle d'un frere trop crédule. Tandis qu'il tenoit l'un & l'autre en captivité, il marcha à la poursuite de Dara, qui étoit toûjours à Lahor. Daüt-Kan étoit le plus fidéle des Officiers que celui-ci eût à son service. Il commandoit un corps de Cavalerie posté sur la riviere de Bear, qu'il falloit nécessairement traverser pour arriver à Lahor. Orang-Zeb désespérant de pouvoir le forcer ou le corrompre par ses promesses, eut recours à l'un de ces artifices qui ne lui manquoient jamais. Il fit courir dans Lahor par ses émissaires une lettre sous le nom de Daüt-Kan, par laquelle ce Général marquoit l'intelligence qu'il

Année 1656. & suiv.

entretenoit avec Oramg-Zeb. Dara, qui ne s'étoit perdu dans le dernier combat que pour avoir eu trop de confiance en Calil-Kan, ne se perdit une seconde fois que pour avoir pris à tort ombrage d'un ami fidéle. Il révoqua Daüt-Kan; il ne souffrit sa présence qu'avec peine; enfin il le disgracia pour toûjours.

Celui-ci se réfugie en Perse.

Celui qui le remplaça n'avoit ni le même zéle, ni la même expérience. Oramg-Zeb força bien-tôt le passage, & jetta l'épouvante jusques dans Lahor avant qu'il y fût arrivé. Dara vit ses troupes déconcertées par la fraïeur, & plus disposées à se rendre qu'à combattre; il jugea qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource que d'aller chercher un azile en Perse, pour éviter de tomber entre les mains d'un ennemi, qui avoit juré la perte de sa propre famille.

Oramg-Zeb fait son entrée à Dely.

Oramg-Zeb suivoit les traces du Prince fugitif, lorsqu'une nouvelle imprévue l'obligea de revenir sur ses pas. Cha-Chuia, qui avoit le pre-

mier attenté sur le Trône de son pere, s'avançoit à grandes journées vers Agra avec une armée considérable. Comme le prétexte de sa premiere entreprise avoit été de venger la mort prétendue de Cha-Jaham, le prétexte de la seconde étoit de délivrer l'Empereur & Moradbax de la captivité où l'usurpateur les retenoit. Il étoit également important à Oramg-Zeb de poursuivre un ennemi réduit à fuir, & de prévenir un ennemi en état d'attaquer; il accourut où le danger étoit le plus pressant. Bien-tôt il joignit Cha-Cuïa, il l'engagea dans une action par surprise; il combattit contre lui d'homme à homme, & le mit en fuite avec le reste de son armée. Pour dissiper le bruit de sa mort qui s'étoit répandu, il estima nécessaire de se transporter à Dely. Son entrée y fut magnifique, & la monnoie qu'il fit frapper en son nom portoit cette inscription fastueuse : *Moi, le Roi Oramg-Zeb, Conquérant du monde, j'ai fait battre cette piéce aussi brillante que le Soleil.* Année 1656. & suiv.

Année 1656, & suiv.

Il fait couper la tête à *Dara*.

Le repos dont jouissoit l'Empereur ne fut pas de longue durée. Il retourna joindre son Général Bader-Kan, qui tenoit Dara assiégé dans la Forteresse de Bakar. La violence de leurs assauts força le Prince à quitter la place & à reprendre le chemin de la Perse. Sa perte étoit de ces malheurs qu'on ne peut éviter. Given-Kan, Gouverneur de la derniere Province du Mogol lui devoit la vie & son Gouvernement par la protection qu'il lui avoit accordée auprès de l'Empereur Cha-Jaham. Il le reçut d'abord avec les marques de la plus parfaite reconnoissance. Refléchissant ensuite qu'il ne pouvoit se déclarer pour lui sans encourir la haine du nouvel Empereur, il résolut de lui livrer ce Prince fugitif. Lui-même eut l'indignité de le charger de chaînes & de l'envoïer à Dely. Oramg-Zeb le fit mettre dans une prison, & quelques jours après, le condamna à perdre la tête. On dit qu'il se la fit aporter, qu'il la considera avec complaisance, & qu'il ajouta l'insulte à la cruauté.

Il ne lui restoit plus, pour s'assurer l'Empire, que d'abattre Cha-Cuïa le dernier de ses freres, & le Sultan Chacü, fils aîné de Dara. Il vint à bout de l'un & de l'autre, en partie par l'artifice. Cha-Cuïa investi dans Bengale par l'armée d'Oramg-Zeb voïoit aprocher le moment auquel il falloit périr ou par la disette, ou par son propre fer, ou par celui des ennemis. Il craignoit par-dessus tout de tomber entre les mains d'Oramg-Zeb. Les liaisons qu'il avoit eues avec le Roi d'Arracan son voisin, le déterminerent à se réfugier dans cette Cour. Les premiers accueils furent aussi consolans qu'ils le pouvoient être pour un Prince malheureux. Le mépris & la haine succederent à ces politesses; le murmure éclata enfin de part & d'autre. Cha-Cuïa ne pouvant plus douter que sa vie ne fût en péril, se sauva dans les montagnes & les forêts avec sa femme & ses enfans. Le Raïa le fit poursuivre, & donna ordre qu'on le massacrât & toute sa famille.

Année 1656, & suiv. Triste fin de son frere Cha-cuïa.

Année 1658.

Le Sultan Chacu ne fut pas plus

Année 1658. en sûreté dans le Roïaume de Sirinahar. Son mérite, sa valeur, son droit à la couronne, étoient aux yeux d'Oramg-Zeb autant de raisons pour ne pas le laisser vivre long-tems. Le Prince qui l'avoit retiré n'étoit pas capable de le trahir ; mais l'Empereur obtint du fils ce qu'il n'auroit pas osé tenter auprès du pere. Il l'engagea par des présens & par des promesses encore plus grandes, à remettre Chacu entre ses mains. On fit une partie de chasse, les deux jeunes Princes s'écarterent dans les montagnes à la suite de la bête ; des gens apostés se saisirent de l'infortuné Sultan, & le conduisirent dans la Forteresse de Guallier, ou Cha-Jaham & Moradbax étoient déja renfermés. Ce dernier, donnant encore des sujets imaginaires de soupçons & d'inquiétudes, périt enfin par la piquure d'un serpent venimeux. Triste genre de suplice auquel Oramg-Zeb l'avoit condamné.

Oramg-Zeb empoisonne son pere.

Vainement il s'étoit flatté que ce crime le feroit régner en paix. Une

usurpation qui avoit couté tant de sang, & de forfaits, ne méritoit pas une vie tranquille. Sa conduite se retraça dans ses propres enfans. Ils se révolterent contre lui, comme il avoit pris les armes contre son pere; & la détention de ce vieillard fut le motif spécieux qui servit de prétexte aux nouveaux rébelles. Soit qu'ils manquassent de force ou d'expérience dans le métier des armes, leur entreprise réussit mal, & l'infortuné Cha-Jaham en fut l'innocente victime. Il périt par l'effet du poison qu'Orang-Zeb son fils l'obligea de prendre. Année 1658.

Les Princes étrangers rallumerent la guerre que ce barbare ne pouvoit plus craindre de sa famille. *Sevagi* avoit été autrefois Gouverneur d'une Province dans le Roïaume de Visapour. S'étant défait d'Affel-Kan, Général du Roi de Visapour, il s'étoit jetté dans le parti d'Orang-Zeb, alors Vice-Roi de Decan, qui lui avoit cédé quelques places de l'Empire du Mogol. Lorsqu'il fut

Soulevement des Princes étrangers.

Année 1658. parvenu à la Couronne, il voulut les ôter à Sevagi. Ce dernier, qui les regardoit comme un domaine qu'il avoit légitimement acquis par ses services, refusa de les rendre. Outré de cette ingratitude, il ravagea les terres de l'Empire, défit un des Généraux d'Oramg-Zeb, dissipa son armée, prit & saccagea Surate. Jamais l'Empereur n'avoit eu en tête un ennemi si redoutable. Le chagrin qu'il en ressentit le jetta dans une maladie qui dura assez long-tems. Dès que sa santé & ses forces lui permirent de marcher contre l'ennemi, il prit lui-même le commandement de ses troupes, & réduisit Sevagi avec tous ceux qui l'avoient secondé. La victoire qui paroissoit fixée sur sa personne, l'accompagna dans la guerre qu'il eut à soutenir sur ses frontieres contre la Perse.

Année 1668. Conquête du Roïaume de Golconde pour les Mogols.

Oramg-Zeb ennuïé d'un trop long repos, entreprit, malgré son grand âge, la conquête du païs de Golconde, & alla en personne assiéger la principale Forteresse. Le danger

évident

évident qu'il y courut fut cause qu'il se retira, laissant le commandement de l'armée à Azam-Cha. Le Général répondit parfaitement à l'attente de son maître. Il surprit Abdulacen Roi de Golconde dans sa Capitale, & l'envoïa prisonnier à Dely. En la personne de ce Prince finit la race des Rois de Golconde, qui tiroient leur origine des anciens Rois de Narsingue. Année 1698.

Il ne restoit plus à Oramg-Zeb, pour être maître de toute la presqu'île, qu'à subjuguer les souverainetés de Carnate, de Maduré & le païs des montagnes. Il entra dans celui-ci à la tête d'une troupe d'élite; la capitale fut prise d'assaut, le Roi fait prisonnier & condamné à mort. La vengeance suivit de près. *Ram-Raïa* aïant été élu Roi à la place de son frere, soutint la guerre contre Oramg-Zeb, le défit & l'obligea de lever le siége de devant Pamalaguere. Azam-Cha, fils & Général de l'Empereur fut plus heureux dans le Roïaume de Carnate. Il le conquit tout entier avec celui de Maduré. Nouvelles conquêtes.

Année 1698. Quoique l'Empereur fût jaloux des succès de ce jeune Prince, il le nomma Vice-Roi de Guzarate. Kambac, le troisiéme de ses fils, eut les Roïaumes de Visapour & de Golconde, sous le même titre. Cha-Halam, l'aîné de tous, eut le Mogol propre & les Provinces occidentales à l'Indus.

Mort d'Oramgzeb. Ces trois Princes avoient en leur pere un modéle qu'ils ne suivirent que de trop près pour sa tranquillité. Son grand âge leur faisoit connoître que le Trône alloit bien-tôt être vacant ; chacun d'eux y aspiroit, & faisoit des préparatifs en particulier pour s'en emparer. Kambac, quoique le plus jeune, fut le premier à remuer. Oramg-Zeb ne se sentant plus la force de supporter les fatigues d'une guerre civile, prit le parti de les contenir dans l'obéissance par la politique ; il fit venir Kambac à la Cour sous le prétexte de l'amitié. Azam-Cha craignit que son frere ne s'emparât de l'esprit de l'Empereur, & ne se fît déclarer héritier de la Couronne ; il se rendit pa-

reillement à la Cour, où il se fit un parti considérable. Enfin Cha-Halam, qui avoit depuis peu triomphé d'Akebar Roi de Perse, se déclara ouvertement. Une maladie de défaillance dans laquelle l'Empereur tomba, arma les deux Princes, Kambac & Azam-Cha l'un contre l'autre. Oramg-Zeb étant un peu revenu, leur ordonna de se retirer dans leurs Gouvernemens. Kambac obéït, Azam-Cha resta à Agra jusqu'à la mort de son pere, qui arriva le 4 de Mars 1707. Il étoit âgé de plus de cent ans. Année 1698.

Azam-Cha, qui avoit recueilli ses derniers soupirs, s'empara du Trône & des trésors, & se mit à la tête de l'armée impériale. Cha-Halam aïant apris la mort de son pere, ramassa toutes les troupes qu'il commandoit depuis quelques années, alla se faire couronner Empereur à Dely, & marcha contre Azam-Cha. Les deux armées en étant venues aux mains, se battirent avec chaleur. La nuit les sépara. Le lende- Année 1707. Cha-Halam Empereur.

main, Azam-Cha aïant recommencé l'action, fut vaincu & ſe tua de déſeſpoir. Sa mort mit Cha-Halard en poſſeſſion du Trône des Mogols. Il attaqua enſuite ſon frere Kambac, le dépouilla de ſes Etats, le fit périr dans une bataille, & demeura ſeul Souverain de tous les Roïaumes que ſon pere avoit poſſedés.

CHAPITRE X.

Interruption & renouvellement des Voïages aux Indes. Etablissement des Portugais.

L'inondation des Barbares ocupe les Romains & enleve leurs Provinces.

L Irruption des Barbares fit à l'Empire Romain deux plaies également funestes & profondes. La premiere fut l'enlévement de ses plus belles Provinces, & peu s'en faut qu'on ne dise, de tout ce qu'il possédoit en Europe, excepté la haute & la basse Grece. La seconde fut l'interruption du commerce aux Indes, & bien-tôt après, son entiere abolition. Comme s'il y eût eu un signal universel dans le Nord, les Ostrogoths, les Visigots, les Huns, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Suéves, les Vandales, les Bourguignons & les Frans fondirent en même-tems sur l'Illyrie, la Dalmatie, l'Italie, les Gaules, l'Armorique; & quelques-uns s'ouvrirent par le

fer & la flamme qu'ils avoient toûjours en main, un libre passage jusques dans les Espagnes & dans l'Afrique. A les voir prendre les armes tout à la fois, on auroit cru que ces peuples, qui ne se connoissoient pas, & qui souvent étoient ennemis, avoient attendu de concert le moment fatal où la vertu Romaine seroit sur son déclin, comme elle y étoit lorsqu'ils parurent. L'âge étoit passé auquel chaque Soldat Romain méritoit de conduire sa cohorte, où chaque Officier étoit digne de commander l'armée, & où l'armée avoit le pouvoir d'enchaîner la victoire. Tout plia devant les Barbares; les Provinces furent aussi-tôt réduites qu'attaquées; les Romains n'eurent pas même la force ou le courage de sauver Rome d'une poignée d'Hérules qui vinrent renverser le célébre & redoutable Trône des Césars. L'Empire voïoit donc enlever & disparoître ses ressources de troupes & de finances, dans le tems qu'elles lui étoient le plus nécessaires. Le Prince ne pensoit qu'à deffendre sa Cou-

ronne ; les armées ne suffisoient pas contre des ennemis si dispersés, si nombreux, si féroces ; la Flotte Romaine étoit occupée à deffendre les restes de l'Italie, la Sicile & la Gréce des incursions des Vandales, que le Comte Boniface avoit mis en possession de l'Afrique contre son dessein.

Ces guerres d'Occident ne finirent que quand tout fut absorbé, & alors les Cavades & les Cosroës r'ouvrirent en Orient ce theâtre fatal. Le récit de leurs cruautés glace le sang dans les veines. On se tenoit encore en garde contr'eux, malgré ce honteux traité de paix qui leur rendit l'Empire tributaire pour la premiere fois, lorsque le faux Prophête des Arabes, Mahomet entreprit d'exécuter le dessein qu'il avoit formé, de se rendre Chef de Religion, Législateur & Monarque. A peine eut-il commencé à élever les fondemens de son Trône sur les principes sanguinaires de sa doctrine, qu'il y parut tout-à-coup comme un Prince

Les Sarazins s'emparent de l'Egypte & du commerce des Indes.

aussi puissant que redoutable. Aux trois Arabies & à la Syrie qu'il avoit conquises, Omar, le second des Califes ses successeurs, joignit la Mésopotamie, la Chaldée, la Perse & l'Egypte. Les Sarazins connoissant de quel prix étoit pour eux la conquête de ce dernier Roïaume, y établirent un Sultan particulier, qui dépendit long-tems du Calife de Bagdad & de Damas, & qui tira de l'Egypte tous les avantages qui sont attachés à sa situation. Son premier soin fut d'en exclure les Romains pour jamais, & de faire prendre comme ennemis leurs Vaisseaux qui aprocheroient des embouchures du Nil. C'est ainsi que l'entrée & le commerce des Indes leur furent désormais fermés sans ressource. Les Sultans successeurs le continuerent sur le même pié que les Romains l'avoient établi & soutenu jusqu'au cinquiéme siécle. Sanudo, Venitien fort zélé pour le recouvrement de la Terre-Sainte & pour la ruine du Sultan d'Egypte, dit dans l'ouvrage qu'il a écrit sur cette matiere, que

le plus (*u*) grand revenu de ce Prince consistoit dans le trafic des épiceries & des autres marchandises de l'Orient. Il marque deux côtes principales dans les Indes, Malabar & Cambaie, où se faisoit le plus considérable négoce de son tems entre les Musulmans & les Indiens. Il nous aprend qu'on portoit les marchandises à Aden, d'où elles étoient transportées à la Mer-Rouge sur des Chameaux en neuf journées, de-là à Babylone d'Egypte, c'est-à-dire, au Caire, & du Caire à Alexandrie; que les droits seuls qui en revenoient au Sultan égaloient le tiers de la valeur de ces marchandises; & qu'il étoit si jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le passage sur ses Terres pour aller aux Indes.

On auroit donc perdu jusqu'au souvenir de ces riches contrées, & nous regarderions aujourd'hui comme des relations fabuleuses, ce que *Voïageurs du moïen âge aux Indes.*

(*u*) SANUDO *Secreta Fidel. Crucis*. L. I, Part. I, ap. I.

les Anciens nous ont dit des Indes, si de loin en loin la curiosité, le hazard ou quelqu'autre cause n'y avoient conduit des particuliers éclairés qui nous ont transmis de grands détails, principalement sur les hautes Indes, le Tibet, la Tartarie, le Catay ou la Chine.

Avant ces voïageurs du moïen âge, on peut mettre le recueil qui parut à Londres pour la premiere fois en 1665, du Palladius, de l'Anonyme & de l'Ambrosiaster. Mais ces Ecrivains vivoient sur la fin du quatriéme siécle ou au commencement du cinquiéme & par conséquent avant l'inondation des Barbares. On y trouve des choses très-intéressantes sur les mœurs des Indiens & sur la doctrine des Brachmanes. Nous en avons donné les principaux traits au commencement de cette Histoire. Le célébre Cosmas, négociant d'Alexandrie, fit le même trajet vers l'an 530.

On ne trouve plus de voïageurs aux Indes depuis eux jusqu'au treiziéme siécle. La liaison de l'Histoire

des Tartares avec celle des Indes, nous donne occasion de citer la célébre Ambassade de deux Religieux de l'Ordre de saint François. Jean Du Plan Carpin, & Benoît Polonnois, que le Pape Innocent IV envoïa en Tartarie en 1246, avec cinq autres Religieux de l'Ordre de S. Dominique ou Freres Prêcheurs, dont le premier étoit le Frere Ascelin. Le sujet de leur députation étoit de suplier Zingis-Kan Roi des Tartares de faire cesser les maux dont son armée accabloit les Chrétiens. Ces Religieux firent une relation assez exacte de leur voïage, & c'est tout le fruit qu'on en retira.

Sept ans après, en 1253, le Roi S. Louis étant encore en Syrie, envoïa en Tartarie & dans les hautes Indes Guillaume Rubruquis de l'Ordre des Freres Mineurs, principalement pour connoître les mœurs & la religion de ces peuples éloignés.

En 1272, l'envie de voïager fit partir Marc Paul Vénitien, avec son pere & son oncle, pour visiter les extrémités du monde. Le fils plut à

Coplaï, Kan des Tartares, qui le retint fort long-tems à sa Cour avec la qualité de Conseiller de l'Empereur. De-là, après avoir obtenu son congé, il parcourut les Indes, la Chine & le Japon.

Ce fut sur la fin de ce même siécle, que le célébre Haiton, parent du Roi d'Armenie, se transporta dans ces vastes Roïaumes où l'Inde & le Gange prennent leur source. La curiosité le ramena sur ses pas pour voïager en Europe, & sur-tout en France, où il prit l'habit de Prémontré.

Jean de Mandeville, Chevalier & Professeur en Médecine à Saint-Albans en Angleterre, partit l'an 1332, pour aller visiter & examiner en détail, autant qu'il le pourroit, l'Afrique & l'Asie. Il emploïa trente-quatre ans à se satisfaire, & pénétra jusqu'à la Chine. On ne peut trop s'étonner ou regretter qu'un homme qui s'étoit préparé à son voïage par d'excellentes études nous en ait laissé une relation si succinte.

Voilà les principaux voïages aux

Indes que nous connoissions jusqu'à la fin du quinziéme siécle. Quoiqu'ils donnassent moins des lumieres que des lueurs sur ces païs inconnus, toutefois ils piquerent vivement la curiosité de ceux qui aimoient les voïages de long cours. Ils n'étoient retenus dans leur patrie que par l'éloignement & la difficulté des passages. Mais quand un particulier auroit franchi pour lui-même tous ces obstacles, non-seulement son retour auroit été infructueux pour le bien public, il n'auroit servi qu'à faire naître des regrets sur l'impossibilité où l'on étoit de commercer dans un païs d'où l'on pouvoit tirer de si grands avantages. La voie des Mers est la seule praticable en cette occasion; & malheureusement ce trajet étoit ignoré des Européens, quoique anciennement (*aa*) ils l'eussent beaucoup pratiqué, même pour le commerce.

Les François s'aproprient la gloi-

(*aa*) Pline raporte différentes preuves de navigations depuis Cadis jusqu'au Golfe d'Arabie, soit pour des expéditions militaires, soit pour le négoce. L. II, Hist. nat. c. 67.

re d'en avoir fait la découverte, les Portugais la revendiquent sur nous avec cette chaleur qui est propre à leur nation. Il est aisé de juger ce différent par l'Histoire qui fera connoître la part qu'ils y ont tous deux. Quoiqu'il soit indubitable que les côtes occidentales de l'Afrique ont été pratiquées par les Anciens, du moins (*b*) jusqu'aux Isles Fortunées, qui étoient les fameuses Hesperides tant chantées par les Poëtes, & que l'on plaçoit dans l'Océan Atlantique, où l'on assûre que le fameux Hannon Cartaginois conduisit une flotte, & où Sertorius voulut se retirer pour passer le reste de ses jours dans la douceur d'un climat si vanté; cependant on en perdit la connoissance jusqu'au quinziéme siécle de l'Eglise; & ces Isles heureuses passerent pour une chimere, semblable à celle des Champs Elisées, dont on leur avoit donné le nom. Quelques soupçons & le hazard en firent reconnoître la réalité.

(*b*) PLIN. Hist. nat. L. VI, c. 32. STRABO, SOLIN, MELA, PTOLOMÉE.

Vers l'an 1401. Jean de Bethencour, Gentilhomme du païs de Caux, aïant entendu parler du projet que le Roi d'Espagne avoit conçu d'envoïer à la découverte & à la conquête des Isles Fortunées, résolut d'exécuter lui-même ce dessein. Il se mit en Mer (*c*) avec quelques-uns de ses amis & de ses vassaux habiles dans la marine; & après avoir rangé les côtes de la France, de l'Espagne & de l'Afrique, il mouilla heureusement au mois de Juillet 1402, aux Iles de Canaries, où régnoient la barbarie & le paganisme. Il attaqua avec art celle qui lui paroissoit d'un plus facile accès, il s'en rendit le maître, & força les insulaires à le recevoir. Encouragé par ce succès, il en prit trois autres successivement. Mais comme il ne se sentoit pas assez de forces pour tenter la conquête du reste, il alla deman-

Bethencour découvre les Isles Fortunées ou Canaries.

(*c*) JEAN DE VERRIERE. Histoire de la premiere découverte des Canaries. SURITA Commentaire sur l'Itineraire d'Antonin. BENSONI, Histoire du nouveau Monde. GOMARA. Histoire des Indes. MARIANA. Histoire d'Espagne, L. XVI, c. 16 & *alii*.

der du secours à Henri III, Roi de Castille. Sur le raport qu'il fit de ses progrès naissans & rapides, le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut, & lui donna même le titre de Roi des Isles Fortunées, à condition qu'il releveroit de la Couronne de Castille. Bethencour l'aïant accepté retourna dans son nouveau Roïaume dont il acheva de réduire les sept Isles, excepté la grande Canarie. Il établit le siége de sa souveraineté à Lancelote, où il bâtit un Château; & il y eut pour successeurs Menaud son neveu, Pierre Barbe, Fernand Pernazza & Diego de Herrera. Après celui-ci, les Canaries tomberent sous la puissance des Espagnols.

L'Infant Dom Henri travaille à découvrir la côte d'Afrique.

Bethencour est donc le premier qui ait conquis les Isles Canaries, & qui y ait fait annoncer l'Evangile. La nouvelle de son établissement fit grand bruit dans toutes les Cours, & elle piqua sur-tout l'émulation ou la jalousie de l'Infant Dom Henri, Duc de Viseü (*d*), Grand Maître de

(*d*) MAFFEY, ANT. MAGIN, L. I. P. LAFFIT, Conquêtes des Portugais, L. I.

l'Ordre

l'Ordre de Christ, & le cinquiéme des enfans de Dom Jean I, Roi de Portugal. Ce Prince, né avec les plus heureuses qualités de l'esprit & du cœur, parut comme un prodige en toute occasion dès ses premieres années. Plein des grandes idées qu'il avoit conçues de signaler son nom, il prit pour devise ces paroles françoises qui marquoient un vaste champ : *Talent de bien faire*. L'un de ses premiers objets fut de se rendre le rival de Bethencour dans la découverte des îles & des côtes d'Afrique. Il équipa quelque vaisseaux en différens tems, qui reconnurent le Cap Non, celui de Boïador, une petite île qu'ils nommerent Porto-Santo, parce que se croïant perdus, elle fut pour eux un port de salut. Mais l'équipage, content de soi-même, ne voulut pas aller plus loin; l'Isle Madere, que l'on découvroit aisément de Porto-Santo, fut l'objet d'une autre navigation. Le Roi Dom Edouard, qui avoit succédé à Dom Jean I, voulut encourager l'Infant dans ses projets; il lui céda, sa vie

durant, le domaine de Porto-Santo, de Madere & des autres terres qu'il pourroit découvrir sur la côte occidentale d'Afrique. Cette donation fut confirmée depuis par l'Infant Dom Pedre, frere de l'Infant Dom Henri, & Régent du Roïaume pendant la minorité de Dom Alfonse V, leur neveu. Pour s'autoriser davantage, l'Infant chef & conducteur de l'entreprise, envoïa vers le Pape Martin V, Fernand Lopez d'Azevedo avec le titre d'Ambassadeur, pour lui faire part de ses découvertes, & demander sa protection dans la vue des grands avantages qui pouvoient en résulter pour le bien de la Religion & l'honneur du Saint Siége. Le Pape flatté du discours de l'Ambassadeur, qui lui avoit attribué un domaine absolu sur toutes les terres des infidéles, fit expédier une Bulle dans la forme & teneur que l'Infant souhaitoit. Il accorda généreusement à la Couronne de Portugal le souverain domaine sur toutes les terres qui seroient découvertes jusqu'aux Indes inclusivement; mena-

çant d'agir par la voie des censures contre ceux qui la troubleroient dans cette possession, comme contre des usurpateurs ; ratifiant ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant, & ajoûtant plusieurs privileges, graces & indulgences aux navigateurs. Cette Bulle est de 1444. Nous verrons ces donations & privileges confirmés & augmentés par les Souverains Pontifes Eugene IV, Nicolas V, & Sixte IV. L'Infant mit tout en œuvre pour faire valoir les terres qu'il croïoit avoir doublement acquises par des titres qui ne pouvoient souffrir aucune difficulté. Il y envoïa des colonies, il y fit planter des cannes de sucre & de la vigne, & il eut la consolation avant sa mort de recueillir quelques fruits de ses soins & de ses dépenses.

Covillan Portugais pénétre le premier jusqu'aux Indes par la Méditerranée.

Jean II, qui avoit succédé à son pere Alfonse sur le Trône de Portugal ; entra dans les mêmes vues. Aïant appris qu'il y avoit un certain Prêtre nommé Jean, qui, disoit-on, possédoit un vaste Roïaume en Ethiopie, il envoïa de tous côtés à la

découverte pour aprendre des nouvelles de ce Prince Chrétien, & faire avec lui une alliance qu'il espéroit devoir être favorable à l'exécution de son projet, qui étoit de connoître l'étendue & la disposition de l'Afrique. Alfonse de Païva & Pierre de Covillan furent des principaux que l'on chargea de ce soin. Ils se rendirent en Égypte par la Méditerranée. Mais le premier mourut à Alexandrie, tandis que Covillan, qui s'étoit embarqué au golfe d'Arabie, continuoit le voïage des Indes sur un vaisseau marchand. Le riche commerce qu'il vit faire à Cananor, à Calicut & à Goa en étoffes rares, en perles & en pierreries, le remplit d'étonnement, & il fut dans l'impatience jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au Roi son Maître.

Dias découvre le Cap de Bonne Espérance.

Le récit qu'il en fit à la Cour de Portugal, où il reparut en 1489, fut un motif plus puissant que tous les autres pour tenter ce voïage par l'Océan. Le Roi proposa de grandes

récompenses aux Mathématiciens, aux Mariniers & aux Astronomes, qui trouveroient le moïen d'aller aux Indes par Mer. L'émulation qu'il sema parmi les personnes habiles en ces trois genres, fit, non pas inventer, comme les Portugais s'en vantent contre toute vérité, mais perfectionner l'usage de l'Astrolabe & des Tables de Déclinaison pour les Pilotes. A l'aide de ce nouveau secours, Diaz & l'Infant pousserent leur navigation en 1493, jusqu'à la partie la plus méridionale de l'Afrique (*e*), où ils furent agités par le gros tems. C'est ce qui leur fit nommer cet endroit le *Cap Tourmente*. Diaz revint à Lisbonne lui troisiéme, tout le reste de l'équipage étant péri dans une navigation de seize mois & dix-sept jours. Le Roi le reçut avec de grandes marques de bonté & de joie. Mais aïant entendu dans sa Relation le nom de *Cap Tourmente*, il voulut qu'on l'apellât le *Cap de Bonne Espérance*, puisqu'il

(*e*) BARROS. Decade I, L. III, c. 4. MAFFEE, L. I, c. 17.

étoit l'heureux présage des fruits qu'on devoit tirer de cette découverte. Ce lieu semble en effet montrer au doigt les richesses tant désirées de l'Orient, & les célébres Ports de l'Asie.

Vasquès Gama va le premier aux Indes par cette route.

Il étoit réservé au Roi Emmanuel, successeur de Jean II, de consommer cet ouvrage. Il fit équiper trois grands Vaisseaux, capables de soutenir les grosses Mers du Cap de Bonne Espérance; il y en ajoûta un quatriéme, uniquement pour porter les vivres & les provisions. Vasquès de Gama, homme de qualité, d'esprit & de cœur, fut nommé Chef de cette expédition. Après une longue suite de périls & de détours, qui mirent sa constance aux dernieres épreuves, il arriva enfin sur la côte de Malabar à la rade de Calicut, dans les Indes proprement dites, en 1498, après une navigation d'onze mois. Tous les Historiens que j'ai lus fixent le débarquement de Gama à cette année; mais l'Ecrivain moderne des conquêtes des

Portugais (*f*), le P. Laffiteau le retarde d'une année.

Calicut étoit le Siége & la Capitale d'un puissant Empire, dont les Souverains prenoient généralement le titre de *Zamorin*, qui répond à celui d'Empereur. Cet Etat étoit le plus maritime, & s'étendoit dans tout le Malabar. La bonne fortune de Gama voulut que ceux qu'il envoïa à terre fissent rencontre d'un homme qui les reconnut à leur habillement, qui les prit en amitié contre toute espérance, & leur rendit de grands services. C'étoit un Maure du Roïaume de Tunis qui oublia la haine qu'il devoit avoir pour les Portugais, tant par naissance que par religion. Son emploi d'Agent du commerce à Calicut le mettoit en relation avec le Caluat, & il profita de son accès auprès de ce Ministre du Zamorin pour le prévenir favorablement sur ces étrangers. La nouvelle de leur arrivée fut aussi-tôt

Il est bien reçut par le Zamorin de Calicat.

(*f*) Je crois que c'est une faute d'impression; car l'Auteur a dû dire 1498, comme on le voit en comparane les pages 77 & 96.

portée à l'Empereur, à qui l'on fit entendre qu'une Nation noble, riche & guerriere, étoit venue des extrémités du monde pour rechercher son amitié, & le prier de lui ouvrir ses Ports pour être en commerce avec lui. Une ambassade de cet éclat flattoit la vanité du Zamorin; il n'hésita pas de leur donner audience, & il se montra dans toute la pompe & la magnificence qui sont ordinaires aux Monarques d'Orient.

Les Mahométans aigrissent le Prince contre les Portugais.

Lorsque tout offroit à Gama les idées les plus flatteuses pour sa gloire & pour le bien de sa Nation, peu s'en falut qu'il ne les vît évanouir presqu'aussi-tôt qu'il les avoit vu naître. De redoutables rivaux s'éleverent contre lui. Le Mahométisme avoit suivi les Tartares aux Indes, lorsqu'ils envahirent ces vastes régions, & il n'y dominoit pas avec moins d'empire que l'idolâtrie. La haine déclarée des Musulmans pour les Chrétiens les anima contr'eux; ils les regardoient comme des infidéles que la Loi du Prophête imposteur

ſteur leur ordonnoit de détruire ; la politique & l'intérêt furent de concert avec la religion. Ils faiſoient un commerce très-conſidérable dans le Mogol & le Malabar, où ils ſe rendoient des côtes d'Afrique, d'Arabie & de Perſe ; ſeuls dépoſitaires des richeſſes des Indes, ils les faiſoient paſſer en Europe, d'où ils retiroient des ſommes immenſes. La crainte de ſe voir ſuplantés leur fit jurer le maſſacre ou la perte des Portugais. Ils les peignirent à ſes yeux comme des eſpions qui venoient reconnoître le païs pour s'en rendre les Maîtres & détrôner le Souverain. Leurs clameurs firent impreſſion ſur le Prince, ſes bontés ſe ralentirent, l'indifférence prit la place de la protection, les Portugais lui devinrent ſuſpects & odieux.

Gama s'aperçut auſſi-tôt de ce changement fatal ; il s'échapa de la Cour du Zamorin, & regagna ſecretement ſon bord. De-là il écrivit au Prince pour ſe plaindre des ſoupçons injuſtes qu'on avoit conçus contre lui, du violement de l'hoſpita-

Il s'[échape] & écrit une Lettre obligeante au Roi de Portugal.

lité, & des embûches qu'on lui avoit dreſſées & aux ſiens, malgré leur innocence. Pour n'en pas charger le Prince, il en rejetta le principe & la cauſe ſur la jalouſie des Mahométans; il lui fit entendre qu'il avoit plus à eſperer du Roi de Portugal que de tous les Muſulmans enſemble. Zamorin ouvrit les yeux à ces remontrances. Il répondit aux plaintes de Gama par des excuſes; il ſe déchargea de tout ſur les Miniſtres qui l'avoient trompé; il promit de s'éclaircir ſur la calomnie & de punir rigoureuſement les coupables. A cette juſtification il joignit une lettre obligeante pour le Roi Emmanuel, par laquelle (*g*) il accepta l'alliance que les Portugais étoient venu lui demander, promettant toute liberté pour le commerce, pourvû qu'il ſe fît ſans troubler le repos de ſon Roïaume, & ſans préjudice de ſes Alliés les Mahométans, qu'il devoit ménager pour des raiſons d'Etat. Gama ſatisfait de cette réponſe, mit à la voile; & retourna en Portugal

(*g*) MAFFEY. L. I, c. 29.

rendre compte du succès de sa navigation.

Navigation de Capral.

Ceux mêmes qui en espéroient davantage n'avoient pu se flatter qu'il auroit été si grand. Mais la joie d'Emmanuel effaça toutes les autres. Après avoir solennisé sa reconnoissance (*h*) envers le ciel & envers Gama, qu'il laissa jouïr de sa gloire & d'un repos honorable, il fit équiper avec tous les soins & toute la magnificence possible treize Vaisseaux, qu'il chargea de riches marchandises & de superbes présens pour le Zamorin, qui avoit trouvé extraordinaire que Gama ne lui en eût point fait. Car tel est l'usage ancien chez les Rois du Levant, de ne se présenter jamais devant eux les mains vuides. Capral qui eut le commandement de cette Flotte, ne fut pas si heureux que Gama dans son trajet. Toutes les voiles étoient sur les mats & les battoient en attendant le vent au Cap de Bonne Espérance, lors-

(*h*) MAFFEY L. II, c. 1 & suiv. MAGIN. L. I. LAFITEAU & autres.

qu'il s'éleva tout-à-coup une de ces violentes tempêtes, ordinaires sous ce climat, qui tourmenta horriblement ses Vaisseaux pendant vingt jours, & lui en renversa quatre sous voiles, sans que l'on pût sauver personne. Un cinquiéme fut rejetté sur le Nord-Ouest, & de-là en Portugal, où il porta la désolation en même-tems que la nouvelle de ce désastre.

Acueil gracieux du Zamorin.

Capral aïant recueilli les tristes débris de sa Flotte, continua sa route vers les Indes, en passant par Mozambique & par Melinde, le long de la côte orientale de l'Afrique, & arriva aux isles Anchedives en peu de tems par une navigation fort heureuse. Le Zamorin, instruit de ses aproches, envoïa au-devant de lui les principaux Seigneurs de sa Cour pour le saluer de sa part, & lui offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la sûreté du commerce. Fier de cette démarche inesperée, l'Amiral répondit qu'il ne mettroit pas pié à terre, qu'il n'eût dans son bord des otages qui lui fussent caution de

la sûreté ; il osa même demander le Catual & les Ministres dans lesquels le Zamorin avoit plus de confiance. Cette hardie proposition étonna le Roi de Calicut. Il hésita dabord ; mais ensuite, conduit par des motifs secrets, il consentit à toutes les demandes de Capral, & lui donna une audience où il étala tout le faste de sa vanité. Il lui fit présent d'une maison qu'on pouvoit apeller un Palais, dont l'acte de donation fut écrit en lettres d'or ; il lui permit d'y arborer l'étendard de Portugal, d'en faire un lieu de franchise, & de créer un Facteur de sa Nation, qui ouvrit publiquement ses magazins & commença le commerce.

Tout change & la guerre se declare entre les deux Nations.

Cet acueil étoit trop beau, pour n'être pas exposé à quelque révolution funeste. Les Historiens Portugais prétendent que la trop grande confiance que leur Facteur ou Consul Corréa avoit prise en deux gros Négotians Maures, fut cause de la triste révolution qui arriva par sa vivacité, & qui renversa tous leurs projets auprès du Zamorin. Que

Corréa ait été trompé ou non par les raports des Sarazins, qui, dit-on, l'assûrerent que le Roi traversoit sourdement leur commerce, il est certain qu'il attaqua & prit de force un gros bâtiment, chargé entr'autres de sept Eléphans pour les Indiens, & peu de jours après un autre qui venoit de surgir au port. Les habitans de Calicut s'atrouperent au nombre de quatre mille hommes en armes, & coururent venger l'insulte qu'on leur faisoit. Ils investirent la maison des Portugais, enfoncerent les portes, la pillerent, y mirent tout à feu & à sang, & de soixante-six Portugais ils en tuerent cinquante, parmi lesquels fut Corréa. Les autres se sauverent avec peine vers le rivage, où ils entrerent dans les Chaloupes que leur Flotte envoïa dès le premier bruit.

Capral assiége Calicut.

L'Amiral ne sachant si le Zamorin avoit part à ces violences, attendit quelques jours les excuses qu'il se croïoit dues. Mais n'en recevant aucune satisfaction, il crut être en droit de se faire justice par lui-même.

Il fit apareiller pour aller attaquer treize gros Vaisseaux des Maures qui étoient dans le Port ; il les coula presque tous à fond par le feu terrible d'artillerie qu'il ordonna sur eux ; & il mit à la chaîne ceux qui montoient les autres. Egalement irrité contre les habitans de Calicut, il canona leur Ville deux jours entiers, abattit plusieurs maisons, fit périr plus de six cens personnes, & obligea leur Roi à se sauver dans sa maison de campagne, rempli de fraïeur d'avoir vû un de ses principaux favoris emporté à ses côtés d'une volée de canon.

Après ce coup de vigueur, il ne restoit d'autre parti à Capral que d'aller chercher fortune ailleurs. Il ne vouloit pas retourner en Portugal avec la triste réputation d'avoir, pour tout fruit de son voïage, fait la guerre à un Prince dont l'alliance avoit donné un espoir si flatteur à toute la Nation. Il fit voile vers Cochin, à trente lieues de Calicut en tirant vers le midi. C'étoit la capitale d'un petit Etat tributaire du

Il revient en Portugal avec des Ambassadeurs des Rois de Cochin, de Cananor & de Coulan.

Zamorin. Le Prince qui y régnoit alors se nommoit *Trimumpara*. Ce qu'il avoit entendu dire des Portugais, & la guerre qu'ils venoient d'avoir contre le Zamorin, le prévinrent heureusement en leur faveur. Dès les premieres entrevues il fit alliance avec eux, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent pour le présent & pour l'avenir. Comme ce païs est le plus fertile de l'Indostan en épiceries, Capral y fit une cargaison telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il se préparoit à retourner en Europe, quand il aprit que les Rois de Coulan & de Cananor souhaitoient de se lier avec son maître. Mais comme la saison pressoit, il ne put faire aucun traité; il se contenta d'aller rendre visite au Roi de Cananor, d'y prendre quelques marchandises, & de recevoir dans son bord l'Ambassadeur que ce Prince envoïoit à Emmanuel avec ceux de Coulan & de Cochin qui arriverent à Lisbonne la veille de S. Jean, de l'année 1501.

Le Roi de Cochin est vengé du Za-

Cette quadruple alliance donna de l'inquiétude au Zamorin. Il dé-

clara la guerre aux trois Princes confédérés avec le Portugal, & celui de Cochin fut la victime de son ressentiment par la défaite de ses troupes & la prise de la Ville, malgré les efforts de l'Amiral de Novre qu'Emmanuel avoit fait partir avant l'arrivée de Capral. Mais peu de mois après, les choses changerent de face pour le Roi de Cochin par la présence d'Alphonse & de François d'Alburquerque, qui étoient partis de Portugal en 1503, avec une Flotte de dix vaisseaux. François tailla en piéces, ou mit en fuite les garnisons que le Zamorin avoit jettées dans l'île de Cochin, & y ramena le Roi, qu'une déroute complette avoit forcé de se retirer ailleurs. Non content de ce premier succès, le vainqueur envoïa six cens hommes de sa Flotte, attaquer deux îles voisines que des Raïas ou Caïmales, c'est-à-dire, des Nobles du païs, avoient usurpées. Il défit leurs troupes, laissa l'un d'eux sur le champ de bataille, brûla leurs Palais, ravagea leurs terres, battit un Flotte

de cinquante Galeres qui apartenoient au Zamorin, fit plusieurs incursions toujours avec le même succès, & retourna à Cochin couvert de gloire.

Cet Amiral fait bâtir une Forteresse à Cochin.

Aussi habile politique que brave guerrier, il sut profiter de la haute réputation qu'il s'étoit acquise, & du service signalé qu'il avoit rendu au Roi de Cochin. Il lui demanda la permission de bâtir une Forteresse dans sa Ville. Ce Prince ne pénétra peut-être pas dans les desseins d'Albuquerque, ou s'il s'en douta, il crut ne devoir rien refuser à celui qui l'avoit remis sur le Trône. Non-seulement il y consentit, mais il fournit encore les matériaux & les manœuvres nécessaires pour la construction de l'édifice, sans penser qu'il forgeoit lui-même les fers dans lesquels on alloit le mettre. Le Général qui avoit tout sujet de craindre le repentir d'un consentement donné avec trop de précipitation, ne perdit point de tems. Il choisit lui-même un emplacement élevé, qui dominoit la Ville & le Port; il traça le

plan de la Forteresse, & au défaut de pierres & de ciment il fit couper les bois de Palmiers que le Roi lui avoit marqués. Quatre jours après qu'on eut commencé à mettre la main à l'œuvre, arriva Alfonse d'Albuquerque, qui y emploïa aussi tout son monde, & pressa tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en très-peu de tems, aussi-bien que l'Eglise qu'il fit bâtir immédiatement après. Les Auteurs Portugais regardent qu'en ce jour Albuquerque prit comme une possession réelle des Indes, & qu'il captiva par ce Fort la liberté de toutes ces Provinces, dont sa Nation eut l'Empire pendant un siécle ou environ.

Réflexion sur la conduite des Portugais.

Mais est-ce une gloire d'avoir jetté les fondemens de cette vaste puissance, en ouvrant une affreuse carriere d'injustices, d'usurpations, de violences & de cruauté? Quel droit, quel titre, quelle raison les Portugais avoient-ils d'aller troubler les Indiens dans la possession de leur domaine? Sur quel principe ou prétexte pouvoient-ils leur déclarer

la guerre, & faire couler de toutes parts des torrens de sang, lorsqu'on leur contestoit ce qui ne pouvoit leur apartenir ? Les premiers sentimens de l'humanité & de l'équité naturelle auront à jamais horreur des Sesostris, des Alexandres, des Mahomets, des Omars, des Zingis, des Coplaïs, des Tamerlans, que la fureur des conquêtes & de l'ambition transportoit, & qui sembloient n'être nés que pour le violement des Loix & la destruction des humains. Quelle différence y a-t-il entre la guerre que le Roi de Macédoine fit à Porus, & celles que les Albuquerques firent à ses successeurs & aux autres Roi des Indes ? Mais ces reproches ne tombent pas sur le corps de la Nation, qui les a désavoués & blâmés hautement.

Injustices & violences ouvertes.

Depuis l'établissement des Portugais dans leur citadelle de Cochin, ils se crurent en droit de s'en procurer d'autres par toutes sortes de voies. Quelques riches du païs, vassaux du Roi de Cochin, s'étoient emparés des cantons où ils avoient

des terres. A l'ombre de ce prétexte & sous couleur d'une juste vengeance, les Albuquerques firent des courses dans ces cantons, ils ravagerent les campagnes, brulerênt les villages, firent périr une infinité d'Indiens, & s'emparerent des lieux qu'ils disoient ne devoir pas être entre les mains des usurpateurs. Ils prirent trente-quatre Paraos ou petits Bâtimens de Calicut qui troubloient le commerce de Cochin & qui croisoient sur la côte. Ils auroient fait de plus grands progrès, ou pour mieux dire, de plus grands ravages, si l'humanité de Trimumpara, l'intéressant pour ses ennemis mêmes, ne les eût obligé de suspendre le cours de leurs sanglantes executions.

On se fait craindre à moins de bruit. Les Indiens, témoins ou victimes de ces hostilités, commencerent à croire que les Mahométans avoient eu raison d'inspirer de la haine & de l'éloignement pour ces étrangers; ils s'imaginerent que les Tartares étoient revenus en la per-

sonne des Portugais. Le Zamorin lui-même, non moins effraïé que ses sujets, demanda la paix aux Albuquerques. Elle fut traitée & conclue avec tant de secret que les Maures de Calicut ne l'aprirent qu'à sa publication, où ils furent outrés de voir qu'on avoit sacrifié leurs intérêts à ceux de leurs rivaux. Par ce Traité, le Prince s'engageoit à vivre en bonne intelligence avec le Roi de Cochin, à évacuer ses Ports, à n'en point troubler le commerce. Il s'obligea à païer quinze cens bahars de poivre (*i*) & quelques quintaux d'autres marchandises en dédommagement de ce qui avoit été pillé au Portugais à la malheureuse affaire de Calicut. Il promit enfin de ne pas souffrir qu'aucun des Maures qui relevoient de lui, commerçât dans le Golfe Arabique; & en conséquence on rétablit le Comptoir des Portugais à Calicut.

Rien n'étoit plus flatteur, & en même-tems plus glorieux pour les

(*i*) Le Bahars étoit une mesure qui pesoit quatre quintaux.

Portugais. Mais il ne leur fallut pas d'autres ennemis qu'eux-mêmes pour les frustrer des avantages qu'ils en pouvoient retirer. L'avarice en fut le principe. Fernand Corréa, Facteur de Cochin, aïant apris qu'il passoit à sa rade un Batteau chargé de poivre pour le compte du Zamorin, donna ordre à ses gens d'aller l'enlever. En vain le Patron allégua la paix & le traité d'alliance nouvellement fait. En vain il remontra que le Batteau apartenoit au Zamorin, & qu'il étoit destiné pour faire partie du païement dû aux Portugais, à qui on en avoit déja remis huit cens bahars. La cupidité & la violence l'emporterent sur la justice; le Batteau fut enlevé de force; six Indiens périrent à la deffense, & plusieurs autres se sauverent couverts de blessures. François d'Albuquerque, à qui les plaintes en furent portées, en tint si peu de compte, que loin de faire restituer la prise, il ne daigna pas même répondre, ni donner la plus légere aparence de satisfaction. Comme la cargaison de

tous ſes Vaiſſeaux étoit finie, il repaſſa auſſi-tôt en Europe.

Le Zamorin plus irrité que jamais réſolut de ſe faire une juſtice proportionnée à l'inſulte qu'il avoit reçue. L'indignation de ſes ſujets lui facilita la levée d'une armée nombreuſe, tant ſur mer que ſur terre, & bien-tôt il fut prêt à tenir la campagne. Les Alburqueques preſſés de partir, laiſſerent Edouard Pacheco pour lui faire tête. Cochin & les environs furent le théâtre de cette guerre, qui dura pluſieurs mois avec un acharnement incroïable. Tantôt c'étoient des eſcarmouches, tantôt c'étoient des combats; & ſi les Portugais ne furent pas abſolument vainqueurs, du moins ils laſſerent la conſtance du Zamorin, malgré leur petit nombre.

Cette chaîne de proſpérités leur fit une telle réputation dans l'Indoſtan, que par-tout où ils ſe préſentoient, ils y donnoient la Loi. Les premieres conditions qu'ils mettoient dans les traités qu'ils faiſoient avec les Princes, étoient de ſe reconnoître

tre tributaires du Roi de Portugal ; de souffrir que ses sujets bâtissent des Magazins, où même une Citadelle dans le cœur de leurs villes capitales, où dans tout autre endroit qui leur sembleroit bon. A l'égard du commerce, ils fixoient le prix des marchandises à leur gré ; ils faisoient dabord remplir leurs Magazins. Aucun autre commerçant ne pouvoit commencer sa cargaison avant qu'ils eussent fini la leur ; personne enfin, ne pouvoit naviguer dans ces Mers sans être sujet à leur visite, & sans prendre le passe-port des Gouverneurs ou des Facteurs établis par le Général. Cette supériorité ne pouvoit être que très - odieuse à toutes les autres Nations ; mais la crainte faisoit taire les uns, & les autres se soumettoient pour des intérêts particuliers & domestiques.

On en étoit tellement instruit & persuadé en Portugal qu'Emmanuel le suposoit ainsi lorsqu'il fit mettre en Mer (l) une Flotte de treize

(l) MAFFEY. L. III. MAGIN. L. II. LAFITEAU. L. III.

Vaisseaux & de six Caravelles sous la conduite de Dom François Almeida, Comte d'Abrantes. Suivant les instructions données à cet Amiral, il devoit résider dans les Indes d'abord en qualité de Gouverneur & de Capitaine général, ensuite bâtir quelques Forteresses dans les lieux désignés par la Cour, & alors prendre le titre de Vice-Roi. Pour en soutenir le nom & la dignité d'une maniere convenable, le Roi lui assigna de gros apointemens, cent hommes pour sa garde, & une Chapelle entretenue avec ses Aumôniers & ses Musiciens. Il partit de Lisbonne le 30 Juin 1505, & arriva le 13 de Septembre de la même année aux îles d'Anchedive. On donne ce nom en langue du païs à cinq îles contigues, situées un peu au-dessous de Goa. Le premier soin du Général, fut de bâtir un Fort dans la principale, avec les bois qu'il avoit aportés de Portugal, prêts à être mis en œuvre.

Ce nouvel établissement donna de la jalousie & de l'inquiétude aux

Puissances voisines. Le Roi d'Onor apréhendant pour ses Etats, prit le parti de rechercher l'amitié des Portugais; il envoïa porter ses propositions au Général par un Ambassadeur. Quand l'édifice fut près de sa fin, Almeida se rendit à Cananor, où il prit aussi-tôt le titre de Vice-Roi. Comme il étoit le premier de sa Nation qui l'avoit porté dans un païs où elle n'étoit que depuis sept ans, il n'oublia rien de ce qui pouvoit en relever l'éclat. Il parut en public avec toute la pompe que sa vanité lui inspiroit; & il en affecta davantage dans l'entrevue qu'il eut avec le Roi de Cananor. Il traita avec ce Prince presque comme de supérieur à inférieur. Il renouvella les premieres alliances qui avoient été faites avec lui, il en régla les conditions; & l'une des principales fut qu'il bâtiroit près de Cananor une Citadelle dont le Roi fourniroit les matériaux & lui la main d'œuvre.

La fierté du Vice-Roi fut encore plus flattée quand il se vit recherché par le Roi de Carnate ou de Bisna-

gar. Ce Prince, outre les grands États qu'il avoit dans la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, s'étendoit encore jusqu'à la côte de Coromandel, oposée à celle de Malabar. Il se faisoit apeller le Roi des Rois, parce qu'il en avoit plusieurs pour ses tributaires, & en particulier celui d'Onor. Il envoïa un Ambassadeur au Vice-Roi, pour l'assûrer de son estime & de son amitié. Afin de lui en donner une preuve éclatante & sincere, il lui permit de bâtir des Forteresses dans tous les Ports, excepté celui de Baticala, qu'il avoit affermé à d'autres; & pour serrer davantage les nœuds de l'alliance qu'il vouloit faire avec sa Nation, il offroit en mariage au Roi de Portugal sa fille, dont la rare beauté relevoit encore l'éclat de son rang & de sa naissance. Almeida accepta le traité d'alliance, donna de belles paroles pour l'avenir à l'Ambassadeur, & le renvoïa avec de magnifiques présens tant pour son Maître que pour lui-même.

Ses ordres & son dessein n'étoient

pas de s'en tenir à de ſimples confédérations, il devoit commencer à dominer ouvertement ſur les Princes mêmes. Un changement arrivé à la Cour de Cochin lui en fournit l'occaſion. Trimumpara, cet ami ſi fidéle, ſi conſtant & ſi généreux des Portugais, n'étoit plus ſur le Trône. Sa dévotion lui avoit inſpiré d'en deſcendre, pour ſe retirer, ſelon un uſage aſſez ordinaire des Rois Brachmanes, dans une ſolitude, & s'y dévouer entierement aux pratiques de ſa Religion. En quittant le ſceptre, il l'avoit remis entre les mains de ſon neveu Naubeadora qu'il ſavoit avoir eu toûjours beaucoup d'affection pour les Portugais, quoiqu'il en eût un autre plus proche, mais ami du Zamorin. Almeida voïant que le nouveau Prince devoit en quelque maniere ſa fortune aux Portugais, profita de cette conjoncture pour lui impoſer le joug de ſa Nation. Dans une audience publique qui lui fut donnée, il dit en préſence de toute la Cour, que le Roi Emmanuel ſon maître voulant reconnoître les ſer-

vices importans que Trimumpara avoit rendus aux Portugais, il l'avoit chargé de lui en témoigner sa reconnoissance. Mais que ce Prince l'aïant mis hors d'état de l'exercer sur lui-même, il alloit le faire sur son successeur. Aussi-tôt il lui mit sur la tête une couronne d'or, marque distinctive de l'autorité roïale, qu'il lui conféroit sous la protection de Portugal, l'exemtant dès ce moment de toute subordination au Zamorin, ou de quelqu'autre que ce fût, lui donnant la permission de battre monnoie, & s'engageant à le deffendre contre tous ses ennemis. Il lui fit présent d'une coupe d'or du poids de six crusades, monnoïe de Portugal; & il ajouta, que pour mettre le Roi & la ville de Cochin hors de toute insulte, il avoit ordre de bâtir une nouvelle Citadelle, plus solide que la premiere, qui fût comme le rempart assûré de cet Etat. Rien ne choqua le Prince Indien dans cette cérémonie, si offensante pour sa gloire & pour ses intérêts. Il condescendit à tout, même avec reconnoissance, &

en donna un acte par écrit au Vice-Roi. Aussi les Historiens remarquent que Naubeadora se reconnut dès-lors vassal de la Couronne de Portugal, & qu'il le fut réellement.

Le dégré de satisfaction que devoit avoir Almeida régla celui de sa douleur; quand il vit arriver Alfonse d'Albuquerque qui venoit le remplacer, non dans la qualité de Vice-Roi, car Emmanuel suprima ce titre, mais dans celle de Gouverneur général des Indes. Outré de perdre un rang qu'il ne croïoit dû qu'à lui seul par toutes sortes de titres, il fit enfermer son successeur dans la Citadelle de Cananor comme prisonnier; il ne lui laissa que trois domestiques, & s'empara de sa maison, de ses papiers, de tous ses effets. Sa détention ne finit que trois mois après, par l'arrivée de Fernand Coutigno, Grand Maréchal du Roïaume de Portugal, qui étoit venu avec quinze Vaisseaux & trois mille hommes d'armes, & qui le mit en possession du Gouvernement. Almeida fit aussi-tôt voile pour

l'Europe, & fut tué par les Cafres au Cap de Bonne Espérance.

Pendant qu'il faisoit un effort sur Calicut, où le Grand Maréchal perdit la victoire & la vie par un effet de son imprudence, Siqueira partit de Cochin le 19 d'Août 1509, pour aller à la découverte des îles de l'Orient. Le troisiéme jour, il reconnut celle de Ceilan, parce qu'Almeida en avoit déja pris possession en 1506. Il traversa le Golfe de Bengale; rangea en chemin les îles de Nicobar, & prit port à Pedir dans le roïaume d'Achem à la pointe de l'île de Sumatra. Comme il étoit le premier Portugais qui eût abordé cette île, & qu'elle pouvoit passer pour une nouvelle découverte, il obtint des Rois de Pedir & de Pacen, avec qui il fit une alliance, la permission de planter un poteau aux armes de Portugal, ainsi que d'autres Navigateurs en avoient usé en découvrant les côtes d'Afrique. Mais n'aïant pas intention de s'arrêter dans cet endroit, il fit voile peu de jours après pour Malaca, où il arriva l'onze

de Septembre, aux extrémités de la Presqu'île du même nom, & qui avoit autrefois fait partie du Roïaume de Siam. Les dangers qu'il y courut d'être assassiné par la perfidie du Bendara ou Roi du païs, le rebuterent de continuer ses voïages; & les brouilleries qu'il avoit eues avec Alburquerque pour Almeida, le déterminerent à retourner droit en Portugal sans voir le Gouverneur.

Celui-ci étoit alors occupé à deux grands projets, qui lui réussirent selon ses vœux. Le premier étoit de se rendre maître de Goa dans l'île de Tiçuarin, qui a environ neuf à dix lieues de tour, & que l'on convient être le poste le plus avantageux de toute la côte de Malabar. Le Roi de Décan, dont elle relevoit naturellement, mais à qui les principaux du Roïaume n'avoient laissé qu'une ombre d'autorité, l'avoit confiée à un Officier de sa Couronne, Maure d'origine & de religion, nommé Idalcan. Malgré tous les soins que celui-ci s'étoit donnés

pour munir la place de tout ce qui pouvoit contribuer à sa deffense & à sa sûreté, elle fut emportée d'assaut par la Flotte des Portugais & par celle du Roi d'Onor que Timoïa commandoit. Alburquerque y fit son entrée triomphante le 17 Février 1510. Il nomma Antoine de Norogna son neveu, Gouverneur de la Ville. Gaspar de Payva eut la direction de la Factorerie qu'il y établit pour le Commerce, & il donna la charge de Controleur Général des Finances de la Ville & du Roïaume de Goa à Timoïa, qui eut sous lui des Fermiers, tant Maures que Gentils, pour la recette des droits de Douanes & autres, qui montoient par an à quatre-vingt deux mille pièces d'or. Estimant que sa présence seroit nécessaire dans une conquête qu'on ne manqueroit pas de lui disputer, il se logea dans le Palais d'Idalcan, où étoient encore ses femmes & son Serrail. Il avoit auguré juste ; car Goa fut le théâtre de la guerre pendant six ans consécutifs. Mais elle n'eut les titres d'Arche-

vêché & de Primatie des Indes, qu'en 1559; & le fameux Tribunal de l'Inquisition y fut établi l'année suivante.

Tentative d'Albuquerque sur Ormus.

Le second projet d'Albuquerque, étoit de s'emparer du Golfe & de la Ville d'Ormus (*m*). Il n'en avoit pas plus de motifs ni de droits que sur Goa; mais le desir d'aquérir de la gloire en contribuant à l'agrandissement de sa Nation, lui suffisoit pour entreprendre tout ce qui avoit raport à l'un ou à l'autre de ces deux objets. Déja il avoit tenté cette expédition avec peu de succès, quelques années auparavant; & depuis, les Rois d'Ormus n'avoient pas voulu lui rendre la Citadelle qu'il s'étoit ingeré d'y vouloir bâtir, ni accorder aux Portugais une Factorerie dans la Ville, pas même leur restituer les effets qui avoient été pris. Mais comme leur Ville étoit ruinée sans le commerce des Indes, & qu'ils ne pouvoient le faire qu'avec la permission & le passe-port du

(*b*) MAFFEY Part. I, L. III, c. 9 MANDELSLO. p. 35. LAFITEAU, T. I, p. 275 & 508.

Gouverneur général, leur politique & la nécessité les avoient forcé de païer à la Couronne de Portugal un tribut annuel, pour obtenir la liberté du commerce.

Albuquerque, qui avoit résolu de l'établir en Perse pour sa Nation, ou qui vouloit fermer ce passage aux Sarazins, aspiroit pour cela à se rendre maître d'Ormus. Comme il falloit du moins une ombre de prétexte pour commencer la guerre, il envoïa demander qu'on lui rendît la Citadelle qu'il avoit autrefois déja élevée à une certaine hauteur. Le refus auquel il s'attendoit, lui servit de motif aparent pour prendre les armes. Le Trône d'Ormus étoit alors rempli par un jeune Prince nommé Torun-Cha, que la cabale y avoit placé pour laisser toute l'autorité entre les mains de Noradin premier Ministre d'Etat. Celui-ci avoit été suplanté habilement par un de ses neveux, apellé Hamed, que lui-même avoit fait venir à la Cour. La Flotte d'Albuquerque aïant mouillé devant Ormus, il y envoïa signi-

ner ses intentions. Torun-Cha & Noradin ne furent pas fâchés de le voir, espérant que sa présence causeroit quelque révolution qui les tireroit de l'esclavage où les tenoit Hamed. Tout l'embarras & toute la douleur étoient pour celui-ci. Le Roi, préférant la domination des Portugais à l'impérieuse tyrannie de son Ministre, sortit de son état de timidité & de sujetion pour faire un coup d'autorité. Il mit Albuquerque en possession de la Citadelle, qu'on se hâta d'achever; il lui assigna quelques maisons dans la Ville pour y établir ses quartiers & un Comptoir, & il fit arborer sur son Palais la banniere de Portugal. Hamed en étoit outré; mais la crainte ne lui permettoit pas de le faire paroître au dehors. Albuquerque aïant été averti qu'il ne cherchoit qu'une occasion de lui ôter la vie, le prévint en le faisant assassiner par la Garde Portugaise,

Peu s'en fallut que le Roi ne remerciât Alburquerque de la liberté qu'il lui avoit rendue. Il ne pré- Injujustice criante de ces moïens.

voïoit pas le trait de perfidie que cet Amiral, ambitieux pour sa Nation, lui réservoit. Sur un faux bruit, dont probablement il étoit Auteur, que la Flotte du Calife d'Egypte venoit faire une descente sur Ormus, il ordonna aux siens de remonter promtement sur leurs Vaisseaux, & il envoïa demander au Roi toute l'artillerie du Palais & de la Ville, qu'il disoit être nécessaire pour repousser l'ennemi. Le Conseil sentant l'imprudence & le danger qu'il y avoit de se désarmer de la sorte, allégua différens prétextes pour autoriser son refus. Mais Albuquerque répondit qu'il ne partiroit point si on ne la lui donnoit. On s'y crut donc obligé, & l'Amiral ne voulut pas la rendre. A cette insigne trahison, il en ajoûta une autre encore plus atroce. La jalousie & la cruauté avoient fait crever les yeux à quinze Princes du sang roïal, pour les écarter à jamais du Trône, eux & leurs enfans. Sous prétexte qu'il pourroit naître des troubles à leur occasion, il se les fit livrer, & les

envoïa tous à Goa afin de les y tenir ſous bonne garde, & lui ſervir d'ôtages, ſupoſé qu'on entreprît quelque choſe contre ſa nation. Enfin lorſqu'il partit d'Ormus, il recommanda à Pierre d'Albuquerque, qu'il laiſſa Gouverneur de la Citadelle, de ſe rendre maître des deux enfans de Zeifadin, afin de tenir le Roi en reſpect & dans la crainte du danger que courroient ces deux jeunes Princes, héritiers légitimes de la Couronne. Il s'y empara de tout le commerce. Mais il n'en jouït que que quelques années. Nous nous arrêtons ici dans le récit de la découverte & de la conquête des Indes.

Conduite des Portugais aux Ind s.

Telles étoient les maximes & la conduite du grand Albuquerque, tant vanté par les Portugais. Ceux qui l'avoient précédé, avoient eu à peu près les mêmes ſentimens ; & ſes ſucceſſeurs ſuivirent les mêmes principes. Qu'auroient répondu les Portugais, de ce tems, ſi on leur avoit demandé ce qu'ils penſoient des Vandales, des Viſigoths & des

Suéves qui envahirent l'Espagne au commencement du cinquiéme siécle, & les Sarazins dans le huitiéme ? Ils n'auroient eu d'autre ressource que d'oposer leur christianisme à l'infidélité des Indiens, qu'ils vouloient, disoient-ils, attirer à la foi, & les Bulles des Papes, qui donnerent aux Portugais toutes les terres des Infidéles depuis les îles Canaries jusqu'aux Moluques, & aux Espagnols toutes les découvertes du côté de l'Occident & de l'Amérique jusqu'au même terme, qui devoit servir de limites aux uns & aux autres. Mais cette donation ne leur fut accordée qu'à condition d'y faire prêcher l'Evangile, & d'y travailler solidement à la propagation de la Foi. Toutes les Bulles de concession le portent expressément.

Les Chefs des Colonies du commerce & de la navigation, qui auroient dû veiller à cet objet essentiel, ne pensoient qu'à découvrir, à subjuguer, à bâtir des Forts, à établir des Comptoirs, à enlever le commerce aux Mahométans, aux Cal-

déens, aux naturels mêmes du païs, à tout envahir pour les Portugais. Aussi l'on peut dire qu'ils devinrent Souverains des Indes maritimes & des îles adjacentes pendant près d'un siécle, dont ils tirerent des richesses immenses en or, en pierres précieuses, en perles, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues & en étoffes, qu'ils revendoient aux Marchands de l'Europe à tel prix qu'ils vouloient y mettre. Ce fut par ces voies de force qu'ils répandirent la terreur; & qu'ils fonderent des établissemens sur toute la côte de Malabar & de Coromandel, dans le Golfe de Bengale, dans les Roïaumes de Camboye, de Decan, de Malaca, de Patane, de Siam & du Japon, dans tous les Ports de Mer, & dans les riches îles de Ceylan, des Moluques, des Maldives, d'Amboine, de Saint Thomas & plusieurs autres. Au reste, en accusant les Portugais d'avoir commis tous ces excès dans les Indes, peut-être que la sincérité nous oblige de dire qu'ils font les mêmes reproches aux Hol-

landois, par qui ils ont été dépouillés de leurs conquêtes & de leur commerce, aux Anglois qui les ont suivis, & aux Espagnols dans l'Amérique. Les François ont seuls la douce consolation de ne pas voir leur nom flétri dans les relations des voïageurs, même étrangers. Si leur Compagnie est moins riche ou moins puissante que celle des Etats Généraux, c'est qu'elle préfere l'honneur & la conservation du droit des gens aux avantages d'un commerce plus florissant & plus lucratif. Nos Comptoirs & nos établissemens sont des Sociétés avec les naturels du païs, que nous laissons jouïr en paix des biens & des domaines qu'ils ont reçus de leurs peres. C'est ainsi qu'il convient de remplir toute justice.

Mais il est tout au moins incertain si ces conquêtes ont été avantageuses à ceux qui s'y sont portés avec tant d'ardeur. Voici comment s'en explique un de nos Historiens (*n*) dont on estime les Réflexions :

(*n*) MEZERAY, sous Charles VIII, à l'an 1496, T. II, p. 801, de l'édit. *in fol.* 1685.

» Christophe Colomb, s'étant atta-
» ché à Ferdinand Roi d'Espagne,
» avoit découvert les Indes occi-
» dentales, & Jean Roi de Portu-
» gal, pere de Manuel, fit décou-
» vrir tous ces nouveaux Roïaumes
» d'Afrique & des Indes orientales,
» dont jusqu'alors presque rien n'a-
» voit été connu des habitans de
» l'Europe. Même, le Pape Ale-
» xandre trouvant en cette occasion
» un véritable sujet de passer pour
» Souverain des mortels, accorda
» à la premiere demande de Ferdi-
» nand, une donation de toutes les
» terres, fussent ou îles, ou conti-
» nentes, découvertes & à décou-
» vrir vers l'Occident & le Midi,
» tirant une ligne du Pole arctique
» à l'antarctique, qui seroit distante
» des îles que l'on nomme *Açores* ou
» *Cap verd*, de cent lieues vers
» l'Occident & le Midi. De sorte tou-
» tefois que les autres îles ou terres
» qui seroient conquises par d'autres
» Princes Chrétiens au-delà de cet-
» te ligne leur demeureroient. Do-
» nation qui a depuis causé de gran-

» des & de ſanglantes querelles en-
» tre les Caſtillans & les Portugais,
» parce que ceux-ci prétendoient
» que les autres Papes, particuliere-
» ment Eugene IV, leur avoient,
» par Bulles très-expreſſes, donné
» toutes les terres du nouveau mon-
» de. Je ne dirai pas leſquels en ce
» ſujet y avoient le plus de droit.
» Mais ſeulement que ces Navigateurs
» n'ont rien moins porté en ces païs-
» là que l'Evangile & la charité chré-
» tienne; & qu'au contraire, ils en
» ont raporté en Europe le ſoutien
» de toutes les diſcordes. J'entens
» les lingots d'or avec leſquels la
» Maiſon d'Autriche a toujours de-
» puis nourri les diviſions dans la
» chrétienté; & qui ont cauſé une ſi
» grande fainéantiſe & vanité dans
» l'eſprit des Eſpagnols, qu'ils ont
» laiſſé leurs terres naturelles preſ-
» que toutes déſertes, pour courir à
» ces Minieres ».

Fin de la premiere Partie.

Processed at
The Preservation & Conservation
Laboratory of
The Asiatic Society of Bombay
Date DEC 1997

00042721

Digitized with financial assistance from
Government of Maharashtra
on 06 November, 2019